

Saga Nostra

Dominique L .M. Ménard

Préface

Souvent durant ma vie de fils j'ai suggéré à ma Mère, qui avait une belle calligraphie et un style assuré, d'écrire ses souvenirs, mais aussi un peu les nôtres, pour qu'ainsi ma mémoire puisse ne pas faillir lorsque le temps viendrait, de raconter à mon tour son histoire, celle de mon Père et de quelques autres figures de la famille.

Elle n'a pas cru devoir répondre à mon invitation et je l'ai toujours regretté.

Le temps est venu de penser à cette supplique demeurée vaine et d'anticiper le fait que l'on puisse un jour me l'adresser...

Voici donc le fruit de mes efforts de mémoire, ponctués je l'avoue d'un peu d'imagination pour ce qui est de l'histoire la plus lointaine de notre ancêtre Pépion.

Ne m'en voulez pas. Le sens de ma démarche est simplement d'illustrer le fait que je suis, que vous êtes, que nous sommes le fruit d'une continuité de vies, mais aussi d'efforts, d'ambitions, de drames, d'échecs et de rêves additionnés au fil du temps, qui peu à peu font les siècles de notre passé.

A sa décharge ma Mère n'a pas été la seule à faillir à ce devoir de mémoire et force est de constater que faute de témoignages vécus il est désormais bien difficile pour nous, modestes peignes culs devenus bourgeois, dont l'histoire familiale n'appartient pas à l'Histoire de rapporter la vérité de ceux qui nous ont précédés.

Les autres chapitres sont consacrés à des vies plus proches de moi, tout comme de la mémoire des témoins d'aujourd'hui. Ils sont donc moins poétiques, mais plus proches des faits et donc de nous. 3

Notre ancêtre Pépion

II. Ma naissance, fruit d'une rencontre improbable

III. 1939. Mon Père est en guerre

IV. 1946. Le retour à la vie civile

V. 1949-1959. Mon enfance à Paris

VI. 1960. 1969. Mon adolescence à Verneuil

VII. Juillet 1969. Cap Kennedy

VIII. 1969. Mes années d'Université

IX. 1974. Le début de ma carrière

X. 1983. Les Cèdres

XI. 1984. Mon mariage

XII. 1987. DLV

XIII. 1996. La mort de mon Père

XIV. 1997. La Billebaude

XV. 2001. Lovells

XVI. 2007. Vers une autre vie

XVII. 2008 Toujours là

I. Notre ancêtre Pépion

Il s'appelait Pépion.

Louis-Marie Pépion, comme son Père, comme son Grand Père, comme ceux d'avant.

Ils s'appelaient tous Louis-Marie les fils aînés de la famille, de père en fils, s'était ainsi dans ce village perdu au bout du Duché de Bretagne, là où personne ne venait jamais sans y être invité. Dans ce bout de terre où même les Romains autrefois, durent renoncer. Même les loups hésitaient alors à y venir faute d'y être nés.

Louis-Marie, de baptême, mais Pépion tout court au sein du village, Laboureur de longue lignée, jouissant du privilège de posséder un bout de terre, certes pas bien grand, mais un bout de terre, pour lui tout seul et sur lequel il pouvait semer ou élever ce qu'il voulait.

Les Laboureurs étaient depuis des temps immémoriaux essentiels et respectés, car ils savaient ensemençer la terre et donc produire l'essentiel. Ils étaient la source nécessaire de la nourriture de demain, sans laquelle la vie devient cauchemar. Ils étaient le maillon indispensable à la vie des villages, comme à l'opulence des châteaux.

Pépion donc, Pepion de Père en Fils et fier de l'être.

Il n'était pas Pépion par ci, Pépion par là, pas Pépion le serf dont la vie ne compte pas, mais Maître Pépion, le Pépion du coin, mon Pépion à moi, notre Pépion, Louis-Marie Pépion notre ancêtre.

Le plus lointain connu de tous, Pépion 1^{er} en quelque sorte, pour moi et pour vous qui êtes les miens.

Il savait non seulement compter, mais aussi lire et écrire le "François" autrement dit le Français. Il avait en effet obtenu les bonnes grâces de son Chanoine, en lui offrant chaque été une partie de sa récolte. « Pour vos nécessiteux et le bien de mon âme » disait-il en déversant l'orge et le blé dans la grange du saint homme. 5

Touché par la régularité de son offrande, et par son évidente curiosité et sa soif d'apprendre le Chanoine lui avait fait partager lors des veillées chaudes et nourricières, l'inaccessible Savoir.

De sa plaine natale, dont il connaissait le moindre recoin, pour l'avoir sillonnée tant de fois avec son soc, au fil des saisons, il découvrit que le monde ne s'arrêtait pas comme il le pensait, là-bas, juste au delà de l'horizon.

En même temps que les lettres et les mots patiemment reproduits, il découvrit qu'il vivait au milieu d'un vaste royaume, lui même entouré d'autres terres, elles-mêmes gouvernées par d'autres rois, que le sien.

Il n'avait jusqu'alors fait que parcourir au flanc de son Frison les vallons et les creux caillouteux de son finage.

Son Père lui avait enseigné tous les secrets transmis des anciens.

Rien ne manquait, du bon usage du harnais d'attelage et du soc, jusqu'aux ordres brefs et rugueux compris d'eux seuls et de leurs chevaux.

Mais plus il avançait vers la connaissance plus il se sentait à l'étroit dans ce qui avait été pour lui son seul univers.

Au fil des mois et des heures passées avec le Chanoine il avait vu progressivement se rapprocher l'horizon. La ligne bleu du soir, las bas derrière le bourg, n'était déjà plus pour lui l'inaccessible, et ce bien qu'il n'ait encore jamais quitté ses labours, ni franchi la rivière de la vallée aux Loups.

C'est ainsi qu'il se mit peu à peu à rêver de départ, de voyage, de rencontres, de bagarres et de femmes.

Le plus étonnant pour lui avait été d'apprendre que tout le monde « là bas » ne parlait pas la même langue.

Il s'en était étonné auprès du Chanoine, qui à défaut de pouvoir expliquer de façon cohérente cette surprenante diversité, finit par se réfugier derrière la volonté du Créateur, ajoutant pour donner du poids à son docte propos que de toute façon et partout « là bas » il y avait le Bon Dieu, des églises, des chanoines.

Bref que tout le reste du vaste monde était catholique. 6

Pépion s'était senti apaisé. Il aimait bien depuis qu'il était petit aller à l'Eglise et il avait toujours le même regard ému pour la statue en bois du petit Jésus, à gauche de l'entrée qui remuait la tête de bas en haut lorsque l'on glissait dans la fente laissée ouverte sur son épaule une petite pièce de monnaie.

Une modeste offrande pour un merci du Bon Dieu, quel bonheur pour les gueux.

Cet offertoire il l'avait toujours vu et il faisait partie des images apaisantes de son inconscient, tout comme le four à pain du village, là où tous les enfants se rassemblent chaque semaine pour humer l'odeur et regarder la gestuelle de la vie, prélude à l'apparition de la miche de pain ronde et dorée que le Père signera demain, en Maître des lieux, assis au bout de la grande table, avec la pointe de son couteau du signe de la croix, au milieu du silence, dans les bruissements de l'âtre, et l'odeur mélangée de la soupe et du feu.

Dieu qu'elles étaient rassurantes ces images aussi simples et belles que des vérités.

Mais si la découverte du savoir, en ces temps si peu partagé, lui donnait des bouffées de rêves et de folie, plus il progressait vers la connaissance, plus il s'interrogeait sur son devenir.

Plus le Chanoine lui parlait de là-bas, plus il ressentait son univers familier se rétrécir.

Le village et ses alentours qui avaient été pour lui, depuis toujours, le seul Monde accessible, se rétrécissait de semaines en semaines.

Pour la première fois, il avait envie de partir, mais cet appel l'angoissait chaque jour un peu plus.

C'est alors que son Père, inconscient messenger du destin, lui dit un soir devant l'âtre, qu'il serait temps pour lui de prendre femme et de fonder une famille.

Il ajouta, après un long et docte moment de silence, qu'il en allait de la survie des Pépion et qu'il lui fallait au plus vite épouser la Fille d'un autre Laboureur, question d'honneur pour la famille. 7

Il s'agissait en réalité d'un raccourci lui permettant d'éluder le fond de sa pensée et de son ambition. En unissant à son fils la fille d'un autre

Laboureur, le Père espérait secrètement qu'il contribuerait à agrandir la terre familiale en lui ajoutant à terme un autre lopin de terre.

C'était là son désir. Pépion compris aussitôt qu'il s'agissait en réalité d'un ordre du Chef de la Famille, et donc d'un ordre tout court.

Poursuivant son propos, le Père raconta pour la première fois à son fils le voyage qu'il avait fait dans sa jeunesse pour aller épouser la Mère, là bas de l'autre côté de la vallée aux Loups, dans le village de Gévaudan.

Il lui raconta les émotions et les rencontres de son périple, encore vivace dans sa mémoire. Après un long silence, il ajouta qu'il connaissait à quelques lieues de là, dans le village de Talène, des cousins lointains mais connus de lui pour être de fiers laboureurs.

Il évoqua leur courage à l'ouvrage et leur fidélité à l'Eglise, ajoutant que l'un des leurs était parti il y très longtemps de cela avec les armées du Roi dans des contrées lointaines pour lutter contre l'antéchrist et les infidèles.

Pépion ne pu trouver le sommeil. La mort racontée de son lointain cousin, de l'autre côté de la mer, et dont le corps avait été plongé dans la chaux vive, vu qu'il avait attrapé les humeurs de la peste, la beauté décrite de ses jeunes et nouvelles cousines, tout se mélangeait dans sa tête.

Le fait que son propre Père l'invite ainsi à partir et rejoigne en quelques sorte ses propres rêves, ajoutait à son trouble.

Il s'endormit en nage, épuisé, au petit matin.

A son réveil une seule idée un seul mot lui prirent le corps et l'esprit.

Partir, partir bientôt, non partir demain, non partir là, maintenant, tout de suite...

Il prit un peu de soupe dans le pot de grès qui ronronnait dans une alvéole aménagée à cet effet sur un côté de la cheminée, découpa un morceau de lard qu'il mangea en le tranchant sur son pain. Son repas terminé il remplit une musette de toile écrue de quelques provisions puis, après s'être coupé un long bâton, comme ceux des pèlerins qu'il voyait parfois marcher vers Saint Jacques de Compostelle, il se tint sur le seuil de la

porte, debout, près au départ face au soleil levant, calme et résolu. Il allait ce matin pouvoir marcher sans retenue, en toute liberté, jusqu'à là-bas..

Il partit dès la bénédiction paternelle obtenue.

C'était le temps des moissons, et les labours des Pépion avaient rempli leurs promesses. Partout alentours le long des chemins, la vie était dans les champs, la vie dure et besogneuse mais une vie quand même. Les rires se mêlaient parfois aux chansons, et les moqueries aux invectives, tout était mouvement. Les faux tranchaient les blés en sifflant la même note constamment répétée, les femmes nouaient les gerbes, les enfants glanaient pour ne rien perdre. Pépion reconnaissait l'odeur âcre et si particulière du blé que l'on coupe et qui semble vouloir se défendre en s'entourant comme le fait la pieuvre en fuit, d'un nuage de poussière. Cette poussière au goût de blé qui se colle aux visages en sueur et que les mains étalent en masques changeants et désordonnés.

Il était fier Pépion, fier de tout ce blé semé et coupé, pour le pain de tous, pour la vie des hommes, pour les siens, qu'il venait de quitter.

Il marchait rassuré par l'abondance rencontrée, vers là-bas, vers l'horizon, vers le futur. Il marchait heureux, sans se retourner, aidé de son seul bâton, sur lequel il avait gravé dans l'écorce encore verte et fragile, Pépion vient à toi belle de Talène.

S'étant arrêté à la Cure pour saluer le Chanoine, son bon Maître lui avait donné sa bénédiction et avait ajouté un petit message personnel sur son bâton, qu'il avait gravé avec application, lentement, à l'aide d'un couteau gardé secret sous sa soutane.

En rendant le bâton il l'avait embrassé en lui disant vas, tu peu maintenant.

Ca n'est qu'après une bonne heure de marche, que Pépion abandonné par son émotion de l'instant, regarda la gravure laissée par son bon Maître, qui avait écrit :

Vadé retro Satanus.

Il pouvait donc, c'était pour lui une absolue certitude, marcher en paix puisqu'il était protégé par l'affectueuse bénédiction de son Chanoine, le seul homme connu de lui qui pouvait donner des ordres au diable. 9

Après trois jours d'une marche soutenue, Pépion avait franchi deux rivières inconnues, traversé trois vallées, et rencontré plus de nouveaux visages que toute sa jeune vie durant.

Il devait approcher de Talène. Lorsqu'il vit, au sortir d'un bois en pente douce qu'il venait de traverser sans encombre, le clocher en pierre d'une

église son cœur se mit à battre tambour. Il était arrivé et il savait par son Père comment se diriger pour trouver la maison du Laboureur.

Il décida cependant de s'asseoir quelques instants pour mieux profiter de son émotion. Il s'endormit.

Lorsque réveillé par le froid de la nuit tombante il reprit ses esprits, il réalisa qu'il ne pouvait se présenter en étant aussi sale et hirsute au laboureur et encore moins à sa fille. Il lui fallait attendre le lendemain pour pouvoir remettre son apparence en bon ordre.

Il trouva à l'entrée du bourg le Maréchal Ferrand qui apprenant qu'il était Laboureur lui offrit aussitôt le gîte dans sa grange.

Sa nuit dans le foin fut chaude et apaisante et il put dès son réveil s'installer au bord de l'abreuvoir du village, sa nouvelle salle de bain.

Tout en se préparant il réfléchit à l'ordre des choses. Il lui faudrait tout à l'heure se présenter au Laboureur de Talene et lui offrir ses services.

Çe n'est qu'après avoir fait ses preuves, qu'il pourrait peut-être lui demander la main de sa fille, à la condition cependant que sa demande ait été précédée d'une invitation à le faire venant du Père lui-même.

Au moment où il allait frapper à la porte de la maison du Laboureur, il entendit au loin des cris si forts et si perdus qu'il tressaillit de tout son corps. A l'entrée du village un attroupement d'hommes, d'enfants et de femmes, faisait entendre comme une houle d'émotion entremêlée d'effroi. Sur une charrette gisait le corps nu d'un enfant à moitié dévoré. Le loup, c'est encore le loup disait la houle, Dieu qu'avons-nous fait disait une vielle à genoux, les mains en croix et regardant le ciel en pleurant.

C'est alors qu'un homme immense sortit de sa maison sans porter le moindre regard au jeune Pépion qui était pourtant debout au seuil de sa porte, il se dirigea à grandes enjambées vers l'attroupement.

Pépion tenta de le suivre et de s'approcher à son tour mais il dû très vite rebrousser chemin sous le poids du regard des villageois, qui faute de pouvoir le reconnaître commencèrent à le dévisager d'une façon aussi dubitative que peu avenante. Il sentit que cette interrogation collective pouvait très vite devenir agressive et il renonça vivre plus avant cet instant dramatique.

Le deuil de cet enfant, à lui Pépion l'inconnu venu d'ailleurs, lui était de fait interdit. C'est ainsi qu'il découvrit que les pauvres gens ne partagent pas facilement leur détresse, pas plus qu'ils ne galvaudent leur dignité.

Pépion repartit vers le centre du village.

Après en avoir fait le tour, il décida de rentrer dans l'église au clocher de pierre. Il n'y avait personne à l'intérieur hormis la petite lampe à huile allumée dans une petite lanterne de vitrail rouge.

Il se mit à penser à son village, à son Chanoine, à son Père, à sa cousine promise et au loup. Comme tout s'embrouillait dans sa tête, il tenta de refaire son voyage dans sa tête, de se dire qu'il était arrivé, mais il n'y parvint pas. Les chemins qu'il cherchait à revoir n'étaient pas ceux qu'il avait parcourus. Des vallons inconnus et des forêts imaginaires venaient occuper, sans y être invité, sa mémoire et son esprit...

Il réalisa alors que tout son être, toutes ses forces le poussaient à se lever et à repartir, sans attendre le dénouement prévisible du drame, la mise en bière demain après une messe de l'enfant déchiré, dans le petit cimetière, là au pied du clocher.

Il lui fallait aller plus loin, beaucoup plus loin, quitter le bourg de façon urgente, laisser là le Laboureur et sa fille leur possible rencontre.

Il quitta l'Eglise et se remit en marche.

II LE LONG VOYAGE

Trois mois plus tard il était à Chartres.

Il avait traversé sa Bretagne à pied, à l'aide de son seul bâton, sans écus, sans malice, et sans but précis que de découvrir ce qu'il avait appelé si longtemps « là-bas ».

Bonhomme et Chrétien il avait trouvé tout au long de ses pas de quoi s'abriter et se nourrir. Il était jeune, il était fort, il inspirait confiance et contre un peu de labeur offert à qui en avait besoin il était instantanément accepté et obtenait de quoi se nourrir et s'abriter.

La plaine de la Beauce lui était apparue lentement, pas après pas, sans fin. Et puis soudain, au détour d'un bosquet, les flèches de la cathédrale, d'abord minuscules comme deux aiguilles plantées dans le ciel, puis grandissantes au fil de ses pas jusqu'à la majesté.

Arrivé à ses pieds, il était resté là sur le parvis, intimidé par tant de démesure, la tête en l'air à se casser les vertèbres, la bouche ouverte, sans entendre la vie autour de lui, abasourdi que les hommes aient pu construire si grand. A l'invitation des cloches il était entré pour l'Angélus, par une petite porte, sur le côté. En regardant les vitraux il avait prié pour remercier Dieu d'être là, tout simplement. Une longue prière à ses Saints familiers, la Vierge Marie, Sainte Anne, et puis Saint Jules qu'il aimait bien à cause du nom et surtout parce qu'il avait la certitude qu'il répondait plus facilement que les autres à ses prières, vu qu'il était moins constamment dérangé.

Après Chartres, il avait gagné Paris où il s'était fait aide forgeron pour gagner gîte et nourriture. La forge était gigantesque et grouillait de tout. Des bruits, des odeurs, des chevaux, des militaires, des gentilshommes, des carrosses, tout était mouvement dans un désordre aussi inextricable qu'efficace.

Jamais de sa vie il n'avait vu en un même lieu tant de chevaux rassemblés, tant d'attelages si divers.

Des frisons, des cobes, des boulonnais, des percherons et parfois même des chevaux venus d'ailleurs, qui faute de pouvoir comprendre ses ordres faisaient le contraire de ce qui leur était commandé.

Il voyait souvent à la forge venir les Laboureurs d'Auteuil, de Saint Germain des prés, et de Saint Denis, tous ces hommes dont le savoir ancestral permettait de nourrir Paris et ses Princes.

En reconduisant un jour à la ferme d'Auteuil deux percherons tous frais ferrés il vit passer près de lui un attelage de huit chevaux galopant le long du fleuve en direction du Palais Royal. Les chevaux étaient si beaux qu'il ne regarda même pas le carrosse frappé du sceau de la couronne, et encore moins le Roi qui s'y trouvait.

Ce n'est que le soir venu qu'il réalisa avec amusement ce qu'il avait manqué. Ayant fait de Paris plusieurs fois fait le tour, il en connaissait maintenant presque tous les quartiers et tous les bruits. Il n'y en avait pas seul un semblable, pas un qui ne soit pas celui d'une corporation dominante, ou d'une activité particulière. De la rue des Orfèvres, au Pont au Change, de la rue des Dames, à celle de la Grande Truanderie, tout était explicite et facile à retenir. Il s'en était joué, tout comme d'ailleurs de l'usage commun des surnoms permettant, à une époque où ni le badge ni la carte de visite n'étaient encore inventés, de savoir de façon immédiate

l'essentiel sur la qualité de son interlocuteur. Il était ainsi devenu à Paris Pépion le Sillon, et son maître forgeron était quant à lui surnommé le Père six fesses eu égard au fait qu'il avait trois filles.

Cela ne l'avait aucunement dépaysé car il avait connu en Bretagne le Père la Varlope qui était le menuisier du village, Jean les Burettes, qui était le bedeau du Chanoine, et bien d'autres encore, il lui semblait donc évident que le Chanoine lui avait dit la vérité quant à l'unicité bien catholique du monde de là-bas.

Il passa ainsi tout l'hiver à Paris, dormant chaque nuit au chaud près de la forge, à côté des chevaux, dont les borborygmes et la présence paisible l'aidaient à s'endormir.

Il reprit au printemps son baluchon et monta à bord d'une guimbarde chargée de tonneaux vides en direction de la Bourgogne. Devenu par nécessité aide batelier Pépion remonta le fleuve au plus près de Dijon où il arriva en charrette perché sur une montagne de tonneaux.

La Ville ne lui fit aucun triomphe, mais il n'en demandait pas tant.

Bien que plus petite, Dijon lui apparue magnifique avec ses maisons aux toits vernissés et colorés, coiffant des façades opulentes parées de colombages et de motifs sculptés.

Tantôt une Vierge à l'enfant, entourée de pampres et d'angelots, tantôt l'image d'un démon faisant grimace à Saint Vincent patron des Vignerons.

Autant de signes contrastés et saisissant pour ceux qui savent les voir, clin d'oeil discrets et manifestement craintifs aux forces intemporelles qui s'affrontent, façon discrète mais visible de conjurer mauvais sorts et mauvais esprits.

Les bûchers aux sorcières sont encore là, et le malin fait peur tout comme la colère divine. Pépion reconnaissait ces images qui lui rappelaient celles des sculptures grises et roses de granit des églises bretonnes aux porches desquelles il s'était signé pendant son voyage. Il avait vu les cathédrales de Chartre et de Paris dont les gargouilles et les tritons sont autant d'invitation à l'humilité.

Après s'être reposé à l'auberge de la Cloche il retrouva et aida ses compagnons de voyage à acheminer les tonneaux jusqu'à leurs destinataires vigneron.

C'est ainsi qu'il fit à Clos Vougeot la connaissance du Père Vincent, dit L'alambic, vu qu'il savait faire bouillir le marre pour en tirer l'alcool du même nom.

Apprenant qu'il était Laboureur de son état, le Père Vincent lui proposa de l'aider à préparer la terre pour ses jeunes plans, contre gîte et couvert. C'est ainsi que Pépion posa son baluchon et se mit à labourer ce qui était impensable pour lui, des collines pour lui aussi hautes et abruptes que des montagnes.

Il découvrait la Bourgogne, la vigne, le vin, et ceux qui le font, en même temps que sa musique et ses chants si différents de ceux qu'il avait jusqu'alors entendus. Il riait le soir à la veillée, des contes et légendes racontés par les voix rocailleuses des conteurs aux joues rubicondes de plaisir et de vin.

Le Chanoine du bourg auquel Pépion se présenta après la messe fut étonné par son savoir et sa curiosité.

Apprenant que Pépion avait été enseigné par un frère Chanoine, il décida de poursuivre l'éducation entreprise et de lui raconter l'histoire de la Bourgogne, dont Pépion ne savait rien.

Pépion découvrit que le vin pouvait non seulement venir d'ailleurs mais aussi être bon, vins de Savoie, d'Aquitaine, d'Italie, de Rhénanie, ce que le Père Vincent s'était bien gardé de lui dire en bon paysan chauvin qu'il était.

La Rhénanie, ce mot nouveau sonnait comme le prénom d'une fille, et il ne put s'empêcher le soir venu de le répéter en litanie à voix haute tout en lui imaginant un visage, il s'endormit dans ce rêve...

L'hiver étant venu et les labours étant achevés il commençait à envisager son départ, lorsqu'il se vit proposer de reprendre son poste d'aide batelier pour remonter le Rhin.

Il ne savait alors pas qu'en en acceptant cette nouvelle aventure sa vie de breton errant allait être totalement bouleversée.

Il remonta le Rhin au fil des jours et de l'eau, profitant de chaque instant pour enrichir sa mémoire de rencontres, de nouveaux paysages, et de lever de soleil, toujours magnifiques et apaisant. Le long voyage terminé ils se reposèrent deux jours durant dans une auberge au bord de l'eau, qui semblait avoir été posée là, rien que pour faire jolie.

Le village était cossu, les maisons ventrues comme des barriques, les paysans joufflus, les femmes larges, tout respirait l'opulence, même les poules étaient épanouies et confiantes en leur avenir.

Pépion s'y sentit si bien qu'il décida d'y rester un peu et il laissa le lendemain ses compagnons s'en retourner sans lui.

Il lui fallait pour survivre apprendre la langue du pays qui lui semblait aussi rugueuse et accessible que son breton natal, et trouver du travail. Hanz le laboureur, auquel Pépion vint dès le lendemain de son arrivé proposer ses services, l'accueillit comme son propre fils vu qu'il n'en avait pas eu, et l'engagea aussitôt pour l'aider à la campagne de labours qui allait commencer.

Ils scellèrent leur accord par quelques pintes de bières goulûment partagées à la Taverne, où Maître Hanz avait ses habitudes, et son tonneau personnel.

Pépion ne savait pas encore en remontant vers la maison qui allait devenir la sienne, que Maître Hanz avait une fille, aussi belle que bonne à marier. Anna et sa Mère furent un peu surprises par l'arrivée soudaine de ce voyageur, que le Père semblait avoir adopté aussi simplement qu'il aurait acheté un poulain. Mais elles l'accueillirent avec bonne humeur et naturel. Maria devint tout naturellement le professeur d'allemand de Pépion. Ils commencèrent par désigner chacun dans leurs langues les ustensiles les plus immédiats, les meubles, le pain, le vin... Chacun répétait le mot de l'autre en se trompant, recommençait au milieu de fous rires jusqu'à ce que chaque mot soit prononcé de façon admissible, puis parfaite. Cette activité de chaque instant fit naître entre eux une immédiate complicité.

Pépion appris ainsi le Germain et Maria le breton, ils finirent un beau matin par traduire puis conjuguer le verbe aimer.

Ils se marièrent au printemps, heureux de leur amour, inconscients de leur jeunesse, ivres d'espoir, fous de leur liberté. Six mois, six petits mois, six mois de rien, six mois seulement de bonheur avant l'horreur imprévisible de la guerre. La guerre à leur porte, le feu partout, l'agonie des blessés dans les blés dévastés, les pillages, la mort envahissante, comme si le diable avait pris le pouvoir et possédait les hommes en jouant de leur folie.

Fuir, il fallait fuir, pour sauver la vie, l'espérance, retrouver Dieu et la paix, semer à nouveau, faire renaître demain retrouver le soleil.

Ils partirent, après avoir mis en terre les parents de Maria tués tous deux alors qu'ils n'étaient qu'innocence et tentaient de protéger leur maison de guerriers incendiaires ivres de sang et de meurtre

A pied, sans autres bien que trois superbes chevaux de labour et leur volonté de vivre, ils marchèrent jusqu'au fleuve, et descendirent le Rhin, sans bruit.

Six mois plus tard, au petit matin d'un été oublié ils arrivèrent en Bretagne devant la maison des Pépion. Les trois chevaux les avaient porté vaillamment et mis à l'abri du besoin, car ils avaient pu se rendre utiles pendant tout le temps de leur voyage et survivre du troc de leurs services sans trop de difficultés.

Le Père, en les voyants, compris sans qu'il soit besoin de le lui dire, que deux enfants étaient de retour. Il embrassa Maria après l'avoir regardé un court instant ému par sa beauté diaphane et son regard bleu comme un bout du ciel. Puis il prit son fils dans ses bras sans un mot, mais en l'étreignant si fort, que Pépion en eu presque mal. Après quelques longues seconde de cette étreinte, il se détourna à l'évidence par pudeur voulant garder sienne l'expression visible de son émotion. Il laissa la place aux effusions de la Mère, et ne revint qu'après une halte salvatrice à la cave, les bras chargés de bouteilles.

La fête immédiatement improvisée dura trois jours, et tout le village vint tour à tour voir l'enfant de retour au Pays, et sa femme Maria si bleue et si jolie, sans oublier les chevaux allemands si grands et si puissants comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme au pays. 16

Pépion repris avec entrain son métier de laboureur, tout en faisant naître des poulains issus de ses trois chevaux extraordinaires par la taille et la puissance. Son élevage eut un très grand succès et il s'y consacra avec tant de talent qu'il put racheter la terre de son oncle, laboureur de son état et mort sans héritier mâle.

Cette terre ajoutée à celle de son Père lui permis d'étendre son élevage, et de devenir après vingt ans de travail un marchand éleveur de chevaux reconnu dans sa région.

Sa Rhénane d'épouse Maria lui donna trois fils qui tous apprirent à lire et à écrire. L'aîné, prénommé Louis devint laboureur, tout comme le voulait la tradition familiale, mais sans doute le plus célèbre de tous car sa taille

et sa force qui étaient d'exception lui permettaient de mener un attelage de trois chevaux, ce qui faisait de lui le plus efficace de tous les laboureurs connus. Louis devenu homme, épousa, sur les conseils de son Père, une cousine de Talene.

Elle s'appelait Marie et était née du mariage heureux de la jolie cousine que son Père n'avait finalement jamais rencontré, et dont il avait, un instant de sa vie, rêvé de prendre pour femme.

Comme si le destin avait voulu boucler la boucle d'une histoire d'amour qui n'avait, sur l'instant, pas su naître, comme s'il avait fallu réparer une erreur du hasard.

A la différence de son Père il avait rejoint Talène à cheval, par le même chemin certes, mais en une seule journée. Le mariage avait été vite arrangé et la fête fut enjouée et heureuse. Louis s'installa à Talène, avec sa belle, et eut à son tour des enfants. L'aîné alla au petit séminaire, puis au grand. Il devint moine dominicain et pria toute sa vie pour le bien des âmes. Le second devint laboureur, le troisième marin, comme son Oncle.

Jacques le frère de Louis et second fils de Pépion et de Maria sans doute lui aussi porteur du gène de la découverte décida d'aller en mer. Il quitta un matin sa famille, et sans autre préambule s'embarqua pour Terre Neuve comme simple mousse. Sachant lire et écrire il fut très vite remarqué sur son bord et devint très en quelques années le plus jeune capitaine de pêche que la petite histoire de La Rochelle. C'était à cette époque parmi ces pêcheurs au long cours que la marine royale recrutait le plus souvent ses meilleurs marins. Il passa ainsi de la morue au canon et devint très vite officier. Conscient cependant du handicap que son nom et son origine pouvait représenter pour lui, à une époque où seule la noblesse avait accès à des postes de commandement dans la Marine du Roi, il quitta la Royale opta pour la Course.

C'est ainsi que les Pépion enrichirent la diversité de leur savoir. Ils étaient passés en l'espace d'une génération, et grâce à l'importation imprévue et réussie, de trois chevaux de traits allemands, du labour à la course en mer, pour le service du Roi, et du labour au goupillon, pour le service de Dieu.

Jacques fut ainsi le premier morutier corsaire de la famille, mais pas le seul. Le dernier d'entre eux fut un corsaire malouin répondant au nom de Ménard, qui est aussi le mien, et au doux surnom de « la mignonne » (qui ne l'est pas). Il vécut et mourut avec Surcouf. Nul n'a jamais su

exactement dans la famille d'où ce surnom ridicule et surtout peu viril lui venait. Ma Grand-Mère affirmait quant à elle qu'il n'était en aucun cas lié à une sexualité originale, mais plus tristement l'expression de la moquerie générale née du fait qu'ayant été sabré au combat, il n'était plus d'une beauté très apparente. Il est vrai que les cartes postales à la Dubout, aujourd'hui encore vendues à Saint Malo, confirment la totale acuité du propos.

Jacques Pépion fit donc tantôt Terre Neuve, contre la morue et tantôt la Course, contre les Anglais. Cette alternance n'était pas le fruit d'une démarche esthétique ou philosophique, mais plus simplement une nécessaire adaptation à l'économie politique du moment. Quand on était en guerre contre l'Angleterre Pépion arrêta la pêche et débarqua les filets au profit de la poudre et des canons. Les mêmes navires et les mêmes équipages changeaient ainsi de destination en fonction des nécessités. Tout dépendait des alliances politiques du moment, et comme tous les rois ou presque étaient cousins tout dépendait en réalité des histoires de familles. En tant que second, il fut capturé à deux reprises et rendu aux siens contre rançon, non sans avoir goûté aux joies de la cuisine anglaise, qui déjà laissait à redire. Il est vrai que sur les pontons du Roi d'Angleterre il valait mieux pouvoir abréger le séjour par le paiement comptant d'une rançon en or, que d'attendre le prochain plum pudding de Noël. Les paiements se faisaient alors sans trop de souffrance, car ce que l'on payait aujourd'hui au Corsaire ennemi, on avait toute chance de le lui reprendre le lendemain augmenté des pénalités. C'est ainsi que les échanges monétaires entre les deux royaumes furent pendant des siècles aussi constants que réguliers. C'était en tout cas l'usage à l'époque, les Corsaires étaient certes des guerriers privés, mais la Course était codifiée et considérée comme légale au regard du droit de la guerre. Ils n'étaient donc pas pendus haut et court, lorsqu'ils venaient à être capturés, à la différence des Pirates qui eux l'étaient, car considérés comme des « artistes indépendants », sans valeur d'échange et sans droits, et dont la vie ne valait par conséquent pas un copeck.

Notre Jacques s'enrichit autant des pêches miraculeuses que de combats et de fuites salvatrices et déguisées, tant et si bien qu'il put après s'être retiré acheter une charge de notaire à son fils Pierre.

Les Pépion passaient à une nouvelle dimension de l'écriture, de celle qui coûte à apprendre à celle qui rapporte, des mots d'amour aux titres mutatis, de la calligraphie aux dossiers à poussière. Maître Pépion,

toujours, mais cette fois pas que pour les paysans, pas que pour les siens, Maître pour tous, y compris et surtout pour les puissants.

Maître Pierre, titulaire de sa charge, entra en carrière avec sérieux application et intégrité. Il savait écouter et faire plaisir quand il le pouvait. Jouant de ses relations, il faisait acheter à ceux qui voulaient vendre, et vendre à ceux qui voulaient acheter. Ses actes étaient précis et rigoureux et il avait érigé l'honnêteté au-dessus de tout. Sa seule faiblesse était son goût secret pour les testaments. Il ne pouvait révéler ce secret à personne d'autre qu'à son confesseur. Il aimait à connaître les vérités passées et présentes des donateurs, et au-delà de leurs fortunes, savoir qu'elles étaient leurs affections, parfois secrètes. Il rédigeait donc avec délectation les testaments de ses clients, qui le plus souvent les lui faisaient refaire jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Il se préparait alors pour l'ouverture devant la famille, s'habillait en conséquence, et faisait une tête de circonstance. Maître Pierre Pépion jouait son rôle à merveille, beaucoup mieux qu'un Tartuffe de Théâtre, car il en allait non pas de son talent, mais de la dignité de sa charge.

A la mort de son Oncle Louis, dernier des Laboureurs de la tradition familiale, il racheta sa terre de Talène, où il fit construire une demeure dans laquelle sa tante Marie finit paisiblement ses jours entourée d'enfants. Des petits Pépion, dans de beaux habits, bien nourris et bien tenus, avec précepteur à la maison, et demoiselles appointées pour les mettre au bain du soir. Les cuisinières faisaient les confitures, les galantines, et le pain dans le fournil familial.

Les écuries étant pleines et bien tenues.

Maître Pierre qui avait lui-même épousé une fille de notaire pourvoyait au train de vie de cette famille de nouveaux riches, qui allait faire souche au fil du temps dans la seule noblesse accessible aux sans noms, et sans gloire, la noblesse de robe.

Son Père Jacques retiré de la Course en mer était devenu armateur et il avait à sa mort transmis à son second fils Louis-Marie une affaire florissante. Premier prénom double de la famille, à lui seul révélateur de son changement d'état, Louis-Marie Pépion à l'image de sa descendance n'allait pas se contenter de la pêche à la sardine.

Ils investirent des sommes considérables dans la course, qui bien que risquée, pouvait rapporter des sommes colossales, pas tant par les prises de mer, que par les rançons. Ils devinrent Malouins, et prirent part au

rachat de la Compagnie des Indes alors en déconfiture. Leur connaissance de la Course leur permirent de réussir là où la marine royale avait échoués, par l'usage principalement de petites unités rapides et armées, pouvant échapper aux poursuites des pirates et se défendre. Ils investirent aussi dans le transport du bois, mais pas n'importe lequel, le bois d'ébène, nom pudiquement donné au transport d'esclaves. Ils installèrent une partie de leur flotte à Bordeaux, alors plaque tournante de ces transports particuliers.

Les enfants de feu Maître Pierre Pépion, devenus notaires de père en fils apportaient, quand cela était nécessaire, les finances indispensables aux transports et investissements de la famille.

Ayant racheté à Talène toutes les terres à vendre ils se firent appeler un beau jour Pépion de Talène. Voilà que de nouveau riches ils étaient passés au statut de faux nobles. Mais au royaume de France, les barons sans particule de Charlemagne sont bien loin, et les vieilles familles de France ferment les yeux devant les nécessités sans fonds de la cassette royale, et les besoins du royaume. Elles sourient de ces rustres de la nouvelle économie d'alors, et demeurent entre elles. Elles le resteront tant qu'elles le pourront. Mais bientôt la nécessité de redorer le blason se fera trop pressente et elles seront de plus en plus contraintes d'ouvrir les yeux, puis la porte, et finalement d'entrouvrir leurs édredons...

La révolution et la suppression de la règle de la primo géniture auront eu pour effet d'accélérer le processus.

Sans doute faut-il voir comme un clin d'œil de l'histoire, le fait que tous les grands Châteaux de France, sont aujourd'hui entretenus en grande partie aux frais de l'état, ou par des crédits d'impôts, à l'image d'ailleurs des églises et cathédrales. La division du patrimoine aristocratique, tout comme la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'une et l'autre décidées au nom du principe d'égalité, et mises en œuvre pour le bien du peuple, font qu'aujourd'hui tout le monde paie, c'est-à-dire tous ceux qui travaillent, c'est à dire tous les arrières petits fils de nos bon révolutionnaires visionnaires.

Peux-t-on imaginer Saint Just ou Danton haranguer la foule à la tribune de la Constituante en disant au bon peuple la vérité.

Abolissons le droit d'aînesse, et vous paierez tous demain pour l'entretien du Château...

Séparons l'Eglise de l'Etat, et vous paierez tous demain pour conserver l'église...

Sans doute leur aurait-on coupé la tête plus tôt !

Mes Pépion à moi l'aurait fait sans hésiter, car bretons par le sang et catholiques dans leurs âmes, ils étaient restés fidèles à Marie, à l'Eglise et à leur Roi.

Beaucoup en perdirent la tête, coupés en deux, dépassés par la marche de l'Histoire, broyés par la République et les athées, plus Chouans que les vrais, plus fiers que la raison, plus résolus que leurs vies.

De Pépion de rien, voilà qu'au fil des siècles ils avaient fait souche, et s'étaient offert le luxe suprême, celui de dire non.

Non aux anglais, non aux bleues, non à la déportation des prêtres, non à l'égalité, non au régicide, non au Ventôse, Brumaire, et autres fantaisies vulgaires du calendrier révolutionnaire, non à la destruction et au pillage des églises, non à la profanation des tombes, non à la « Chianlie » Républicaine, non à la Terreur, mot terrible enseigné depuis Jules Ferry par les bons maîtres de la République, une et égalitaire...sans rougir, sans honte au front, comme si c'était finalement normal d'avoir fait pire que les Ayatollahs de tous bords.

Fidèles à eux-mêmes ils ont résisté nos Pépion, sauvant ce qui était pour eux le plus sacré de leurs biens, leur conscience et leur respect d'eux-mêmes.

De Pépion de nulle part, ils avaient conquis le droit d'apprendre et de penser d'être libres. De nul part ils avaient acquis les terres de Talène avant d'obtenir droit de cité à Saint Malo, pour monter, monter toujours, monter encore jusqu'à la noblesse de robe, la seule officiellement monnayable et donc la seule accessible.

Des robes, des robes noires de pères en fils, drapant, telle la dignité offensée, des avocats, des magistrats, des avoués, des notaires, des greffiers, tous diplômés des universités, qu'elles soient celles du Roi, ou de l'Empire, ou de la République.

Voilà d'où je viens, voilà d'où nous venons.

De vie en vie, et au bout du compte, de siècle en siècle, ces hommes, descendants de Pépion ont tissé, par leurs vies entrelacées, la petite histoire de ma famille.

Certaines contributions, pourtant prometteuses, furent brutalement interrompues, tantôt par des fièvres aux noms oubliés, tantôt par la guerre. Mais comment en vouloir à ceux qui, sur des champs de batailles, le sabre à la main n'ont pu aller au bout de leurs vies. Défendre la Patrie était pour eux un devoir sacré, une simple question d'honneur.

Mon arrière-grand-père, Louis–Marie Ménard, fut l'un d'eux. Une lettre du 3 octobre 1870, expédiée par ballon pendant le siège de Paris, et retrouvée bien pliée au milieu de timbres sans valeur en témoigne. Il écrivait aux siens alors partis se mettre à l'abri des Prussiens en Bretagne. Sa lettre est reproduite en appendice.

Combien de fois suis-je passé devant le 45 de la rue Saint André des Arts, pour simplement marcher dans ses pas, et tenter de ressentir l'indicible présence de cet homme oublié.

Il est vrai que tous les morts ou presque ont cette vocation. Ni les concessions perpétuelles de nos cimetières, ni les pierres tombales qui s'y alignent, ne peuvent changer cette réalité. Tout au contraire, après eux, c'est leurs tombes que l'on oublie, ou mieux encore que l'on piétine sous l'asphalte de parkings.

Le 18^{ème} siècle voit mourir l'Empire mais pas l'esprit de conquête. Le colonialisme ayant remplacé l'esclavagisme, ma famille investit en Tunisie où elle possèdera la plus grande plantation d'olivier du pays, avant d'être nationalisée, quelques décennies plus tard.

A la fin du siècle mon arrière-grand-père Hyacinthe Chevalier construira à Paris avec ses cousins, eux aussi amoureux des beaux-arts et des danseuses, le Théâtre de la Porte Saint Martin, aujourd'hui encore propriété de ma famille éclatée.

Sculpteur néo-classique reconnu, il connaîtra les honneurs du second empire, mais pas ceux de la postérité.

Hormis le dictionnaire de la sculpture française où il est toujours cité, il n'est connu que de nous et du conservateur du Musée de Clermont Ferrand qui possède, quelques pièces originales en marbre.

Moi je l'aime bien ce Hyacinthe, qui enseigna l'essentiel de l'art à Rodin, et connu à l'hiver de sa vie Camille Claudel, folle de trop de talent, folle d'absolu, de trop ressentir, de trop voir.

Hyacinthe fut bouleversé par l'intensité de son regard, et par l'expression de sa fragilité. Il comprit tout de suite qu'il y avait en elle du génie, et comme Rodin, il en eut peur.

Le génie est le plus souvent dévastateur et douloureux pour ceux qui en ont.

Hyacinthe qui avait lui plus simplement de la technique et des commandes était heureux. Il vivait grand train, sans impôts, sans TVA, sans comptable. Il possédait, ce qui était à cette époque un état. Trois vies additionnées après la révolution, la bourgeoisie était triomphante. Il possédait immeubles, fermes, villas, et tout ce qui va avec. Les femmes portaient des gants l'été et des voilettes car il fallait avoir la peau blanche pour ne pas être confondue avec une paysanne. L'on se baignait en costume de bain à Etretat, de vraies robes sur des pantalons pour les dames, le tout à manches longues, surmontés de chapeaux...

Le bain avait lieu en famille avec les domestiques habillés sur la plage pour aider à revêtir au sortir de l'eau un peignoir de bain.

Les photographies sur plaques de verre sont extraordinaires de drôlerie, en même temps que de vie. Le procédé donne à ces prises de vue une profondeur aujourd'hui encore inégalée.

Mon Père, né en 1914 fut, comme ses deux frères et sa sœur élevé par une nourrice alsacienne prénommée Joséphine et surnommée Phine.

On la voit souvent sur les photos, en costume traditionnel alsacien, avec les enfants, ou tenant mon Père par la main ou sur ses genoux.

La guerre de 70 n'était pas loin et les livres de Hanzi ont bercé son enfance, tout comme la mienne, vu qu'il était soigneux et qu'il les avait conservés comme neufs.

Son Frère aîné Roger fit des études de droit pour pouvoir un jour reprendre l'étude d'avoué de son père, quant à lui on lui fit faire des études d'agronomie pour reprendre une ferme familiale en Anjou. Mais celle-ci fut vendue avant même qu'il n'ait fini ses études. Il en fut de même de l'étude.

Il ne fit donc pas de labours, mais s'engagea dans la cavalerie pour cinq ans. Après l'Ecole de Saumur, il partit au Maroc comme officier Spahis. Puis il fit la seconde guerre, dont nous parlerons plus en détail dans un prochain chapitre.

II. Ma naissance, fruit d'une rencontre improbable

Je suis né le 5 juin 1949, un jour de Pentecôte, lors d'un weekend trop prolongé de ma Mère en Champagne. D'après la rumeur aussi incertaine que familiale ma venue au monde aurait été annoncée au retour d'un pèlerinage de ma Mère à Lourdes. Elle y avait été emmenée alors qu'elle souffrait des séquelles d'un accident de ski affublée d'un corset de plâtre sans doute aussi disgracieux qu'inconfortable qui lui couvrait tout le haut du corps.

Il m'amuse donc de penser que ma naissance a été encouragée par Sainte Bernadette et bénie par le Saint Esprit, ce qui est plus quand même plus poétique que d'imaginer mon Père rendant hommage à une statue...

Mais laissons de côté ces digressions imaginaires pour venir à notre propos.

Arrivé à l'automne de ma vie, j'ai toujours regretté que mes parents ne nous aient pas laissé le récit de leurs vies.

Je vais donc essayer de combler ce manque, en vous relatant tout ce que ma mémoire a pu conserver de leur rencontre, de leur amour, de leur vie ensemble.

Vous ne me tiendrez pas trop rigueur d'être parfois imprécis, voir même très incomplet, mais il est difficile de témoigner de la vie des autres, de celle que l'on a pas vécue soi-même, autrement qu'à travers sa propre perception des choses, sauf à faire le travail d'un historien, ce que je ne suis pas et que ma disponibilité du moment rendrait en tout état de cause illusoire.

Si la vie ne m'a pas épargné les chagrins, je dois néanmoins reconnaître qu'elle a été généreuse. Si je ne suis pas riche, ce qui est au demeurant depuis quelques générations devenue une constante familiale, j'ai en revanche le goût de vivre, le privilège de savoir regarder, d'aimer apprendre, comprendre. J'ai la force et la liberté de m'étonner encore, d'aimer ce qui est beau, d'être curieux, et d'aimer Mozart.

Tout sépare mes auteurs alors en dehors de l'intervention du Saint Esprit dont chacun pourra très légitimement douter il ne fait aucun doute que le

hasard de l'existence a pleinement joué son rôle dans cette affaire, dans cette rencontre si improbable.

Ma Mère, née Françoise Lerat, avait douze ans lorsqu'elle a perdu la sienne. Ma grand-mère Yvette, née Legal, qui souffrait (comme moi aujourd'hui) de calculs rénaux dont elle ne pouvait plus être opérée a décidé un soir qu'elle avait assez souffert et que la fin étant proche il ne servait plus à rien de résister à cette insupportable douleur contre laquelle la pharmacopée de l'époque ne savait pas aussi bien lutter que maintenant.

Elle a donc décidé d'en finir en s'offrant un ultime plaisir culinaire, un suicide gastronomique, une dernière joie solitaire à laquelle elle savait que son corps malade ne résisterait pas.

Elle se fit apporter par sa femme de ménage et lavandière, Julia Vincent, un camembert au lait cru et une bouteille millésimée d'un grand Bourgogne. Elle est morte le lendemain et elle repose depuis lors dans le caveau familial du petit cimetière de Merrey sur Arce, qu'elle a eu le privilège d'inaugurer. Ce Caveau n'a cessé depuis lors d'accueillir un grand nombre des miens, et donc des vôtres.

Devenu veuf, mon Grand Père Etienne a poursuivi sa vie de patron et de coureur de plaisirs. Il possédait alors une maison à Asnières (ville où était implantée son usine) au 16 de la rue Jean-Jacques Rousseau, mais l'essentiel de sa vie était à Paris, qu'il s'agisse de ses affaires ou de ses plaisirs.

Amateur de bon vins il avait pour habitude d'acheter au comptant quelques centaines de bouteilles dans les restaurants qu'il aimait, à charge pour les heureux propriétaires de lui réserver chaque soir une table de quatre couverts, jusqu'à 20 heures.

Il pouvait ainsi dîner où il voulait, quand il voulait sans avoir à s'inquiéter de devoir réserver dans une bonne douzaine d'endroits différents. Il pouvait aussi bien s'agir de bouisbouis de quartier, où il savait pouvoir profiter d'un bon Brouilly comme accompagnement d'une bonne mais simple cuisine bourgeoise, que de grandes maisons. La Maison Prunier, Le Grand Véfour, le Wepler, faisaient partie de ses cantines.

Insouciantes époque, où l'on ne payait quasiment pas d'impôts. Il allait ainsi de diners en déjeuners, de chasses en pêches, sans se préoccuper beaucoup de l'éducation de sa fille unique, ma Mère, laissée à Merrey, aux bons soins de sa grand-mère Legal. Une bretonne qui avait eu la vie

dure, mariée à un Terre-neuvas, aussi marin que violent qui avait fait la guerre du Tonkin, non par convictions colonialistes, mais par nécessité, en faisant moyennant quelques bonnes pièces d'or, le service militaire d'un autre. Ma mère gardait le souvenir de cet homme fort qui portait à l'oreille deux anneaux d'or. Je possède la décoration qu'il a reçue de la République pour avoir fait sans doute courageusement cette guerre, dont l'histoire n'est pas restée dans la mémoire collective et dont les morts sont, à l'image de ses vainqueurs, oubliés depuis bien longtemps.

Il ne devait pas être facile le bougre. Heureusement elle était là la vielle, qui tenait un relais à Elbeuf. Elle s'est épuisée à l'ouvrage et saignée toutes les vaines pour pouvoir mettre sa fille chez les Ursulines à Rouen, pour qu'au moins sa fille, puisse elle recevoir l'éducation qu'elle-même n'avait pas reçue.

Dans les années 1925, ma Mère vivait donc à Merrey, une vie de petite fille, plus intéressée avait-elle l'habitude de dire, par la pêche aux truites, les braconniers du village et les prunes à marauder que par la géographie.

Une vie de sauvageonne heureuse, découvrant la vie au sein d'un monde rural, pauvre mais fier. Ils étaient pauvres à cette époque les « Meyrrotains ». C'était avant le remembrement des terres doublé de l'appellation Champagne qui ensemble ont fait l'actuelle fortune de leurs descendants.

A l'époque il n'y avait que des lopins de terre familialement cultivés en vigne, s'ils étaient sur les coteaux et pour le blé s'ils étaient en plaine. Un peu d'élevage, bref une économie de survie et non d'opulence.

Mon Grand Père Etienne parlait quatre langues, chose rare à l'époque. Ingénieur chimiste il avait poursuivi ses humanités en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Il en revint quadrilingue et forcément plus intelligent que beaucoup.

Il aura tristement le privilège de devoir pratiquer la langue de Goethe durant les deux guerres mondiales qu'il subira durant sa vie...

Je n'ai que de très diffus souvenirs de mon Grand Père Etienne. Il est mort quand j'avais 5 ans. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris qu'il s'était suicidé d'un coup de fusil, en bon chasseur qu'il était, il ne s'est pas loupé.

Je garde cependant le souvenir très présent du chagrin de ma Mère qui fut très affectée par la mort aussi soudaine que violente de son Père. Sans doute aurait-elle aimé pouvoir lui dire ce qu'elle n'avait pas eu le temps de lui dire, le regret des mots gardés, des mots non-dit, la souffrance de

constater qu'il est trop tard. Sentiment d'injustice, de privation. Douleur de la mémoire qui se met en marche pour retrouver les instants partagés mais si éparpillés.

Etienne était Lyonnais.

Fils d'un Soyeux nouvellement enrichi grâce à l'inventivité Anglaise, (ce sont les Anglais qui ont mis au point les techniques de l'élevage des vers à soie) il a vécu son enfance avec sa sœur prénommée Germaine dans une grande bâtisse, pompeusement dénommée le Château du Gyrs, que son Père (mon arrière-grand-père) avait fait construire à Pommiers et qui existe encore.

Ca ruisselait le pognon et le mauvais goût, comme de nos jours chez ceux de la nouvelle économie, qu'elle soit Russe, Chinoise ou de Neuilly. Le goût ça ne s'achète pas, ça s'apprend. Il ne faut pas d'argent, il faut du temps, des souvenirs, de repaires, des leçons, il faut savoir regarder, il faut chercher à comprendre, il faut aimer.

Etienne détestait ce gros gâteau remplis de faux marbres, de faux tout, de faux meubles en provenance du Faubourg du Temple, aussi fraîchement payés que leurs fabrications. Bref un catastrophe esthétique et culturelle, en même temps qu'une ambiance digne d'un cuit vapeur en plomb.

C'est sans doute pour fuir cette atmosphère qu'Etienne décida d'aller courir l'Europe. Outre les techniques de la soie il apprit en Angleterre celles de la pêche à la mouche, dont il fut sans doute l'un des tous premiers adeptes Français. Revenu en France avec tout le matériel nécessaire il importa la pêche à la mouche en Champagne.

Pendant des décennies il laissa ainsi des générations de pêcheurs Champenois médusés par sa drôle de dégain, sa drôle de canne et sa gestuelle si particulière, alors totalement inconnue.

Il était grand et mince le Grand Père, avec un nez pointu et un rire inimitable. Ca faisait Pââââhhhhh et rien d'autre. Un rire de nulle part. Un rire à lui.

Quand la chasse était fermée il allait à la pêche au volant de sa torpédo Dedion Bouton, si peu alerte avec ses 4 malheureux chevaux, qu'il lui fallait parfois monter les côtes en marche arrière.

C'est au fil du courant qu'il finit par avoir ses habitudes de weekend en Champagne, du côté de Bar sur Seine à une trentaine de km de Troyes,

ville où son activité de filateur de laine l'avait naturellement conduit, Troyes étant alors une ville de bonnetiers.

Son territoire de pêche allait de Bar à Polysot en passant par Essoyes, le petit village de la Famille Renoir. L'architecture y est typiquement Bourguignonne, ce qui s'explique par le fait que les lieux sont historiquement en Bourgogne et départementalement en Champagne par décision de Napoléon 1^{er}, qui comme chacun sait, se foutait de l'Histoire, préférant la faire lui-même.

Il aimait cette région alors encore un peu « sauvage » aux multiples rivières serpentant aux pieds des coteaux recouverts de vignes. Les rivières y sont belles, tumultueuses sur quelques centaines de mètres elles redeviennent paisibles comme le font les hommes en colère. Souvent ombragées les rives sentent la menthe sauvage, et les libellules font les belles au soleil.

Il mettait ses longues cuissardes rapportées d'Angleterre, choisissait une mouche qu'il avait fabriquée lui-même durant l'hiver et s'engageait dans le cours d'eau. Au fil de son instinct et de ses connaissances il se mettait à chercher sa proie. Il ne pêchait alors que la truite sauvage, celle que l'on appelle truite fario, connue pour être aussi vorace que combattante. Déroulant son fil de soie dans le ciel par l'effet des mouvements alternatifs lents mais amples de sa canne, il cherchait à deviner la présence de la bête avant de la voir, puis de l'avoir en faisant tomber la mouche si légère devant son nez. Truite vue, truite prise, tel était son adage et tel était son talent.

Il est aisé d'imaginer la tête des pêcheurs du coin qui, la gaule à la main noyaient pendant des heures durant, des familles entières de verts de terre, plus qu'ils ne pêchaient vraiment. De la concurrence déloyale que c'était, du génocide organisé du poisson local avec un attirail importé d'Angleterre !

Nul ne sait si leurs incantations finirent ou pas par atteindre le ciel, mais ce qui est sûr c'est que de temps en temps il tombait dans un trou le Grand Père, faute d'avoir regardé où il mettait les pieds. Alors forcément il s'enfonçait dedans. Sauvante sa canne au-dessus de lui, il perdait sa superbe en même temps que son chapeau devenu petit navire autonome au fil du courant.

Bas de rires qu'ils étaient les autres, ils en pissaient dans leurs culottes de bonheur, surtout quand saisi par la fraîcheur de l'eau il en avalait sa

cigarette...vengés qu'ils étaient et puis finalement tout content de se voir invités par le Grand-Père à fêter son sauvetage au bistrot du village. Il avait de l'humour Etienne, il savait rire de lui-même avec les autres et il était généreux.

Combien de fois est-il ainsi revenu enrhumé et à moitié à poil au volant de sa guimbarde à son hôtel, nul ne le sait, mais l'on m'a souvent raconté quand j'étais petit la voiture du grand père traversant Merrey avec ses frusques séchant sur un fil sous la capote...drôle d'équipage pour un Monsieur si distingué. Distingué, oui il l'était, mais il était libre et quelque peu fantasque.

Une fois douché, séché et rhabillé il en riait avec les abonnés du bar de l'Hôtel de Polysot où il avait loué à l'année une grande chambre, au premier étage, avec vue plongeante sur la Seine. Il pouvait ainsi laisser son attirail et ses effets sans avoir à faire de bagages ce qui allégeait d'autant ses contraintes en même temps que sa torpédo.

Un jour l'Hôtel fut vendu. C'est ainsi qu'il acheta quelques petites maisons au cœur de Merrey sur Arce, de façon à ne pas devoir changer de territoire Merrey verra grandir ma Mère. J'y naîtrai plus tard et toute la famille y passera de nombreux séjours de vacances durant bien des années.

Si donc l'Hôtel de Polysot n'avait pas été vendu un jour, il est certain que je serai né ailleurs.

Dans les années 1930 ma Mère, qui avait perdu depuis longtemps la sienne, vivait une vie de jeune fille quelque peu inhabituelle pour l'époque.

Libre, sans aucune contrainte familiale, ni obligations sociales elle vivait au fil de ses envies et des liasses de billets que lui donnait son Père, à défaut de lui donner son temps et une éducation.

L'été se passait pour elle au bord de la rivière en Champagne et l'hiver aux sports d'hiver. C'est ainsi qu'elle arriva un beau jour à Megève.

Banal aujourd'hui mais peu courant en 1930 de voir une jeune fille débarquer seule, au volant d'une voiture coupé sport, dans un hôtel pour y passer deux ou trois mois à ne rien faire d'autre que de jouir du lieu et du soleil.

Megève était alors un village de montagne accessible par la route, car de faible altitude.

Elle prit ses habitudes dans un petit hôtel tenu par les Allais-Besson, qui étaient tout à la fois paysans, boulangers, hôteliers et sportifs.

Elle devint assez vite comme une enfant de la famille et Philiberte Allais, dites Filoche, devint très vite sa sœur de cœur.

Filoche avait un Frère, prénommé Emile. Il était mitron de son état, beau et bon skieur. Il tomba immédiatement amoureux de la belle Françoise venue du nord, mais timide, il préféra demander à sa sœur de faire part de son émotion à la belle, ce que cette dernière trouva charmant mais saugrenu. Elle pria donc Filoche de bien vouloir répondre au mitron transi mais trop timide que si elle aimait à manger son pain elle ne partageait pas son émotion, lui conseillant finalement de consacrer toute son énergie à son sport préféré. C'est ainsi que l'amoureux éconduit deviendra plus tard le Champion du Monde de ski universellement connu et glorifié sous le nom qui était le sien, Emile Allais.

Si donc ma Mère avait eu quelques penchants pour ce beau savoyard, devenu par la suite aussi riche que célèbre, je ne serai pas là aujourd'hui pour vous transmettre ces souvenirs lointains...

Econduis il a suivi les conseils de la belle. Qu'en eu-t-il été si ma Mère avait été amoureuse de lui ?

Aurait-il connu la même gloire ou se serait-il installé comme boulanger...il est amusant de jouer un peu avec les destins des autres, mais il ne peut s'agir que d'un amusement intellectuel passager.

N'étant pas le fils d'Emile, ni le neveu de Filoche, je suis nécessairement le fils d'un autre, en l'espèce d'un autre jeune et beau skieur de l'époque, moins glorieux certes, mais quand même Champion de France de descente.

C'est lui qui va conquérir le cœur de la belle Françoise et c'est lui qui deviendra mon Père.

Cela était pourtant loin d'être écrit d'avance. Ils n'étaient pas des amis d'enfance. Ils n'avaient pas joué au sable ensemble. Tout les séparait.

Bien qu'habitée de Megève, ma Mère ne skiait pas divinement. Elle avait découvert le ski tardivement et elle n'était pas une sportive déchainée. Elle aimait la beauté des paysages cachés que le ski seul permet de découvrir. Elle aimait s'arrêter, musarder, rire d'un écureuil volant de branches en branches, d'un lapin de montagne humant le printemps, bref le ski en touriste amoureux de la nature, pas le ski au chronomètre, pas les

planches fartées pour se faire des sautes d'adrénaline, d'autant qu'à cette époque le matériel était plus rustique qu'aujourd'hui et l'exercice de l'art beaucoup plus difficile.

C'est ainsi que profitant d'un petit coin d'ensoleillement elle s'arrêta un jour au bord d'une piste, pour fumer une cigarette et profiter de l'instant.

Elle n'avait pas pris garde au fait qu'elle se trouvait au sortir d'une bosse là où les bons skieurs atterrissent à pleine vitesse après un saut de plusieurs mètres pour aussitôt virer dans la pente...et c'est ainsi qu'elle fut transformée en bonne femme de neige par un skieur audacieux, qui ne la vit sans doute point vu la vitesse qui était la sienne et qui donc ne s'entendit pas être traité de tous les noms d'oiseaux par la belle toute ébouriffée de neige et surtout de colère.

De retour à son Hôtel elle raconta l'incident et décrivit le bougre, qu'elle avait eu le temps d'apercevoir durant son numéro d'équilibriste fou. Il ne fallut que quelques secondes à Filoche pour identifier le Coupable insolent.

Çe ne peut-être que Jacques Ménard, il n'y a que lui et mon Frère Emile qui peuvent prendre ce passage aussi délicat à pleine vitesse. C'est le deuxième doux dingue de la station. Il est lui aussi membre de l'Equipe de France de ski. Je le connais, il est beau comme un Dieu !

C'est ainsi que ma Mère a connu celui qui allait devenir l'homme de toute une vie et le père de ses trois enfants. C'était je crois en 1934.

C'est vrai qu'il était beau et intrépide le Jacques. C'est grâce à lui que tous les skieurs de compétition du monde portent obligatoirement un casque, car ce fut lui qui le premier s'est fracturé le crâne à pleine vitesse lors d'une compétition contre un mélèze qui n'avait rien demandé et qui était plus solide que lui.

Le plus curieux c'est qu'il ne voulait pas la faire ce jour-là cette descente.

Le début de leur histoire fut pourtant aussi froid qu'humide. Après ce premier incident il y en eut un second. Ma mère remontait un jour de neige du village par la côte du Mont d'Arbois en tirant derrière elle un traîneau. Il faisait trop mauvais temps pour elle pour prendre sa voiture. Pliée par l'effort, les oreilles sous son bonnet, assourdie par le bruit du vent, elle n'entendit pas arriver derrière elle une puissante automobile qui passant devant elle lui projeta quelques kilos de neige mouillée. Trempée et furieuse elle vociféra comme le Capitaine Haddock quelque amabilités, le

point levé et menaçant. C'est alors qu'elle vit les stops de la voiture s'allumer avant de s'arrêter, puis doucement de reculer jusqu'à elle. Le cœur battant elle vit alors la portière de son côté s'ouvrir.

Lui, c'était encore lui, l'arroseur municipale il venait de lui en infliger une seconde de douche froide...elle sentit la fureur monter en elle, elle allait le reprendre son souffle, puis trouver les mots pour le tuer de honte sur place...

Elle n'en eut pas le temps.

« Veuillez me pardonner Mademoiselle je ne vous ai vu que trop tardivement...puis-je vous déposer quelque part, il fait un temps trop détestable pour se promener à pied ce matin... »

Dieu que sa voix était séduisante, Dieu qu'il était beau, distingué....

Elle refusa en bégueillant sans doute quelques borborygmes. Il repartit sans doute moins désolé de l'avoir arrosée que d'avoir été éconduit.

J'ignore comment cette seconde rencontre ratée se transforma en histoire amoureuse, mais il est raisonnable de penser que son vecteur naturel fut la compétition de ski et les liens d'amitié entre Filoche, Emile, Françoise et Jacques.

Je sais que cette vie partagée ne fut pas monochrome. Ni rose, ni noire ni grise cette vie à deux, mais de toutes les couleurs, au fil de l'existence, des événements de la guerre, de la paix retrouvée, des joies, des chagrins, des blessures, de la violence des mots, des mots dits, des mots non-dits. Je sais que l'usure du temps, la routine fit son œuvre. Je sais qu'ils ont eu ensemble bien des maux.

« 50 ans de vie commune, cinquante ans de baigne... » me dit un jour mon Père.

Mais ils sont allés jusqu'au bout. Ils sont aujourd'hui ensemble à nouveau, près du Grand Père Etienne et de bien d'autres.

Ce que je sais c'est qu'ils se sont battus pour leurs enfants, pour qu'ils survivent durant la guerre, puis durant leurs vies.

Ce que je sais c'est qu'ils nous ont aimés.

III. Mon Père est en guerre

La guerre est arrivée alors que mon Père vivait avec sa jeune épouse à Megève. De leur récente union était né en 1937 à Sallanches, leur premier fils (mon Frère aîné) prénommé Jean-Pierre, dit Jean-bibi.

La Mère de mon Père (Lucie Ménard, née Pinau) y avait fait édifier dans les années 1930 un colossal immeuble en béton par un architecte à la pointe de la modernité du moment. Il s'agit en effet sans doute de l'un des premiers immeubles de cette taille construit en France dans ce matériau alors encore novateur. Ce paquebot de béton, qui existe toujours, est marqué d'une gigantesque rotonde sur pilotis surplombant le vide de la pente du Mont d'Arbois. Il fut édifié par ma Grand-mère Bâtisseuse dans le but d'y créer un collège privé. Il fut dénommé « Le Hameau », car autour du navire amiral était un certain nombre de chalets, également acquis par ma Grand-mère, dans lesquels étaient logés ses enfants et beaux enfants.

Lucie, veuve de mon Grand Père Henri Ménard, y régnait en tant que propriétaire autoritaire et dominatrice. Elle y distribuait les rôles.

Mon Père y enseigna le Français entre deux compétions. Il fut pendant deux ans Directeur Commercial avant d'être remercié à l'été 1935 « faute d'avoir appris sérieusement son métier » si j'en crois la lettre de sa mère. (bonjour l'ambiance !!)

Mon oncle Philippe devait j'imagine y enseigner la gymnastique et peut-être l'Anglais.

Ma tante Marie-Rose, dite « Miche » devait elle se consacrer à élever sa fille Françoise, à l'image de ma Mère avec son « Jean-bibi ».

Parmi les soi-disant secrets de famille figure le fait que son mari, Henri Tartavel, aurait été l'amant de ma Grand-Mère avant de devenir son gendre. Il aurait même selon de fortes ressemblances physiques observées par tous, été le Père biologique de mon oncle Philippe, le dernier enfant de ma Grand-mère Lucie. Autrement dit ma Grand-mère Lucie aurait fait épouser sa fille par son amant qui était alors âgé de 20 ans de plus qu'elle, histoire de le garder sous la main...une vraie tragédie grecque qui semble avoir généré quelques souffrances ! Le poids de l'inavouable, le poids du pêché. Dans une famille bourgeoise comme la nôtre, qui plus est assez facilement bigote et bien-pensante, cela devait être assez tonique.

Je n'ai jamais su si la mort de mon Grand Père Henri Ménard qui est demeurée très mystérieuse (il fut retrouvé pendu à un anneau de Péniche, sur les bords de la Seine) avait ou non un lien avec cette relation adultérine et donc avec le fait que son dernier enfant légitime n'ait, de fait et de sang, pas été le sien, ou si sa mort fut reliée au scandale dit des « divorces américains »

Ce scandale eut pour cause des fraudes organisées à la loi civile, et notamment à la loi sur le divorce. Divers riches américains auraient à l'aide de faux rattachements avec le territoire Français organisé leurs divorces en France de façon à n'être pas ruinés de leurs conséquences, comme ils auraient pu l'être aux USA.

Ce scandale semble avoir éclaboussé un certain nombre d'avoués Parisiens de l'époque. Or précisément il était avoué au Tribunal de Grande Instance de Paris. Je crois même qu'il a été Président de la Chambre desdits avoués, autrement dit, le gardien du Temple...

J'ignore qu'elle était le rôle de mon oncle Henri au sein de cette cocotte-minute familiale, mais j'imagine qu'il devait aider ma Grand-mère à faire les comptes.

J'aurais pu naître à proximité de Megève, comme mes deux frères aînés, et peut-être même y vivre encore à ce jour, à la tête d'une colossale fortune immobilière, si l'Oncle Adolphe, n'avait pas pris le pouvoir en Allemagne, avant de décider de venger l'affront de la guerre de 14-18 en mettant à feu et à sang toute la planète.

En Aout 1939 mon Père fut mobilisé.

Il reprit donc sa vareuse d'officier, celle qu'il avait mise au vestiaire après quelques années passées à Saumur, puis au Maroc au sein d'un régiment de Spahis.

Il rejoint l'est de la France où il fut grièvement blessé par des éclats d'obus sans doute tirés trop courts par l'artillerie Française.

C'était sur le Canal de l'Ailette.

Un poumon amoché et de la ferraille dans la colonne vertébrale. Ce fut son lot de douleur ajouté à celle de la défaite.

Il n'a cessé depuis ce jour et durant toute sa vie de traiter les gens qu'il n'aimait pas « d'artilleur » suprême insulte dans sa bouche, laquelle

générait le plus souvent chez ceux qui en bénéficiait une certaine dose de perplexité...

Ce ne fut pas une « drôle de guerre » ce fut une défaite. Une blessure de chair et de sang, une insupportable souffrance supportée durant des jours dans des wagons sanitaires, laissé pour mort sur un brancard, taché de son sang, envahi par l'odeur de sa mort si proche, juste un souffle de conscience pour lever un doigt, au moment où les vivants allaient le jeter en dehors du train pour qu'il puisse connaître le repos d'une tombe incertaine. Juste l'énergie de signifier, non, pas encore, sans pouvoir le dire autrement que par un petit rôle de vie

Nancy, gare de triage...

Reims, gare de triage...

Troyes, gare de triage, et puis soudain le miracle, une main, un regard, un baiser, si doux, si tendre qu'il trouve la force d'ouvrir les yeux et de voir les yeux si bleus de sa Femme...

Elle est là, au milieu de ce cahot guerrier qui la dépasse, près de lui, elle lui tien la main, lui dit courage.

Du courage il en a à revendre, ce qui lui manque ce sont ses forces de vie qui l'abandonne.

Mais elle est là. Serait-ce un mirage, un rêve ?

Non c'est elle, il ne rêve pas, mais comment a-t-elle sue ?

Comment a-t-elle fait pour le trouver au milieu de toute cette déshérence, de ce désordre inextricable, de ces trains sanitaires sans fin ? 37

Juste le temps de s'étonner et puis viennent les sirènes qui annoncent le début d'un bombardement.

La ville de Troyes sera ce jour-là blessée à jamais. Détruite à 70% il lui faudra des décennies pour à nouveau ressembler à une ville.

Le train repart au milieu de la furie, il s'évade de l'enfer, et il passe.

Bordeaux, il est en zone libre dans un vrai hôpital, bondé, débordé, paniqué mais un hôpital avec ses infirmières, des médecins, un lit.... Il souffre mais il est vivant.

Les morceaux d'acier dans sa colonne vertébrale il les conservera toute sa vie durant. Il en souffrit durant bien des années, jusqu'à ce qu'ils soient

enkystés par la chair. Il eut durant des années une petite pochette en cuir verte, dans laquelle était une seringue et de la morphine.

On lui enleva la moitié d'un poumon et on le renvoya chez lui. La France était défaite et occupée.

De retour à Megève il retrouva les siens et la vie civile, enfin pas tout à fait. Il entra en effet aussitôt en résistance dans le réseau de l'Armée secrète du Vercors. Megève était alors en zone libre laquelle était aux mains de collaborateurs zélés du régime de Vichy. Le Maréchal Pétain et son « gouvernement » y étaient cantonnés...

Dénoncé à la milice comme probable résistant il fut prévenu de son arrestation imminente. Juste le temps de sauter dans sa voiture et de partir. C'est ainsi qu'il arriva chez mon Grand Père Etienne, son Beau Père, lequel vivait alors dans l'Indre, près d'Argenton sur Creuse. Il y possédait une petite filature de laine en bord de Creuse. La rivière procurait grâce à un système de turbines, l'énergie motrice nécessaire au fonctionnement des métiers à tisser et les quantités d'eau indispensables au nettoyage de la laine et aux teintures.

Comme toujours il pêchait et il chassait dès l'ouverture. Tout ça ronronnait paisiblement ou presque. Il y avait de quoi survivre et se nourrir. Mon Grand Père avait fabriqué un alambic et il bouillait des prunes en douce pour se faire de la goutte. Une petite douceur qui réchauffe le corps au retour d'une partie de pêche sous la pluie.

Le Grand Père la partage parfois avec le Commandant militaire de la place d'Argenton, un Alsacien mobilisé dans la Wehrmacht « malgré lui ».

Les deux compères chantent après le dîner Wagner et déclament Schiller. Ils ne font pas politique mais de la musique. Ils oublient ainsi la réalité du moment, le fait que l'un est l'occupé et l'autre l'occupant.

Mon Père fait alors semblant de travailler en famille. En fait il résiste à plein temps, ayant intégré un réseau de l'Armée Secrète des Forces Françaises Libres (F.F.L) commandée par le Général Delestraint, dès son arrivée dans la région.

De temps en temps le Capitaine Muller laisse en partant sur le coin du bureau sur lequel j'écris ces lignes, un paquet de laisser passer en disant sous forme de clin d'oeil, je sais que vous en ferez bon usage...

Il n'en faisait rien le Père Etienne, de ces « ausweis » mais ils étaient précieux pour mon Père, qui pouvait ainsi circuler de jour comme de nuit

sans risque d'être immédiatement arrêté en cas de contrôle routier. Il dirigeait alors un maquis dans la région du Blanc et il lui fallait bien commander ses troupes, organiser le renseignement, les parachutages, les transmissions, les ravitaillements et les actions en fonction des instructions reçues de Londres.

Le ravitaillement était un souci constant. Il fallait nourrir les hommes. Certes il y avait bien les lapins que son compagnon de résistance surnommé Tantan Chaussé capturait en quantités astronomiques mais lapin le soir, lapin à midi et lapin encore n'était pas une solution.

Tantan, qui deviendra plus tard garagiste à Sallanches avait rejoint mon Père dans l'Indre pour la même raison. Dénoncé par un bon Français il aura ainsi échappé comme mon Père, à la Milice mais aussi et surtout à une mort quasi certaine parmi les compagnons massacrés par les Nazis sur le plateau des Glières.

Mécanicien inventif il avait fabriqué un système de nasse en grillage qui posée sous le châssis d'une voiture piégeait par centaine les lapins et lièvres du plateau du Blanc. Il suffisait d'attendre la nuit tombée et de les éblouir avec les phares. Lapins ragouts, lapins terrines, lapins grillés, tout y est passé. Ca changeait du « cornbeef » parachuté.

Il fallait nourrir mais aussi tenir les hommes. Il y avait des « Rouges » des Espagnols qui avaient fui le Franquisme après la fin de la guerre civile. Des Républicains pas toujours très civilisés qui avaient un très sérieux penchant pour la bagatelle et le vin et qui faute d'en disposer volaient souvent les caves et violaient parfois les femmes de leurs propriétaires.

En tant qu'officier FFL, agissant sous les ordres de Londres, dont le Délégué Général en France était le Préfet Jean Moulin, mon Père faisait juger ces hommes perdus selon la Loi militaire applicable en temps de guerre. Un tribunal militaire dénommé Cour Martiale était aussitôt constitué et les sanctions, parfois capitales, étaient immédiatement exécutées.

Quand cela était nécessaire, son homme de confiance, dénommé Ramiron, exécutait la sentence. Une balle de colt dans nuque et justice était ainsi rendue.

Temps de guerre, temps de violence, temps de cris, d'horreur, de sang, temps où seule la survie compte ou l'adrénaline est quotidiennement sollicitée, le risque de mourir constant. Jean Bibi avait sa ration ce que son mètre quatre-vingt-cinq démontrera plus tard.

Ma Mère elle s'occupait de son fils aîné du mieux qu'elle pouvait, faisant des dizaines de kilomètres à vélo sur les petites routes et chemins de campagne, pour trouver un peu de lait dans des fermes reculées où cacher une vache était matériellement faisable.

Vache sauvée de la daube en sauce à la Prussienne, ne sortant pas de l'étable, elle-même dissimulée par un tas de paille ou de fagots. Vache sacrée en ces périodes de confiscation et de manque.

Il lui fallait des mollets, du courage mais aussi des espèces, car le lait avait alors la valeur marchande du risque pris par ceux qui à la barbe des occupants cachaient leurs laitières résistantes. Mon Grand Père, qui ne manquait pas de réserves, faisait le nécessaire pour pourvoir à cette nécessité quotidienne.

Quand arriva l'été 1944 les ordres reçus de Londres furent de ralentir la remontée de la Division Das Reich, exclusivement composée de Waffen SS (Sturmban Sektion) composées de nazis fanatiques, arborant sur leurs casquettes des têtes de mort argentées qui résumaient assez bien leur philosophie.

Elle remontait à marche forcée vers la Normandie où le débarquement allié venait d'avoir lieu. Il fallait coûte que coûte la ralentir à défaut de pouvoir la stopper en faisant sauter les ponts, en barrant les routes sans toutefois chercher l'affrontement car cette division blindée était bien trop puissante pour les maquisards du Blanc.

Mon Père fit ainsi sauter la poste d'Argenton sur Creuse après avoir pris le risque de mettre en garde personnellement le Receveur de ce qui allait lui arriver s'il continuait à renseigner les Kommandantur. Mon Père avait pris ce risque insensé dans la mesure où le Receveur avait huit enfants qui vivaient au 1^{er} étage de la poste.

Heureusement il allait avec sa Femme et ses canards à la Messe. Ce fut ce jour-là une vraie élévation...

Une guerre de harcèlement sans contact, telles étaient les instructions. Elles ne furent hélas pas entendues ou comprises par quelques maquisards communistes qui décidèrent d'attaquer une colonne d'éclaireurs. Hélas ils n'attendirent pas que les derniers hommes soient passés dans la nasse de leur embuscade. Entendant les rafales de mitrailleuse les derniers ennemis firent demi-tour sauvant ainsi leurs peaux tout demandant du renfort à leurs arrières.

Ce fut le premier épisode du cauchemar d'Oradour sur Glane. En représailles de cette attaque les SS ont enfermé tous les hommes de ce petit village du Limousin dans une grange avant de tirer dans le tas à la mitrailleuse. 191 hommes ont ainsi perdu la vie. Quant aux femmes et aux enfants ils ont été enfermés dans l'église avant de connaître le même sort. 247 femmes et 206 enfants ont ainsi été assassinés.

Finissant leur entreprise les SS ont mis le feu à coups de lances flamme à l'église comme au reste du village.

Le village martyr et pétrifié n'a pas été reconstruit.

Les ruines d'Oradour sont une invitation à la mémoire collective, un symbole de la barbarie nazi. Dérisoire message adressé aux vivants par ce désert de vie.

Ce village à jamais disparu est un reproche éternel, une tâche faite à l'humanité dans le sang et l'indignité. Les âmes de ses martyrs morts à genoux y flottent indiciblement. Elles invitent au recueillement et à la prière.

L'Histoire et les vainqueurs ont certes ensemble condamné la barbarie des chefs nazis lors du procès de Nuremberg mais le diable lui n'a pas démissionné...

Mon Père faillit durant cette époque difficile perdre la vie à cause d'un trou de mémoire. Devant se rendre dans un maquis voisin il fut une nuit arrêté par une patrouille de résistants chargé de surveiller et de protéger les abords du maquis. Le trou vint lorsque le chef du groupe demanda à mon Père de lui donner le mot de passe. Il savait bien que c'était le nom d'un preux chevalier, mais lequel ?

Après avoir énuméré tous les noms qu'il avait en tête, de Du Guesclin au Roi Arthur en passant par Lancelot, il fut sorti de sa voiture sans ménagement et menacé par quelques canons de mat 7...manifestement il avait raté l'examen et la sanction risquait fort de devenir définitivement éliminatoire. Sentant la menace il donna de la voix, affirmant qu'il était non seulement des leurs mais qui plus est leur chef de région. Malheureusement pour lui ces hommes ne le connaissaient pas et il allait donc y passer puisqu'il ne pouvait être qu'un espion à la solde des occupants.

Ce fut grâce à la bonne oreille de l'un des siens qu'il fut sauvé d'une mort assurée et immédiate dans le faussé.

Ayant reconnu sa voix il vint au secours du Capitaine Henri, nom de guerre de mon Père (en le choisissant, il avait sans doute voulu rendre un discret hommage au sien) et d'une poignée de main fraternelle lui rendit sa vie et son destin.

Lorsqu'après la guerre il s'occupera en qualité d'officier de réserve de la préparation militaire supérieure à l'Ecole Militaire, il appellera son Groupe, le Groupe Bayard, clin d'oeil discret à ce chevalier courageux dont il avait une nuit d'été 1944 oublié le nom.

La libération intervint mais mon Père réintégra l'armée régulière car la guerre n'était lors pas finie. Après l'armistice du 8 mai 1945 il occupera pendant quelques temps la fonction de préfet. Ils étaient tous partis les préfets du Régime de Vichy, tous volatilisés ou aux champs. En tout cas peu d'entre eux étaient morts au Champ d'Honneur. Certes Jean Moulin avait sauvé l'honneur de la Profession en même temps que celle de bien des Français. En mourant le 8 juillet 1943 dans un train de la mort (aux environs de Metz) après avoir subi durant des jours et des jours la torture de la Gestapo.

Non seulement il n'a jamais parlé, mais il s'est même offert de luxe de se payer la tête de ceux qui le torturait. Avec le crayon et le papier donné pour écrire sa confession il fit une caricature de son bourreau ! (il a été longtemps illustrateur et a publié nombre de caricatures et de dessins humoristiques sous le pseudonyme de Romanin)

Jean Moulin a trouvé en lui la force de se sublimer.

Il est devenu l'incarnation de la Résistance, de tous ceux qui, parfois sans laisser de trace dans la mémoire collective, ont su dire non.

Il est mort debout et il repose désormais au Panthéon.

Je possède un document étonnant qui me fait toujours penser à lui. Une carte nationale d'identité, portant le numéro 2095, datée du 23 janvier 1943, émise par la sous-préfecture de Châteaudun dans l'Eure et Loir, revêtue du sceau de l'Etat Français avec la Francisque au milieu. Jean Moulin fut Préfet de l'Eure et Loir de 1939 au 2 novembre 1940, date à laquelle il a été révoqué par le régime de Vichy du Maréchal Pétain.

La photo de mon Père est en haut à gauche, mais la carte est vierge. Pas de nom, pas de prénom pas d'adresse, pas d'indications signalétiques.

Une vraie fausse carte qui pouvant être complétée à tout moment de l'identité provisoire du moment.

Pendant sa courte incursion dans la carrière préfectorale mon Père fut en charge de la bonne tenue des BMC, nom pudique pour désigner les bordels militaires de campagne. Animé du souci de bien faire il visita avec ma Mère évidemment très attentive les plus célèbres bordels de Paris, histoire de se documenter sur les méthodes et bonnes pratiques. Ils avaient fait des occupants des hommes heureux le Sphinx, le One To Two et le Chabanais...avec leurs chambres meublées d'ustensiles sur mesure, que le roi d'Angleterre avait tant apprécié avant la guerre, entre deux séances de son Conseil, du genre tourniquet Chinois un élégant panier suspendu au plafond, mais sans fond, pour que celui de Madame puisse louer pendant le temps qu'il faut à Monsieur le meilleur d'elle-même. Un régal de sensation, une ivresse en rond qui vous tourne, d'une simple impulsion de la main, la tête et le reste et qui se prolonge jusqu'à l'extase suivie de l'addition.

Il ne reproduisit, ni les meubles de style, ni les chambres immenses, dégoulinant de dorures, de miroirs et de mauvais goût, ni les ustensiles sur mesure. Les BMC ne sont il est vrai pas des lieux sophistiqués.

Il faut simplement que les choses se fassent, dans l'ordre, il faut du rendement, de l'efficacité, mais il appliqua les mêmes règles d'hygiène et de contrôle sanitaire. Pas de SIDA mais les MST, les bonnes maladies coquines que l'on savait soigner avec le la Pénicilline, Merci Pasteur !

C'est ainsi que ma Mère alors jeune épouse d'un résistant décoré fit la connaissance des réalités demie mondaines de son temps. Sans doute fut-elle étonnée par tant d'inventivité. Peut-être aussi s'est-elle demandé en visitant ces nobles établissements si son Père en avait été entre les deux guerres l'un des habitués. Si la question dû être à elle seule inconfortable, nul doute que la réponse qu'elle y apporta due l'être plus encore.

Du statut de résistant terroriste fusillable et torturable à tout instant et sans procès par les Nazi ou la Milice Française, mon Père est passé à celui de représentant de l'Etat, investi des pouvoirs de police de sa nouvelle charge !

Etonnant retournement de situation pour cet homme jeune au passé déjà bien remplis qui, d'occupé, devint occupant.

Il partira en effet avec le grade de capitaine en Allemagne dans l'armée du Général Delattre de Tassigny. Il y restera jusque début de l'année 1946.

IV. Le retour à la vie civile

Mon Père quitta son Régiment pour rejoindre ma Mère à Merrey où elle s'était installée avec ses deux enfants, faute de pouvoir supporter la vie de garnison et les parties de tricots de ces dames.

Il lui fallait tourner la page et souffler un peu. Il lui fallait aussi vivre au grand air, en attendant que ses blessures de guerre puissent avec le temps cesser de le tourmenter. Il souffrait le martyr quand la ferraille bougeait dans sa colonne vertébrale.

Ayant fait des études d'agronomie il obtint facilement des autorités une concession de débardage des forêts domaniales, qui sont très nombreuses en France grâce au génie visionnaire de Colbert qui, pour pouvoir construire les navires de guerre de la Royale, a créé les forêts du même nom, devenues après la révolution de 1789 forêts du Domaine de la République.

Il connaissait les essences, le bois, la forêt. Il savait quoi, quand et comment couper les futs. Il acheta quelques camions aux surplus de l'armée américaine. De glorieux et increvables véhicules qu'il transforma pour un usage plus écologique et plus pacifique que celui pour lequel ils avaient été construits. Deux Camions Dodge et une jeep, du courage et l'affaire était montée. Il engagea Labrousse, le frère de Julia qui avait tant veillé sur ma Grand-Mère Yvette. Il était jeune, fort et bon mécanicien. Il s'était de plus battu dignement pendant la guerre et mon Père l'aimait bien, quand bien même il était un peu frustré et parfois bagarreur.

Ayant raccroché sa vareuse et ôté son colt de sa ceinture il alla à la poste de Bar sur seine pour demander une ligne de téléphone. Comme elle tardait à arriver il demanda un jour à voir le Receveur pour s'en plaindre. Lorsque celui-ci sortit de son bureau mon Père reconnu le receveur d'Argenton, celui dont le cosy et le matelas aux amours prolifiques s'était satellisé avec la poste d'Argenton, un dimanche durant la grand-messe de 10H !!

Le receveur collaborateur qui avait survécu à l'explosion de sa poste par l'unique grâce de ses huit enfant avait retrouvé après la messe le silence poussiéreux et fumant d'une dent creuse à la place de son domus.

Plus de lit, plus de casseroles, plus de boulot...

Vous imaginez sa tête lorsqu'il reconnut son artificier personnel !

Mon Père eut par miracle le téléphone le surlendemain.

Quant au Receveur il déménagea précipitamment, on ne le revit plus jamais dans la région.

En termes de probabilités les chances qu'avait mon Père de retrouver son receveur délateur d'Argenton étaient sans doute inférieures à celles de gagner au Loto.

50 plus tard mon Père pleurait encore de rire du souvenir du regard décomposé de ce pauvre fonctionnaire soudainement confronté à celui d'un témoin de sa honte comme de sa dignité à jamais perdue.

Jacques Ménard, dit le Colonel n'était pas un homme volubile. Il n'était pas affable. Il était respectueux du silence, du sien comme de celui des autres. Il était froid pour certain mais élégant pour tous les autres et surtout très bien élevé. Certes il s'autorisait bien quelques jurons, des jurons d'homme, des jurons de cavaliers, de la tradition guerrière, ceux de la virilité d'autrefois, ceux que l'on cachait aux dames.

Il était un ancien guerrier, il était commandant de chars, il n'était pas un danseur, ni un mondain. Il s'attachait plus au fond, aux valeurs, qu'il n'était faiseur de mots. Pas de fioritures chez le Colonel, pas de décorations esthétiques autres que les siennes, les vrais celles que l'on a gagné avec son sang. Il en avait beaucoup mais il n'en portait qu'une seule. La légion d'Honneur, sa légion d'honneur reçue à titre militaire. Celle que je viens d'offrir à ma Nièce Constance, en son nom, comme pour lui dire de sa part « bravo ma Chérie pour ta participation aux Championnats du Monde d'équitation 2007, je suis fier de toi... »

J'étais avec ma Mère et mes Frères dans la Cour des Invalides quand il l'a reçue des mains d'un Général en grande tenue. Lui était aussi en tenue militaire, avec le képi bleu et les galons de Chef d'escadrons, avec un S, ce qui dans la cavalerie équivaut au grade de Commandant.

Il commandait avec peu de mots, il allait à l'essentiel. Un caractère, un personnage difficile à percer pour ceux qui étaient loin de lui, solide et froid comme les chars qu'il avait commandé sur le front, mais pour ceux qui le connaissait il était un bonhomme. Pour moi, il était mon Père, il m'a aimé discrètement mais profondément, comme un fils, comme son fils. Il m'a

appris l'essentiel en quelques phrases que je conserve en mémoire, sans effort, parce que c'était tout simplement ce qu'il fallait retenir.

A titre d'exemple je vous en livre deux :

« Tu vois mon fils je ne suis pas riche, mais je me rase bien... »

« T'inquiètes pas mon Fils, tu en baiseras des plus moches et parfois même en payant... »

Il était un homme droit. Un homme de bien. Un homme pour qui l'honneur n'avait pas de prix. Comment enseigner cela, si ce n'est par sa propre conduite, par ses actes.

Il n'aimait ainsi pas sa Mère, mais il la accueillie chez lui durant des années parce que c'était tout simplement son devoir et qu'elle avait des cheveux blancs. Qu'elle autre leçon pouvait-il donner aux siens que celle-là ?

Devoir de l'argent à sa banque lui était insupportable. Nous ne tenons mon frère et moi pas de lui à cet égard et nos banquières s'en lamentent à juste titre. Mais faudrait-il encore savoir si nous avons de banquières ou des caisses d'épargne !

Mon Père vécu à Merrey mais il n'y fut pas très heureux.

Il se sentait comme dans un trou, certes un trou de verdure pour évoquer le poète, mais un trou tout de même. Il n'a jamais aimé ce village qui n'était pas le sien. Il devait deviner que nombre des conscrits de ma Mère, avaient été ses admirateurs, voir même sans doute aussi ses amants.

Il n'aimait pas les ploucs mais il dû vivre avec eux pendant plusieurs années.

Trop de ploucs, ignorants, remplis de vin et de certitudes. Le front bas avec de grandes gueules, souvent jaloux. Seules les Vincent étaient l'exception. Ils avaient connus ma Mère enfant et l'aimait tout simplement comme une enfant du village ayant perdu sa Mère trop tôt.

En dehors du Père Vaschalde, un charmant et volubile représentant de commerce, du Curé et du Père Patour (celui du haut qui avait du pognon, pas celui du bas, son cousin, qui n'en avait pas) personne à qui parler.

Le Père Patour était alors le Maire du village. Il avait un belle cave et une maîtresse voisine aussi goulue que peu innocente bien qu'elle ce soit

dénommée Marie. Elle aura eu bien du mérite et du courage, elle en aura bien étrillé et vêlé des vaches laitières avant d'hériter de la ferme du vieux, pas la grosse, non celle d'en face dont elle avait le fermage. Non seulement il l'a sautait la Marie, mais en plus il touchait le fermage. Elle l'a mérité sa ferme, car s'il était cultivé et riche il n'avait rien d'un Apollon le Père Patour !

Patour qui n'avait pas grand-chose à faire était correspondant local du journal du coin dénommé Libération Champagne. Une feuille de choux qui donnait la météo, annonçait les bals et les mariages qui les suivaient.

Patour du haut, Vaschalde du bas et mes parents étaient alors les seuls habitants de Merrey à posséder une voiture, un téléphone et une salle de bain !

Pas facile pour mon Père de faire retomber l'adrénaline de ses années de guerre dans cet univers rural qui n'était pas le sien. Il n'aimait ni la pêche, ni la chasse, ni le bistrot, ni les parties de belotte. En fait il ne savait pas s'amuser, faute d'avoir eu jamais le temps d'apprendre.

L'épuration qui était passée par là avait par miracle donné au bon peuple de France très majoritairement Pétainiste le sentiment que justice avait été faite. Tondues les femmes légères, fusillés les miliciens et les collaborateurs, fusillée la mémoire, fusillé la honte d'avoir baissé l'échine.

C'est alors le temps de l'oubli de la renaissance, de la reconstruction. Il y a plus de nouveaux riches que de glorieux guerriers et que de vrais résistants.

Parmi les héros célébrés la plus part sont morts. Les autres sont souvent des héros d'opérette, des résistants de la fin de la guerre, des réveillés tardifs, des résistants sortis d'on ne sait où, beau comme des arbres de Noël, couverts de galons récemment cousus, la barbe fraîche et sans aucune gêne apparente, odieusement triomphants.

Il y a bien des bruits qui circulent de containers de billets de banque parachutés pour la résistance qui ont servis à remplir d'autres assiettes que celle des maquisards, mais tout invite à ne pas trop remuer la fange.

Mon Père se tait. Il est silencieux. Il ne raconte rien. Il sait ce qu'il sait. Il a vécu ce qu'il devait vivre.

Ma Mère, elle, est comme un poisson dans l'eau à Merrey. Elle connaît tous les braconniers du coin, elle a été à l'école avec tous les vigneron du village, elle connaît tous les chemins, tous les bois, les Millet du haut

et les Millet du bas qui sont cousins, elle sait tout de leurs histoires, de leurs terres, de leurs lignages, de leurs héritages, de leurs tombes au cimetière et des gens qui sont dedans.

Mon Père qui déteste la campagne lui, fait contre mauvaise fortune bon cœur, mais il s'emmerde dur à Merrey. Il lui faut simplement gagner sa vie et attendre que les éclats d'obus dans sa colonne se stabilisent. Il lui faut reprendre son calme, oublier ce qui peut l'être et avancer.

Le Hameau et les chalets tout autour, dévastés par les Teutons ont été bradés par Lucie, ruinée par la Guerre.

Il n'y a plus de vie possible là-bas, plus d'enfants juifs à protéger, plus d'élèves à enseigner, plus de vie communautaire, comme avant l'invasion, plus de descentes de ski, plus de champion de descente glorifié. Tout est derrière.

Pendant quelques années le Capitaine Ménard va se refaire une santé dans cette champagne qu'il n'aime pas ou plutôt qu'il lui est indifférente.

Il n'a alors pour objectif que quitter ce trou pour revenir à Paris. Le paradoxe c'est qu'il y est désormais pour l'éternité au côté de sa Femme et d'un certain nombre des nôtres. Pourquoi Merrey et pas le cimetière de Passy ou du Père Lachaise où sont tous ses ancêtres? Je l'ignore. Sans doute est-ce le fruit de quelques ressentiments secrets, des blessures morales jamais cicatrisées et dont il ne nous aura jamais rien dit.

Il n'est pas le seul puisque Lucie sa Mère, son Frère Philippe ont souhaité y être inhumés, dans ce caveau qui n'était à priori pas le leur.

V. Mon enfance à Paris

Dans les années 1950 mes parents ont quitté la Champagne pour s'installer à Paris, au n° 50 de la rue Jacob en plein cœur du quartier latin. Un petit appartement de 4 pièces et demi au 1^{er} étage sur cour, un peu sombre et poussiéreux mais idéalement situé et calme.

Dans mes premières années d'existence j'ai partagé la chambre de mon Frère Jacques-Henri, mon aîné de 6 ans.

Nous y avons un lit gigogne et moi j'avais celui du dessous, ce qui était logique puisqu'il était plus petit que celui du dessus.

Je découvris vers cinq ans la vie communautaire et le bruit qui en résulte au jardin d'enfant de la rue de l'Abbaye, celle qui est à gauche de l'église Saint Germain des Prés. Puis ce fut ma première école, place de Fürstenberg. Ma maîtresse, Mademoiselle Etiévan portait des mitaines. Elle ressemblait un peu à la Vielle Dame des albums de Babar mais elle était gentille.

Ma Mère voulu un jour m'inscrire chez les scouts. Je n'y fus qu'un seul après-midi, le temps de découvrir qu'il fallait courir tout le temps et se geler les miches en short.

Le style louveteau, relève forcément des canidés, alors que j'étais moi plutôt du genre chat, pas de gouttière non, du genre angora qui aime la chaleur, le calme et les coussins. Alors adieu les scouts du jeudi, je n'y ai jamais remis les pieds pas plus d'ailleurs qu'au Racing où l'on a essayé de me faire faire de l'escrime, (une heure de carte, six, fendez, rompez m'a suffi pour me dégouter de cet art d'indécis, une fois tu recule, une fois tu avance, il faudrait savoir !)

En fait je déteste le sport depuis mon enfance et je n'ai pratiqué que ceux où l'on est assis, mis à part la plongée sous-marine.

J'ai donc fait de la motocyclette, de la compétition automobile et de l'aviation. Touche à tout mais rien à fond, comme disait de moi ma Mère !

Je n'ai donc pas suivi les traces de mon Père qui fut un sportif de haut niveau, mais mon Frère lui a sauvé l'honneur en devenant un cavalier de dressage de renommée internationale. Aujourd'hui à la retraite des grandes compétitions, sa fille Constance a repris le flambeau en devenant à son tour une cavalière internationale, membre de l'Equipe de France et plusieurs fois Championne de France de dressage, à la plus grande satisfaction du Colonel. Le nom Ménard est donc encore associé au sport de haut niveau et ceci après 3 générations, ce qui n'est pas si mal !!

Mon enfance à Paris fut une période très douce de ma vie durant laquelle j'ai découvert l'essentiel.

La mort, avec celle de mon Grand Père Etienne, puis celle de ma Tante Miche, morte si jeune d'une leucémie.

Les dingues, avec « Madame Poupe » qui se baladait à poil sous son manteau de fourrure et qui l'entrouvrirait une fraction de seconde devant

les puceaux du quartier, laissant ainsi deviner son vieux corps indécent et dégingué. Elle accompagnait son geste d'un « Poupe » de satisfaction, d'où son surnom dans le quartier.

Les grands magasins dans lesquels ma Mère passait des heures à essayer des chapeaux qu'elle n'achetait jamais.

L'art avec les statuts de Mayol dans les jardins des Tuileries. Un choc esthétique doublé de ma première émotion érotique. Ces fesses énormes, ces seins si ronds, cette nudité si belle, offerte là sur la pelouse. Quittant la main protectrice de ma Mère j'ai bravé l'interdit en franchissant la petite barrière de métal pour aller les bras tendus toucher la belle. J'ai posé mes mains d'enfant sur le cul de la dame, quel bonheur !

Ma Mère était à la fois étonnée et pliée en deux de rire. Cinq ans mais assurément déjà hétéro et amateur d'art...

Elle était allongée la grosse dame de bronze, calme, offerte. Elle m'a regardé venir et elle n'a pas protesté, moi je n'entendais pas les appels de ma Mère, j'étais ailleurs, dans un voyage imaginaire, au coeur de ma rencontre avec le vieux Maillol et sa muse, Dina Vierni.

Je suis depuis lors Art's addict...j'achète un peu mais surtout faute de moyens et de place, je regarde, je voie, je touche, je rêve, j'aime, je voyage avec l'art, je fais des rencontres, je suis amoureux, révolté, interloqué, perdu. J'aime ce dialogue avec les créateurs qui font cadeau de leurs voyages, de leurs imaginaires à ceux qui veulent bien regarder.

La musique avec le premier concert donné en stéréo en 1955. Un récital à l'Opéra de Maria Callas. Ma toute première émotion en écoutant Casta Diva cet aria si célèbre de la Norma.

Dieu ou plutôt la quête de Dieu, avec mon baptême à l'église Saint Germain des Prés. Je m'en souviens très bien puisque j'avais 9 ans. Ma Mère avait oublié !

Les curés avec mon passage à l'Ecole des Frères des écoles Chrétiennes, rue de Grenelle. Souvenir cuisant des coups de règle sur les mains, des claques sur les cuisses du Frère Directeur rendant les bulletins, devant toute la classe. Il était immense, avait des mains gigantesques, il était assis et il fallait aller près de lui, poser son genou sur sa cuisse et vlan sur la cuisse nue, puisque nous étions en short le plus souvent!

Plus tard j'eus des rhumatismes articulaires, alors je dû porter des pantalons de flanelle. Ils amortissaient un peu la brûlure de la claque. Je

déteste depuis ce temps les curés. De plus mon maître de classe, un pervers, il a par la suite défroqué !

L'amour. Elle était Russe blanche et elle avait « quatre-vingt-quatre années » Nina, la haut dans sa chambre de bonne, avec ses petits souvenirs sous son lit, des photos jaunies de sa jeunesse de son mari, le Colonel Verbloumsky. Il était mort depuis longtemps et les derniers bijoux, les derniers meubles ayant été vendus elle avait dû quitter son appartement et monter les étages par l'escalier de service pour s'installer modestement sous les toits.

« *Quand je pensez à la Sainte Russie, je pleurez avec plaisir...* » C'est par cette phrase de Nina que j'ai découvert l'âme Russe en même temps que le doux petit plaisir d'un petit beurre. Elle partageait avec nous sa boîte marquée l'Alsacienne. Le jour où cette marque a disparue, cela m'a fait de la peine. Pour elle, pour son souvenir. Nous lui montions mon Frère et moi son potage le soir, un petit dessert, quand il y a pour cinq disait ma Mère...

Nina que Dieu vous garde.

Le communisme totalitaire. Nina nous a tout raconté, et tout était vrai, même le pire. Les meurtres, les déplacements de population, la destruction des églises, les viols, les pillages, les expropriations, la famille royale assassinée dont on fit disparaître les corps sous des montagnes de chaux vive.

J'ai découvert le stalinisme et ses exactions à l'âge de 7/8 ans, ça marque à tout jamais l'esprit !!

La peinture. J'ai barbouillé à l'aquarelle. J'ai même rencontré un jour Foujita qui a conseillé de m'envoyer à l'école de peinture pour apprendre. Il avait raison bien sûr, mais le mot école m'a fait aussitôt renoncé à ma vocation... « *Touche à tout et rien à fond* ».

Les gâteaux. J'avais un compte ouvert à la boulangerie de la rue Jacob. Le meilleur des clients mineurs j'étais. Un flan aux cerise tous les jours en rentrant de l'école.

Les chats. Mon premier chat s'appelait Poussy. C'était un noiraud, né à Merrey chez les Vaschalde avec une bavette et des socquettes blanches. Une vraie charogne qui n'aimait que moi. Un voleur de poulet, de fromage et de tout. Un vrai cadeau mon chat. Il est mort 16 ou 17 ans plus tard, pendant que j'étais en voyage aux USA. Sous le train on la retrouvé, ou

plutôt on l'a deviné. Ma Mère a toujours dit qu'il s'était suicidé de désespoir. Il est vrai qu'il ne sortait jamais de la propriété.

La campagne. Nous allions passer les vacances à Merrey. Mes parents, leurs trois gosses, ma Tante Miche et l'Oncle Henri, leurs trois filles, Françoise, Catherine et Annie, ma Grand-mère, la bonne, le cocker de ma Mère, le caniche de ma Tante, mon chat, les perruches, tout le monde.

On allait à la pêche, on faisait du charriot sur la cote de Ville sur Arce. Des plateaux en bois bricolés sur 4 petites roues en fontes, avec un axe articulé devant que l'on guidait avec les pieds, des guides en ficelles pour se tenir et à fond dans la pente, comme de jeunes fous. Il y avait de la casse, des chutes, de la peau arrachée sur l'asphalte chaud et râpeux. Mais dieu que l'on a rigolé avec les potes du village. Entre deux gamelles on fumait des lianes de sureau, ça mauvais, ça brûle la langue, mais c'était bon quand même !

De temps en temps on piquait des cigarettes, celles que ma Mère laissait traîner partout. On braconnait un peu les truites, le long des berges, à contre-courant en remontant le courant, doucement la main sous les planques possibles doucement à la recherche du bout des doigts des frémissements souples des ventres du poisson espéré, chassé. On bravait l'interdit, le garde champêtre et le rhume des foins.

On piquait des prunes, on maraudait gentiment les pommes du curé.

L'après-midi on allait aux vannes. Un bassin de déversement de l'Ours, l'une des trois rivières du village. On s'y baignait, on y piqueniquait, Françoise y bronzait, moi j'attrapais des coups de soleil en pêchant des vairons que ma Mère faisait frire le soir !

Après le dîner on allait au pont de Villeneuve regarder passer les voitures. C'était notre télé à nous. On rigolait bien, les grands flirtaient un peu, les petits faisaient des concours pour deviner au bruit la marque des bagnoles.

L'été c'était les moissons. Les grandes tablées dans les fermes avec les hommes rouges de soleil et de vin attablés qui faisaient des signes de croix avec leurs couteaux sur le cul des miches de pain avant de les trancher. Les femmes debout pour servir les hommes, en silence.

J'adorais cette ambiance ces odeurs mêlées de blés de sueurs, d'effort.

Et puis un jour ce fut le déménagement pour la Normandie.

VI. Mon adolescence à Verneuil

Je connaissais bien la vie à la campagne. J'avais passé tant de séjours à Merrey. La nature, les rivières, les champignons, les paysans, le rapport avec la terre, le respect du divin, des riches, la simplicité, les gardes champêtres tout ça n'avait pas de secret pour moi.

Je pensais en arrivant dans cette ville que ce serait pareil. Que je retrouverais mes marques. Qu'elle erreur. Je n'étais pas à la campagne, mais en province.

Je n'étais pas chez Julia, Jeanne et Georges Vincent, j'étais chez Flaubert, en plein 19^{ème} siècles !

Omet le pharmacien était là, sur la place de la Madeleine, la seule différence est qu'il ne risquait pas d'être trompé par Emma, vu qu'il était célibataire et sans doute original.

Mis à part ce détail libertin, tout était figé dans le temps, petit, aigri, jaloux, bigot, et moche.

Quand après avoir posé ses enfants et ses valises dans sa nouvelle maison ma Mère sortie le premier jour de notre arrivée au volant de sa voiture pour aller faire quelques courses alimentaires, je jouais devant le portail de la maison. La voisine voyant pour la première fois passer ma mère lui adressa ce compliment « *Tiens voilà la morue..* »

Ce fut ma première rencontre avec notre voisinage. Elle était à l'évidence de très mauvaise augure.

Mon Père dirigeait à cette époque une entreprise dénommée Graphoïl qui fabriquait des produits spéciaux à base de graphite. L'usine située à Deuil la Barre dans l'Oise étant devenue trop petite elle fut décentralisée à Breteuil sur Iton, petite localité normande qui offrit des incitations fiscales suffisamment attractives pour que le PDG décide d'accepter. Il s'en foutait d'ailleurs que sa boîte soit dans trou vu qu'il n'y mettait que rarement les pieds.

Mes parents vendirent l'appartement de la rue Jacob et nous déménageâmes dans une immense baraque pompeusement dénommée le Château de Poëlay.

C'était le nom du hameau où ce gâteau carré coiffé d'ardoise était planté au milieu d'un parc à l'anglaise. J'ignore totalement l'origine de ce drôle de nom.

Nous étions au nord bordés par la voie ferrée (la ligne Paris Granville, celle de Poussy) au sud par la RN 12 et le grand portail de l'entrée était au fond d'une allée de pavillons. Heureusement la propriété était vaste et nous n'avons pas souffert de la poésie pavillonnaire environnante.

Mon bonheur fut grand lorsque je découvris ma chambre.

Imaginez, je quittais mon placard de 5 m² pour une chambre de 35 m² pour moi tout seul avec une salle de bain et une porte fenêtre donnant sur une terrasse. Le rêve absolu, après la rue Jacob !

Elle était en mauvais état la maison mais elle fut réparée et au bout de deux trois ans, elle ne manquait pas d'allure.

Mon Père avait engagé un couple. Lui au jardin, elle à la maison pour seconder ma Mère. Il y avait beaucoup d'animaux, une vraie Arche de Noé. Des chevaux, des moutons, des poules, des canards, des dindons des lapins et même une volière à faisans.

Le potager était aussi vaste que généreux, bref nous eussions pu vivre en autarcie ou presque.

Je fus inscrit au collège de Verneuil, tout comme mon Frère Jacques Henri. Lui n'y resta je crois que deux jours et moi 8 ans de la 6^{ème} à la 1^{ère}. Notre arrivée dans la cour de l'école, lui la grande et moi la petite, puisque nous avons six classes de différence fit sensation. Pensez donc un gamin en blazer bleu marine sur chemise blanche et pantalon de flanelle au milieu de centaines de mômes en short et blouse grises cela ressemble à un arbre de Noël sur la banquise. Nous étions donc l'un comme l'autre « over dressed » mais nous le restâmes car nous n'avions pas de blouse grise à la maison et il fut hors de question de me mettre en short, vu que j'avais des rhumatismes articulaires.

Je n'eut donc pas que des amis dans la cour de l'école mais les choses s'arrangèrent pour moi après une victoire aux poings sur une grande gueule élève en 5^{ème} dont je fus unanimement reconnu vainqueur. Je n'étais pourtant pas bagarreur mais je pouvais devenir violent si par

exemple en passant à côté de moi l'on me crachait à la figure. C'est ce qu'avait cru malin de tester la grande gueule en question. La réplique fut immédiate, mon poing dans la gueule lui arriva si rapidement qu'il en perdit l'équilibre et sa dignité. Il chut en effet sur son postérieur au milieu d'un immense et collectif éclat de rire alentour. Le pitbull local venait de perdre sa superbe, de se faire ramasser la tronche par le parisien malingre. Qu'elle victoire !

Ce fut la seule bagarre aux poings de toute mon existence, comme si après ce KO le bon dieu m'avait fait une dispense. Elle me donna immédiatement le statut de mec qu'il ne faut pas trop emmerder et personne au Collège ne chercha plus jamais à me cracher dessus.

Mes Parents étaient manifestement très heureux de leur nouvelle vie. La maison était grande, la paix régnait en Europe grâce à la bombinette du Père de Gaulle, qui n'avait pas encore mis à la porte les militaires américains qui avaient des bases aériennes en France, dont une à Evreux, dans le cadre de l'OTAN.

Ma Mère était comme Marie-Antoinette. Elle donnait des biberons aux agneaux dont les mères ne voulaient plus quand il y avait surnombre. Elles rejetaient le plus faible pour sauver les autres, alors forcément ma Mère, qui avait elle aussi été orpheline, prenait aussitôt la « pauvre petite misère » comme disait la gardienne pour l'installer dans un petit couffin, bien au chaud près de la chaudière. C'est comme ça qu'elle a sauvé « Petit Bouc » lequel devenu adulte accourait au galop dès qu'il l'apercevait pour l'accompagner dans sa promenade. Un chien mouton avec lequel j'ai partagé le même amour maternel...nous ne l'avons bien jamais mangé, mon demi-frère et il est mort de vieillesse le bougre aussi gras et heureux qu'un mouton sacré peut l'être.

Mon Frère Jean-Pierre, qui était sorti de l'Ecole Dorian avec un diplôme de mécanique générale, s'était engagé dans l'armée de l'air.

Le conflit Algérien battait alors son plein et il fut envoyé dans une base aérienne au sud de l'Algérie en qualité officier mécanicien pour participer aux opérations pudiquement qualifiées par le Pouvoir de pacification.

Il en revint déboussolé et passablement alcoolisé. Ce fut le début d'une longue descente aux enfers. Après avoir engrossé une fille du coin, il cassa quelques voitures lors de dérapages totalement incontrôlés finissant sur le toit au mieux et à l'hosto au pire. Le Saint Patron des

alcooliques veilla cependant sur lui puisqu'il ne tua ni ne blessa jamais personne.

Mon Père lui rachetait une voiture, généralement la même, qu'il recassait un peu plus tard.

Il épousa Annie, née Bret, une charmante et ravissante jeune fille, pleine de taches de rousseur, qui venait régulièrement monter à cheval avec mon Frère et moi, à la maison.

Elle le trouva beau, il l'a trouva jeune et jolie et eut envie d'y goûter. Elle lui offrit sa jeunesse et sa vie contre un anneau à son annulaire.

Il lui offrit l'anneau et ils eurent deux enfants, Christelle et Patricia, mes deux nièces qui, hélas, n'auront pas eu de Père...

Dès la naissance de Patricia il s'en est allé les deux mains dans les poches, en laissant sur place, sa Femme, ses deux gosses, son linge, sa bagnole, ses dettes et surtout un océan de chagrin et de larmes pour les siens.

Annie fut digne et courageuse. N'ayant pas achevé ses études elle n'avait aucun diplôme en poche et deux filles à charge. Elle trouva un petit boulot mal payé à Paris chez Alice Cadoll une amie de mes parents, fabricante de lingerie de luxe. Elle fut donc arpette et passa de mauvais moments dans une mauvaise ambiance, avec comme clientes de vieilles américaines fripées et acariâtres.

Elle quitta cet emploi pour devenir vendeuse chez Froment une boutique de pompes de luxe, puis elle fut engagée chez Arche, où elle est restée de nombreuses années avant de quitter Paris pour le sud de la France où elle vit désormais.

Mes parents aidèrent Annie en la soulageant de la charge de ses enfants pendant quelques temps.

Ma Mère ne s'est jamais remise de la fuite de son fils aîné qui a fini sa vie de déshérence et de solitude, incinéré dans une ville du nord après avoir été plus ou moins employé municipal. Ces cendres ont été éparpillées sur une pelouse, vu que personne n'était là pour demander l'urne.

Il est mort dans la même semaine que mon Père ce qui fit dire à ma Mère, « *deux en huit jours, ça fait beaucoup...* »

Mon Père en fut aussi sans doute très affecté, mais il se raidit dans un silence résigné.

Jacques-Henri qui s'entendait très mal avec Jean-Pierre expliqua que c'était prévisible et normal puisqu'il était dingue le Jean Bibi à qui l'on avait toujours passé tout, que l'on avait laissé faire au gré de ses caprices et de ses excès.

C'est vrai qu'il était fêlé le Jean Bibi...trop de Ricard, trop de bière, trop de trop. Dommage qu'il ait préféré les bistrots aux études et à l'effort. Dommage qu'il ait été un peu mythomane au point de se faire engager comme cadre bilingue Français Allemand chez Robert Zègue (une entreprise de métallurgie de Verneuil) alors qu'il ne parlait pas plus de dix mots.

Il se fit virer par Robert Zègue au retour d'un voyage en avion privé en Allemagne où JP était supposé être son interprète lors d'une réunion de négociation. Robert Z. avait perdu la face et Jean Bibi son boulot, mais pas seulement. Il avait perdu le respect de lui-même, de sa vérité.

Il ne manquait pourtant pas d'atouts. Il était grand, bel homme et savait tout faire ou presque avec de la ferraille, un moteur ou deux et des outils. Génial bricoleur qui fabriqua une machine dont mon Père avait besoin pour Graphoïl selon sa méthode, faisant faire à l'usine une colossale économie.

Adieu mon Frère, que Saint Soulot te gardes près de son tonneau sans fin et que ta cuite soit éternelle et douce. Tu es en paix désormais et il est trop tard pour tout.

Mon Frère Jacques-Henri ayant annoncé qu'il ne voulait pas faire d'études mais se consacrer à l'équitation se fit aussitôt mettre dehors de la maison par mon Père, celui-ci l'ayant invité à se démerder tout seul.

Il partit donc lui aussi pour aller faire le palefrenier et apprendre son métier au Château de Gué Péan, en Touraine. Il y réussira en devenant un cavalier de niveau international et un grand professeur d'équitation, spécialisé dans la noble discipline du dressage.

Mon Père fut viré par le PDG de Graphoïl, non pas parce qu'il avait démérité, mais parce qu'il avait deux fils qu'il lui fallait bien caser.

50 ans et au chômage. Ce fut une bombe atomique sur la famille. Pendant deux ans mon Père a cherché du boulot. Pendant deux ans il n'a plus gagné d'argent.

Angoisse, solitude, dépression, doute... que de couleurs sombres pour lui et pour ma Mère durant cette période.

Plus d'employés de maison, plus de chevaux, plus de dîner de déjeuner de famille, plus de rebonds improvisées dont ma Mère avait le talent les lendemains de fêtes, du temps où nous étions tous ensemble, avant la fuite de JP, le licenciement de JH, avant la bombe.

Ce fut les visites à la banque, les hypothèques sur la maison, bref la descente du bonheur.

Nous étions en 1968. Je fus « viré » de mon Lycée après avoir dirigé la révolte de mai 68, révolte soft au demeurant, révolte normande, comme un Saint Honoré du dimanche matin, avec du beurre et de la crème fraîche. Sans pavés, sans CRS, sans blessés, que des mots et des palabres. C'est à l'issue de 20 minutes passé assis dans le hall, par solidarité collective avec les gueulards de la Sorbonne, que m'étant assis pour faire comme tout le monde, trop content de rater le cours de maths, j'ai commencé à avoir froid aux fesses.

Ayant consulté la base et constaté le vide de sa pensée, j'ai interpellé les troupes en grève pour les inviter à faire quelque chose d'utile à notre bien être....en commençant par aller au chaud s'asseoir sur des chaise pour dans un salle de classe lister nos revendications au tableau.

C'est ainsi qu'à défaut d'être devenu meneur de la nouvelle révolution libertaire je suis devenu porte-parole de mes petits camarades. La grande gueule de service, plaidant la cause des pensionnaires, dont je n'étais pourtant pas pour qu'ils puissent fumer un peu et jouer au babyfoot le WE....

Quand tout ce cirque fut retombé, ils ne m'ont pas raté mes bons maîtres auxquels je donnais la parole à tour de rôle dans les réunions plénières...

Viré avec 14 de moyenne, ou plutôt invité à ne pas tenter l'expérience du retour en terminale, de la rentrée des classes...flingué que j'aurais été, au bazooka en tirs croisés il a dit le Proviseur à mon Père.

Damned, au chômage qu'il est mon Père et voilà le cadeau que je lui fais, pas content le Colonel !

Convoqué que j'ai été, pour le lendemain matin à 9H, dans son bureau, debout, lui assis derrière son bureau, droit comme un I sur sa selle d'équitation posée sur un tabouret.

Un vrai Conseil de Guerre, un tribunal militaire, peloton d'exécution aligné dans la cour du Château, prêt à tirer sur le condamné !!

Ce fut sans doute la première plaidoirie de ma vie...

Ayant entendu l'acte d'accusation et pris note de la sanction proposée. (mon Père m'offrit de rentrer comme apprentis tourneur fraiseur chez Renault où il avait quelques contacts privilégiés ou de devenir pompiste à la station Esso où il avait un compte) je fus inspiré en demandant un délai pour pouvoir préparer ma défense. Sans doute un peu décontenancé devant ma requête le Président du Tribunal y fit droit.

Je comparu donc à nouveau le lendemain matin devant la Juridiction Paternelle. Plaidant coupable je proposais de vendre ma moto, d'aller en pension pendant tout l'été puis durant l'année scolaire pour faire ma philo. Je demandais donc une dernière chance pour pouvoir passer mon bac que je m'engageais à obtenir du premier coup avec mention.

Le Tribunal délibéra. Ma Mère était contre et c'est Jean-Pierre qui pesa dans la balance en suggérant fort à propos de ne pas m'exécuter plus avant.

Je lui dois sans doute d'avoir pu faire ma philo après avoir finalement simplement passé un mois de pensionnat à Sainte Barbe durant l'été. Je gardais ainsi ma moto et ma dignité.

Le problème est que je ne pouvais plus faire ma philo au Lycée de Verneuil et qu'en dehors d'un pensionnat privé ou de l'Ecole des Roches il n'y avait pas de solution.

Chômeur mon Père due sans aucun doute ravalier sa fierté naturelle pour aller quémander au Directeur de L'école des Roches de pouvoir m'y inscrire à petit prix en qualité d'externe ou de demi-pensionnaire, statut totalement inhabituel dans cette école pour enfants très privilégiés. Non seulement il était en situation d'infériorité, mais en plus le Général de Lineville qui était alors le Directeur en question, était lui-même un ancien artilleur !

Je pu finalement intégrer l'école. J'eu mon bac avec mention ce qui fit dire à mon Colonel de Père quand je lui en fis l'annonce « c'est normal »

J'étais demi-pensionnaire au sein des Sablons, nom de l'une 7 ou 8 maisons qui se trouvaient sur le « campus » de l'école.

Je ne fus pas très bien accueilli par mes petits camarades qui remarquèrent que je ne portais pas de chaussettes de marque « Burlington » (je ne connaissais alors pas cette marque, que j'achète et porte constamment depuis plus de 20 ans)

Catalogué comme fils de plouc je due faire preuve de toutes ma capacités de séduction pour pouvoir être finalement accepté parmi l'élite bourgeoise et financière. Je compris durant ces quelques mois ce que riche veut dire. Un jour que j'étais venu avec la 2 Chevaux Citroën que mon génial bricoleur de Frère avait construite avec deux carcasses achetées à la casse, Mike Pittman, fils d'un riche Australien me demanda de la lui prêter pour le WE m'indiquant qu'il avait toujours rêvé de conduire une deuche...il me proposa de me prêter sa caisse pour que ne sois pas sans moyen de locomotion. Arrivés Ave de Suffren nous descendîmes dans le parking d'un immeuble cossu. Arrivés devant un boxe il ouvrit la porte de me donna les clés de sa caisse. C'était un Ferrari GTB 4 !!!

Je fis le voyage jusqu'en Normandie. Quand mon Père me vit descendre de cette merveille il devint vert, pensant sans doute que je l'avais piqué ou que j'étais devenu l'amant d'une vieille dame...

Mademoiselle Noël, une copine de Simone de Beauvoir, et aussi fumeuse qu'elle, je veux dire tabacologiquement parlant, fut notre professeur de philo. Nous étions douze élèves ce qui permet de personnaliser l'enseignement !

Une chance extraordinaire que la rencontre avec cette femme, tout comme avec celle de nos autres professeurs qui tous relevaient de l'exception. Monsieur Guislain par exemple agrégé de lettres qui nous enseignait la littérature française et qui pouvait déclamer Shakespeare dans le texte et avec l'accent des pensionnaires du Hold Vic Theater de Londres quand deux ou trois élèves du Collège d'Eaton venaient passer avec nous quelques semaines dans le cadre d'échanges.

Il existait au sein de l'école une compétition dénommée la Coupe Jean de Beaumont. Un concours de tchache et de bagou, la Coupe d'Eloquence.

Après sélection chaque maison devait désigner son représentant. Je fus celui des Sablons. Une belle revanche au regard de mon accueil initial...

J'ai finalement remporté la coupe, ce qui était déjà un grand bonheur. Je fus abasourdi quand j'entendis le Président du Jury, Arnaud de Contades annoncé que le gagnant était invité par le Diners Club, Paris Match et Air France a assister au lancement d'Apollo 11 à Cap Kennedy en Florides prévu le 11 juillet 1969.

VII juillet 1969 : Cap Kennedy

Mon Père était alors au chômage, un an auparavant j'avais failli être tourneur fraiseur. Un an plus tard j'étais bachelier et manifestement promis un autre avenir !

Je fis le voyage. J'avais tout juste 20 ans et je me retrouvais dans un vol spécial entièrement 1^{ère} classe avec toutes les stars de la finance, des médias et l'industrie de l'époque. La liste des invités est impressionnante.

Extraordinaire voyage et extraordinaire lancement de cette fusée emmenant pour la première fois de toute l'histoire de l'humanité des hommes vers la lune.

Nous eûmes le matin précédant le lancement un pantagruélique américain breakfast (je n'avais jamais vu ça de ma vie) avec comme invité vedette Verner von Braun le père des fusées V1 et V2 qui ont massacré Londres pendant la dernière guerre. Kidnappé par les américains avant que les Russes ne le fassent il s'était refait aux USA une santé en même temps qu'une dignité nationale. Américain qu'il était le bougre au demeurant génial. Pas de procès à Nuremberg pour celui-là, non bien au chaud avec des décorations et une pension de l'état, limousine, chauffeur et sauf conduit sur toute la base. Une star Américaine l'inventeur de génie mais néanmoins complice de la destruction de Londres, un honnête citoyen avec un accent allemand à couper au couteau l'ancien nazi. Une magnifique reconversion dans l'amnésie générale et bien opportune. Il est vrai que sans lui les Russes auraient sans doute conquis la lune avant les US...

Puis ce fut le lancement. Dans la Tribune officielle il était Dodo Ménard, avec Lyndon Johnson en bras de chemise à côté de lui. Un ancien Président des USA pour taper dans la main et crier « go, go, go » au moment où doucement la fusée commence à se soulever de son pad de tir, dans un gigantesque panache de fumée blanche qui la recouvre avant qu'elle ne s'en détache, lentement, avant même que le bruit des moteurs Vulcain ne franchissent l'espace qui nous sépare d'elle...pas un bruit comme les autres, des claquements pointus, comme si l'air se brisait en morceaux avant de se mettre à vibrer, la terre tremble, l'émotion est réelle, les cris se sont tus pour laisser place au silence étonné de boches ouvertes et sans voies. Comme des gosses devant une voiture à pédale nous fumons avant de ne plus rien voir d'autre qu'un halo de couleur orangée la haut, loin, très loin derrière les nuages.

« The Epic Journey to the Moon » venait de commencer...

L'émotion du « launching » passée nous partîmes en convoi toutes sirènes des motards de la police hurlantes reprendre notre bar volant, direction le « Mission Contrôle Center » ou MCC.

Thomas Mann, descendant du grand écrivain nous accueillit par un discours dont je ne compris pas un traître mot, vu qu'il avait l'accent texan. Paul Emile Victor traduisit. Nous eûmes de droit de voir la salle de contrôle du vol après avoir prêté serment par écrit de ne rien révéler de ce que nous verrions et entendrions et surtout de ne pas prendre de photos.

Jacqueline Auriol, la première femme pilote d'essais connue et son collègue André Turcat, célèbre pour avoir fait les essais en vol du Concorde, étaient particulièrement attentifs !

La visite faite nous passâmes la nuit au « Warwick Hotel » un palace de la Ville. Le Père de Houston me remis, comme à chacun de nous, les clés de la ville à titre honorifique.

Je vis pour l'avant dernière fois mon Oncle Hubert, cousin Germain de ma Mère. Hubert Guyod surnommé Oncle Tournesol avait fait ses études d'ingénieur grâce aux largesses de mon Grand Père Etienne. Il en gardait une reconnaissance éternelle. C'est avec lui que je pris ma première pomponette. Je devais avoir 9 ans quand m'ayant invité à déjeuner au restaurant il m'avait fait boire un verre de Beaujolais...

Il avait fait l'essentiel de sa carrière à la Schlum, c'est-à-dire chez Schlumberger, à chercher comment détecter des trucs compliqués à trouver, comme le pétrole et l'uranium. Il a énormément publié aux USA où son nom y est très célèbre dans les milieux de la géophysique. Les curieux pourront vérifier mes dires aisément sur le WEB ou en recherchant par exemple la revue « Geophysics » Volume 38, Issue 6, p 1181 (december 1973). Il avait toujours sur lui un petit carnet sur lequel il notait avec un petit bout de crayon tout et n'importe quoi, de l'idée la plus sophistiquée au dessin d'une poubelle à ouverture automatique.

Il riait comme mon Grand Père et avait eu une vie personnelle compliquée par le fait que sa Femme voyait les odeurs et donc passablement dérangée du citron.

Pauvre Oncle Hubert il a dû bosser jusqu'à son dernier souffle pour pouvoir payer les soins de sa Femme.

Je ne suis pas revenu en France avec le vol spécial d'Air France. J'ai laissé mes compagnons à Washington DC pour découvrir l'Amérique. J'y ai passé deux mois pour visiter une partie de la Côte Est et quasiment tout le Québec habitable... C'est lors de ce voyage que j'ai appris à imiter l'accent Québécois. Le fait d'avoir vécu mon enfance à Merrey m'y aura sans doute aidé !

De retour en France j'ai intégré la Fac de droit de Nanterre. J'espérais pouvoir en douce suivre des cours de théâtre mon rêve étant à cette époque de devenir comédien. Mais rien ne se déroule jamais comme on voudrait.

VIII 1969-1974 : Mes années d'Université

Mon Père ayant viré mon Frère Jacques-Henri lorsqu'il avait annoncé qu'il voulait monter à cheval, je n'ai pas voulu connaître le même sort.

J'avais donc imaginé pouvoir dissimuler mes envies théâtrales derrière le statut plus bourgeoisement classique d'étudiant en droit. L'idée de devoir galérer dans une chambre de service, à ne manger qu'épisodiquement des raviolis en boîtes, m'était totalement insupportable.

Mon Père étant toujours au chômage je devins surveillant dans un collège d'enseignement technique au Chesnay. Une atmosphère bien différente de celle que j'avais connue au Roches !

Des mioches de 14 ans, poussant leurs mobylettes plus hautes qu'eux à l'entrée du collège, la gauloise au bec dès 8 heures du mat, c'était...différent.

Je fis la connaissance de mon Ami Jean-Paul Simonnet qui fut mon guide dans ma nouvelle profession. Il avait de l'expérience et il m'aida beaucoup à trouver mes marques. Etudiant en sciences économique il était passionné de voile et il était un excellent marin. Il devint ainsi mon Ami « le Capitaine »

Nous avons par la suite vécus beaucoup d'aventures, jusqu'à la dernière, sa mort prématurée à l'Hôpital Américain. En quelques mois un cancer des intestins l'a terrassé. Je le pleure encore et je pense souvent à lui. Il était un homme rare d'intelligence, de calme et de fidélité.

Il a laissé sa veuve totalement déboussolée et trois enfants dont l'un est mon filleul.

Voulant améliorer l'ordinaire je pris le chemin de l'usine Simca de Poissy pour durant l'été m'y faire engager comme ouvrier.

Je fis mes cinq semaines à la chaîne du nettoyage des voitures livrées dès lors sortie d'usine. Il n'existait pas d'informatique aussi performante qu'aujourd'hui et l'on devait enlever à la main une pellicule de protection dont les autos étaient recouvertes dès leur sortie de chaîne. Un chiffon avec du produit nettoyant dans la main droite, un chiffon sec dans la main gauche, un bidon entre les genoux et frotte ma poule, huit heures par jour. J'ai maigri mais j'ai tenu bon. Je fus convoqué à la DRH par un jeune cadre très étonné du fait que je sois allé au bout de mon contrat. Vous êtes le premier étudiant qui n'ait pas démissionné...me dit-il, alors si nous pouvons faire quelque chose pour vous dites le moi.

Je le remerciais et lui demandais de pouvoir recommencer l'année suivante à la même période, aux mêmes conditions, sans être cette fois tenu d'aller me faire embaucher un petit matin en prenant la queue des candidats au travail. Une promesse de contrat en quelque sorte.

Il me répondit aussitôt par l'affirmative et me dit que je recevrai une lettre peu avant me convoquant pour mon petit boulet de l'été.

Je fus bien convoqué mais pas à la chaîne. Surprise c'est à Boulogne Billancourt au service des voitures TTC que je fus convoqué. Plus de chiffons mais des convoys de voitures neuves entre l'usine et Boulogne. Un vrai boulot de cadre pour moi. Conduire pour moi ça n'était pas vraiment travailler, c'était une récréation en chemise et jean, la fenêtre ouverte, une cigarette à la main, c'était Hollywood !

C'est pendant ce contrat que l'on me demanda si j'accepterais de conduire par la route une Simca Rallye 2 jusqu'à Pau moyennant finances bien sûr. Je me suis dès le lendemain retrouvé au volant de ce jouet que j'ai livré une fois la route faite à une école de pilotage. Pour sans doute me remercier l'on me proposa de faire un test de conduite sur le circuit de cette école.

Une fois ma nullité démontrée l'on me proposa de m'enseigner gratuitement pendant une semaine le pilotage de compétition, à raison de deux heures par jour. Après avoir négocié un petit job avec le concessionnaire Simca du coin, histoire de pouvoir payer la pension de famille où je séjournais, j'ai véritablement appris avec les Frères Berdery à piloter une voiture de course.

Ce que j'ignorais alors c'est que m'ayant trouvé quelques talents ils écrivirent au Président de la Fédération Française des Sports automobiles.

Je fus convoqué à la Fédé et invité à rejoindre l'école de pilotage de Montlhéry. J'ai gagné la finale de l'école et j'ai été invité à faire le volant Shell sur monoplace à Magny-court, près de Nevers.

Etant arrivé en finale j'allais peut-être pouvoir la gagner, ce qui de facto m'aurait obligé à choisir entre les sports mécaniques et mes études de droit.

J'ai opté pour la seconde branche de l'alternative, au grand soulagement de mon Père et de Marie Laurence mon premier grand amour, après ma Mère et Nina. Ne m'étant pas présenté à la finale j'ai cessé d'être sponsorisé par la FFSA et ma carrière de pilote de monoplace s'est arrêtée là ou presque.

C'est en octobre 1969 que je suis arrivé à la Fac de Nanterre pour y vivre à plein temps et y apprendre le droit. Fils de pauvre mon Père avait obtenu que je puisse être résidant de la Cité Universitaire, avec une petite chambre et une toute petite contribution mensuelle. Une résidence pour fauchés, des noirs, des jaunes, des toutes les autres couleurs, toutes confessions, toutes les éducations ou plutôt tous les manques d'éducation...

Pion le jour au Chesnay, étudiant le soir résidant sur le Campus je n'avais alors rien d'autre à faire que de bosser. N'ayant pas d'argent les boîtes de nuit m'étaient interdites. C'est en entrant dans un amphithéâtre de 1500 étudiants que j'ai remarqué en me retournant une jeune fille aux yeux vert et à la peau de pêche. Il m'a fallu quelques cours pour remonter de rangs en rangs jusqu'à sa hauteur, puisque désirant bien faire et sans doute pour mieux voir, je m'étais mis dans les premiers rangs...elle s'appelait Marie Laurence.

Fille d'avocat, bachelière à 16 ans, elle n'était pas là elle pour se chauffer l'hiver...ni pour aller en douce prendre des leçons d'art dramatique. Francomtoise elle avait le caractère de ses origines. Une vraie volonté d'apprendre et de monter. Cela voulait dire finir au plus vite et au mieux ses études et devenir avocat, comme son Père. Une grande gueule le François mais bosseur et intelligent. Fils de proviseur il savait ce qu'apprendre veut dire. Fils de pauvre cultivé il se fit sans doute le pari à lui-même de monter dans tous les sens du terme. Il monta à Paris et devint

Docteur en Droit, Avocat au Barreau de Paris, puis par opportunité un expert de la Loi de 1948 ce qui fit à la fois son succès et sa fortune...

Nous étions inséparables. Les Zig et Puce du Campus. Pas une année de ratée, pas un examen loupé, nous révisions en tandem. Je suivais les cours de droit pénal, elle suivait les cours de droit civil et nous échangeions nos notes et notre savoir.

Quatre années d'étude « the fingers in the nose », grâce à elle je suis devenu diplômé des Universités et Avocat à la Cour. Ce n'est pas un sentiment, c'est la vérité. Sans Marie-Laurence je serais sans doute devenu théâtral et intermittent du spectacle...

Elle était ravissante, innocente et elle me ravissait. Nous élargîmes nos travaux pratiques aux jeux de l'amour. Ce fut une belle histoire jusqu'à ce que je prenne conscience du fait que l'homme de sa vie était son Père. Comment lutter devant un tel rival. Il tenait la place à tous égards ou presque.

Quand je lui fis la suggestion de nous marier ou de vivre ensemble elle refusa sans aucune fioriture. Elle ne pouvait pas laisser seule son Père. Elle lui a donc sacrifié sa vie de femme pour diriger sa maison et pour le seconder, comme collaboratrice au sein de son cabinet et comme patronne opérationnelle de la propriété familiale devenue un centre d'art contemporain ouvert au public.

Située en Normandie, cette maison se délabrait en douceur quand François et son épouse en sont tombés fous amoureux. Ils l'ont achetée et ils l'ont restaurée, voire reconstruite pendant près de 40 ans...pas un centimètre carré qui n'ait pas été nettoyé, gratté, embelli. Les jardins sont splendides, ponctués d'œuvres d'art, de surprises, de recoins secrets. Une jolie promenade esthétique et paisible, même les colombes sont de la fête.

Marie est la patronne mais elle est sans doute bien seule.

Je suis désolé qu'elle ait fait ce choix de vie, mais il est trop tard pour changer cela et il ne sert à rien de regarder derrière. Elle n'était pas une grande amoureuse et elle n'ambitionnait pas de le devenir. Intellectuelle hyper active, bosseuse déchaînée, elle n'a pas eu l'envie de construire une vie de couple, d'être mère.

Je l'ai donc laissée à sa vie, l'aimant à temps partiel, en pointillé puisqu'elle s'en satisfaisait.

Elle qualifiait mes maîtresses d'étoiles filantes, considérant mes infidélités comme passagères et anecdotiques. Pas embarrassante ma copine de base, mais une vraie complice, une vraie et profonde amitié tendre. Notre histoire aura duré quatorze ans. Elle est quarante ans plus tard une éternelle fidèle amie.

Durant ces années j'ai découvert la poésie du langage Francomtois qui est aussi imagé que le Québécois est créatif.

Cela va de la Gaguie (une vieille grand-mère) en passant par la Bourne (la même, version acariâtre), le vieux Peu (le mari de la dernière)

Quand il fait froid on dit le plus souvent qu'il fait froid. Eux font la différence entre le froid humide (ça glette) et le froid sec du vent qui vous coupe en deux (ça zille)

J'adore ces vieux mots, si imagés, si poétiques, si désuets. 71

IX Le début de ma carrière

J'ai prêté le serment d'avocat en août 1974, à l'âge de vingt-cinq ans.

Avocat stagiaire, durant mes premières années, je fus collaborateur de Mario Stasi et de Jean-René Farthouat lesquels deviendront plus tard l'un et l'autre bâtonnier de l'Ordre.

J'y ai appris l'éthique de mon métier et tout le reste. Ce furent 5 années de travail acharné, durant lesquelles j'ai beaucoup mangé de nouilles aux dîners et de pains au chocolat aux déjeuners.

Heureusement il y avait mes trois cousines, Françoise, Annie et Catherine qui souvent m'ont nourri pendant mes premières années de stage. Je les en bénie encore.

Ma rétrocession d'honoraire en 1974 était de 1.200 Francs par mois sachant que la location d'un studio coûtait à peu près ça.

Heureusement je fus hébergé gratuitement par Françoise et son mari Paul dans la moitié de ce qui est aujourd'hui encore leur appartement au 156 de l'avenue de Suffren.

Ils venaient de restaurer cet espace en attendant de pouvoir prendre possession de l'autre moitié. Je suis resté environ deux ans chez eux. Je les bénie aussi pour cela.

J'ai durant mes cinq années de stage plaidé devant toutes les juridictions de France, du sud au nord et d'est en ouest, devant toutes sortes de tribunaux y compris d'exception comme les Tribunaux des Forces armées, où l'on jugeait les objecteurs de conscience. Je devrais dire où l'on condamnait lesdits bonhommes, intellectuels véritables ou abrutis manipulés. Le tarif était simple : durée du service militaire multiplié par deux à passer en prison. Sympa pour débiter sa vie !

J'ai défendu des assassins, des violeurs, parfois les deux en même temps, des escrocs, des voleurs, des fraudeurs, y compris un ancien ambassadeur, ou plutôt un ancien espion, planqué derrière ce titre ronflant dans un pays compliqué, qui pour arroser ses informateurs, faisait un peu de trafic de devises...

J'ai défendu Delarue, le Notaire de Pantin qui eut pendant un temps la plus grosse étude de France en termes de chiffres d'affaires, mais qui s'étant mis à faire de la cavalerie pour entretenir son écurie de course, a mal fini sa carrière !

Ce fut je crois le plus gros sinistre de la Compagnie Nationale...j'ai assuré sa défense pendant près de trois ans, gratuitement en étant commis d'office. Je n'ai reçu, ni remerciements, ni carte de vœux, ni une boîte de mauvais chocolats, mais Dieu que j'ai appris !

J'ai appris avec mes Patrons le métier, mon métier, j'ai appris à défendre. J'ai vaincu toutes mes peurs, toutes mes timidités, mais jamais la petite dose d'angoisse et de conscience nécessaire pour mieux faire.

Défendre des assassins me disait-on alors souvent dans les dîners, mais comment faites, vous ? Moi si l'on tuait ma fille je prendrais un fusil et je rendrais la justice moi-même !

J'avais alors pour réplique oui, je comprends, mais si l'assassin était votre fille ou votre fils, feriez-vous la même chose ?

Le plus souvent le justicier mondain changeait de conversation et c'était au demeurant ce que je cherchais. Trop long à expliquer qu'une défense libre est le critère premier de toute démocratie...trop compliqué de démontrer que l'exemplarité de la peine est une fiction. Trop technique d'évoquer l'histoire du droit, la différence entre le système accusatoire et inquisitoire, trop triste de raconter les prisons, celles où je me rendais chaque jour, pour parfois y retrouver parfois des hommes que j'avais connus dans la vie civile et qui, de brillants entrepreneurs se retrouvaient

en taule, passant de l'état de seigneur à celui de zombis, dans des survêtements trop grands.

C'était l'époque où les avocats pénalistes donnaient des formations aux patrons et cadres des entreprises de bâtiment pour leur apprendre comment se vêtir et quelles précautions prendre avant d'être entendu par la brigade financière en garde à vue ou mis en examen et en détention par un juge d'instruction.

C'était peu après que le Parlement ait voté une grande loi d'amnistie pour tous les financements illicites et occultes des partis politiques français. Comme ils y avaient tous allègrement touché des subsides de multiples entreprises cela arrangeait bien tout le monde, du parti communiste en passant par le PS et l'UDR, devenue depuis l'UMP.

Des milliers de valises et de lessiveuses pleines de pognon durant des décennies !

Alors forcément les juges, ça les a agacé plus que tout et ils s'en sont alors donné à cœur joie. Quelques écoutes téléphoniques et tout est reparti de plus belle, essentiellement dans les milieux de la construction et du bâtiment.

Pour pouvoir disposer d'espèces sonnantes et trébuchantes, les entreprises avaient recours à des sociétés dont l'activité unique était le blanchiment de sommes d'argent. On les appelait alors des taxis.

Le système était simple et ingénieux.

La société taxi avait pour activité la démolition. Quand on démolit un immeuble pour en construire un autre, une fois la reconstruction achevée il est bien difficile de vérifier ce qui a été démoli !

Il suffisait donc de payer des démolitions inexistantes ou gonflées par chèque tiré sur la société avec facture correspondante émise par le taxi, puis de se faire restituer en espèces le montant payé, moins la commission du taxi.

L'entrepreneur pouvait ainsi disposer de quoi faire avancer favorablement ses permis de construire, obtenir plus facilement des marchés tout en s'assurant des protections politiques bien utiles.

Il pouvait aussi s'assurer quelques menus plaisirs gustatifs dans les meilleurs restaurants de France et de Navarre, voir même aller aux

filles...les liasses de billets de 500 FF dits Pascal, volaient allègrement de mains sales en mains sales, mais ça faisait vivre le commerce !

Si j'aimais me battre à l'audience et convaincre je n'arrivais pas à être indifférent, à toute cette réalité environnante, faite de prisons, de sang, de violences, de meurtres, de vols, de tout ce qui est sombre, de tout ce qui est perdu.

Les « michetonneuses » qui venaient à mon Cabinet en toute fin de journée, encore vêtues de leurs tenues de travail (jupettes ras le green sur bas résille et hauts talons) m'apporter les « honoraires du baveux, des billets gagnés durant la journée pour les plus jeunes et durant la semaine, pour celles qui n'étaient plus en WWW, que je m'empressais d'aller déposer à la banque pour leur donner un peu de dignité, pour en supprimer l'odeur.

Les visites en prison, les coupables récidivistes testant leurs stratégies du mensonge sur moi, avocat de 25 ans, ne connaissant rien de la vie, découvrant l'horreur des corps décomposés, dans les dossiers d'instruction. Les années d'instruction devant des juges indifférents, avec des confrères contradicteurs goguenards devant mon innocence.

Et pourtant dominant ma peur et mon inexpérience, je plaçais, je bossais étudiant des journées entières les cotes de l'instruction, recoupant les témoignages, soulignant les contradictions, cherchant les approximations de l'enquête, utilisant tout ce qui pouvait devant les juges de l'audience ou les jurés, créer le doute. Ce doute que l'on fabrique avec des petits rien des petits bouts de mots, pris par ci par là.

Et pourtant quand venait la phrase attendue, le coeur battant, pendant parfois aux assises, plusieurs jours, « la parole est à la défense », je me battais, je mettais tout, tout mon modeste savoir, toute ma mémoire, tous mes mots, là dans ma tête, encore en vrac, qui par miracle se mettaient à sortir en bon ordre, comme de bon petits soldats au service de ma Défense, comme pour venir à mon secours.

Ma voix portait, mon émotion transpirais, mais tout en moi se fendillait pour la nuit venue n'être que mauvais rêves...cauchemars et suées.

Alors un beau jour, après avoir sauvé la tête d'un assassin et perdu six kilos, j'ai décidé de faire autre chose.

Over dose de tout ça, de toute cette fange. Je voulais du calme, des gens normaux, de la sérénité, je voulais changé de biotope, parler au restaurant

avec des clients sans menottes, prendre le temps d'apprendre le vrai monde, celui qui fait avancer les choses, qui emploie les gens, qui paye des impôts, pas celui qui viole, qui tue et qui se renie.

C'est ainsi que j'ai un beau jour annoncé à mon Patron Mario Stasi, que je renonçais à suivre son chemin, à devenir Pénaliste...

Sa réponse est encore inscrite dans ma mémoire...

« Que voulez-vous Dominique, le problème est que dans notre domaine de spécialité nous défendons rarement des Archevêques et des Enfants de Cœurs ...»

Exit la taule, la daube, exit les juges sans émotions, exit les procureurs faignants, exit les confirmations de la Chambre d'Accusation....libre j'étais libre et heureux, libéré à l'idée d'ignorer encore complètement ce que j'allais bien pouvoir faire !

Avocat, c'est un joli titre, il fait plaisir de pouvoir l'arborer comme une décoration dans les salons quand on a 25 ans.

Mais j'en avais 30, et je savais déjà qu'un avocat sans client c'est comme un sandwich sans beurre et sans jambon !

J'ai donc fait marcher ma tête pour trouver une autre spécialité que celle qui m'avait été enseignée à l'Université durant mon troisième cycle par l'Avocat Général Schmelck dans le cadre de son DESS de droit pénal, et durant mes 5 ans de stage.

Pas de sous, pas de relations, pas de clients, tout était pour le mieux !

Mais quand on a 30 ans et que l'on est ni cul de jatte, ni plus bête qu'un autre, et quelque peu innocent, l'on ne peut faire qu'une seule chose, remuer son cul et avancer, sans gémir, sans geindre le refrain si répandu « c'est pas juste », il me fallait simplement avancer, regarder autour et devant moi, respirer longtemps, hésiter, regarder la réalité pour tenter de trouver ma voie.

Il me fallait une spécialité à laquelle personne ne s'intéressait vraiment, une niche pas encore à la mode, qui fasse peur ou rigoler les génies de la fiscalité et des fusions acquisition. Un truc dont personne ne voulait mais qui puisse nourrir son homme, voir même lui donner l'occasion de devenir un nom dans son domaine.

François, le Père de Marie-Laurence avait réussi en devenant un orfèvre d'une seule loi.

Je voulais trouver un truc comme ça, sachant qu'il me fallait autre chose que la Loi de 1948 qui ne permettait déjà plus de s'assurer un réel avenir.

J'avais le souvenir d'un petit boulot de gratte papiers que j'avais obtenus grâce à ma cousine Annie, qui travaillait alors au département marques de l'Union des Fabricants durant mes études. 15 jours bien payés pour faire l'inventaire des clients de cette noble institution ou plutôt de son émanation commerciale dénommée la Sodéma, par numéros d'INSEE.

Je téléphonais, je demandais le n°, je notais le n° et ainsi de suite. Passionnant au plan intellectuel, mais le ventre commande !

Je partageais un minuscule espace avec une torride langue de vipère, aussi laide que méchante, qui faisait office de standardiste !

Cet espace qui est devenu depuis lors un vestiaire, se trouve encore à droite dans l'entrée du petit musée de la contrefaçon situé au 16 de la rue de la Faisanderie.

Je me suis souvenu en 1979 de ce boulot et surtout de ma visite du petit musée de la contrefaçon (il existe toujours) agrémentée des commentaires éclairés de Jean-Pierre Barreau, alors Conseil en Propriété Industrielle au sein de la Sodéma.

J'ai lui ai donc 9 ou 10 ans plus tard proposé de déjeuner avec lui à fin de l'interroger sur l'environnement de la propriété industrielle dont je ne connaissais alors rien du tout.

Ma démarche fut je dois le dire grandement facilitée par le fait qu'il était devenu entre-temps mon cousin par alliance puisque mari légitime de ma Cousine Annie, ex-nourricière.

Il était donc normal que je l'invitasse à ce déjeuner.

Convaincu du fait qu'il pouvait y avoir une place à prendre, les avocats spécialisés reconnus étant fort peu nombreux et très âgés (tout du moins à mes yeux de l'époque, puisqu'ils avaient l'âge que j'ai aujourd'hui !) j'ai demandé à JPB ce qu'il me fallait lire et apprendre. C'est ainsi que j'ai écrit sur la nappe en papier du restaurant les références de quelques ouvrages et traités incontournables. Trois mois plus tard je l'invitais à nouveau à déjeuner à charge pour lui de me faire un test, une sorte d'examen oral...

Nous nous revîmes. Je réussis mon examen. Il m'appela un peu plus tard pour me confier un premier dossier. Je le perdis avec application et

dignité, il ne m'en voulu point et c'est ainsi qu'un second dossier est arrivé, puis un troisième puis.... C'est ainsi que tout a commencé.

X Les Cèdres

Mon Frère Jacques-Henri après avoir durant quelques années appris dès la matin le maniement de la brouette à plein temps et accessoirement le métier de moniteur, puis d'instructeur d'équitation au Château de Gué Péan, souvent dénommé par les méchantes langues « Gay Panpan » du fait des mœurs à géométrie variable de son propriétaire né Raymond Durant, devenu par l'effet d'une adoption plénière aussi tardive que douteuse « Marquis Keguelin de Rozière » a épousé contre toute attente une élégante et fort intelligente jeune femme, alors encore dénommée Claude.

De ce mariage naîtra l'ainée de mes nièces Constance, aujourd'hui championne de dressage, dont je reparlerai plus loin.

Jacques-Henri, Claude et Bébé Constance quittèrent un jour la douce région de Blois, pour s'installer dans les brumes du nord.

Mon Frère venait de prendre la direction du Club d'Hélème, dans la banlieue de Lille.

C'est dans ce nouvel environnement que ce produira entre le couple Ménard et leurs amis communs les Lenfant une sorte d'échange standard lequel requiert un minimum de votre attention pour mémoriser l'économie.

Pour simplifier les maris ont échangé leurs femmes respectives. « J'prends ta Meufe, mais j'te r'file la Mienne, c'est cool » aurait pu dire Audiard, mais ce ne fut ni un dialogue de film ni une plaisanterie, seulement une erreur de casting.

Jacques-Henri a donc épousé, en seconde noce, Christine, ex-épouse Lenfant

Lenfant a lui épousé, en seconde noce, Claude, ex épouse Ménard.

De ces unions nouvelles sont nés plusieurs enfants.

Claude a donné naissance à Brice, Julie et Benjamin Lenfant.

Christine a donné naissance à Choralie et Aurore Ménard mes deux autres nièces dont je parlerai plus loin.

La vie des deux nouveaux époux n'a jamais relevée du registre zen, genre le long fleuve tranquille. C'était plutôt du genre Richard Burton et Lise Taylor, les diams et les limousines en moins.

Les godasses et les mots crus volaient plus souvent dans l'air que les carats. Pas reposant comme relation, de la passion, de la passion, encore de la passion dont j'ai, pour ce qui me concerne exclusivement profité de la richesse du vocabulaire, vu que pour ce qui relève des câlins, je n'en ai bien évidemment jamais été le cinéaste.

Il y avait du vent, puis, comme en mer, des accalmies reposantes et tendres et puis à nouveau la tempête.

Cela n'empêchait pas les tourtereaux de s'aimer, puisqu'ils eurent deux enfants, en peu de temps, deux ravissantes petite filles aux caractères aussi différents que leurs auteurs.

Les deux montaient à cheval, c'était d'ailleurs cette passion partagée qui les avaient rapprochés.

A cette époque JH montait en concours complet, participant à des compétitions de plus en plus impressionnantes, surtout pour les parcours de cross. Ça passe ou ça casse...ça cassait souvent d'ailleurs, tantôt les chevaux, tantôt les cavaliers, parfois les deux. Civière et ambulance étaient de mise et pas seulement pour rassurer, non là c'était pour évacuer, souvent dans du plâtre et avec des grincements de dents entières ou cassées.

Sa carrière fut brutalement interrompue par deux sabots postérieurs d'un même cheval qui travaillé à pied par le Maître en a eu soudain assez de se faire engueuler et qui le lui a fait savoir à sa façon équine c'est-à-dire sans bristol et plutôt brutale, bing dans la gueule pour le sabot droit et floc dans le sternum pour l'autre...

En plus de la vexation, il s'est retrouvé dans les cintres du manège le Maître. Après deux saltos carpés il s'est retrouvé avec une tronche en compteur à gaz et un mal de crâne pour six mois. Explosé la pendule à ressorts du JH, explosées les mandibules.

Après 6 heures d'opération au SHU de Lille sa mâchoire éclatée fut reconstituée par ostéosynthèse style haute couture. Du tout fait main et sur mesure.

Six mois de douleur et dix kilos en moins, six mois sans quitter son « Magimix » dernier cri, vu qu'il avait les dents attachées avec du fil de fer.

Six mois sans vie mondaine, à bouffer seul dans les cuisines, six mois sans éclats de rire mais avec des éclats d'os à se sortir des gencives déchirées, comme des arrêtes de soles meunières.

Alors forcément quand tout ça fut remis en place il dû bien de rendre à l'évidence. Il valait mieux ne pas y revenir au concours complet, autrement dit à l'ostéosynthèse, vu que là c'était la direction assurée vers l'Hôtel des Invalides pour y rejoindre les gueules cassés des guerres d'Indochine et d'Algérie.

C'est ainsi qu'il est devenu cavalier de dressage.

Lui aussi a été contraint de se recycler, de changer d'univers. Il fallait tout apprendre ou presque. Certes comme moi son univers environnant restait le même, mais comme pour moi il lui fallait changer d'outils, de clients, de savoir et même d'esprit.

Le concours complet est un concours d'endurance pour le cross, de puissance pour le jumping, d'équilibre et de soumission pour le dressage qui en constitue le troisième et dernier volet.

Il faut donc des chevaux très « complets »...

Le dressage en tant que discipline à part entière ne peut pas se pratiquer avec les mêmes chevaux. A l'équilibre il faut ajouter tellement de qualités qu'il faut commencer par apprendre avant de pouvoir dire bravo, sans se tromper.

Le dressage c'est comme l'art contemporain, c'est réservé à ceux qui comprennent combien c'est difficile.

Devant un tableau de Hans Hartung un crétin dira « et ben mon gosse de 5 ans il en fait autant, en mieux »

Le même, voyant une reprise de dressage dira « à quoi ça sert ce truc si on ne peut même pas parier... »

Le dressage est à l'équitation ce qu'est le patinage artistique au patinage de vitesse. Comme dit mon Frère c'est l'inverse du loto. « C'est très difficile, c'est très cher, et ça ne rapporte rien ! »

Quand je vois dans la Presse les footballeurs s'avachir aux volants de leurs Porsche décapotables pour mieux étaler les seins dénudés de leurs compagnes décolorées alors que dans le même temps les champions internationaux de dressage comme mon Frère, ma Nièce et d'autres conduisent pendant des jours à leurs frais leurs vieux camions jusqu'au

fin fond de l'Europe pour simplement avoir le privilège de participer à une épreuve comptant pour la coupe du monde, je suis en colère intérieure.

Je ne méprise pas les uns mais en tout cas j'admire les autres.

Si nul ne conteste que les footballeurs ont leurs talents, il est à l'évidence moins rare, moins difficile, moins sensible, moins patient et finalement tellement moins intelligent par rapport ce qu'est l'Art du Dressage.

Une reprise de grand prix bien déroulée, c'est comme une longue révérence à l'élégance. Cela semble facile, si calme, si droit, si élevé, que l'on oublie presque l'incroyable quantité de travail, de concentration, d'efforts, de sacrifices qu'il aura fallu au couple cavalier/cheval durant des années pour parvenir à la quintessence de l'art équestre.

Il y a entre le cheval et son maître plus que du savoir, il y a de la confiance.

Belle et noble discipline pour une petite, une toute petite frange de la population. Rien à gagner que du beau, du difficile, du délicat, du raffiné, de la patience, de l'intelligence.

C'est à cette époque que mon Frère acheta un cheval gris dont personne ne voulait, un anglo-arabe sans grande lignée ni talents révélés. Il s'appelait « Ali-A » comme dans les mille et une nuits. A force de travail et de persévérance mon Frère l'emmena au plus haut niveau du dressage, le « Grand Prix »

JH pu participer au championnat d'Europe. Le couple fut sélectionné pour les jeux Olympiques de Moscou. Une ascension vers la lumière, juste récompense après celle de mon Frère vers les cintres de son manège.

Le ciel était bleu et grand l'espoir. JH était membre de l'Equipe de France, bénéficiant du statut d'athlète de haut niveau.

C'est alors que survint un incroyable accident. Alors qu'il était au pansage la porte haute du volet de son boxe se referma brutalement sous l'effet d'un coup de vent. Surpris Ali, tira au renard, cassa son licol et pirouettant sur lui-même alla mettre son antérieur dans la partie basse d'une descente de pluviale, malheureusement cassée. Son sabot s'y enfonça et une fois engagé resta coincé dans le coude de l'évacuation.

Ce sentant prisonnier il se mit à tirer sur son antérieur au point de décoller son sabot de son pied. Vous imaginez la suite...

La carrière d'Ali était finie, sa vie même était en question, mon Frère était anéanti. Nous étions tous effondrés de voir tant de travail et d'espoirs

détruits par un coup de vent. Pffit et plus de JO, plus de succès, plus de gagne. Que du chagrin et de la souffrance, celle d'Ali avec son sabot pendant au bout d'un petit rien de chair, conduit dans un camion, sanglé comme un saucisson jusqu'à Gros Bois, le centre d'entraînement et de soins vétérinaires alors le plus performant d'Europe.

Le docteur Wittmer accepta de tenter l'impossible. Sauver Ali, lui recoller son sabot branlant. Des heures d'opération et puis le miracle, mais pour Ali seulement, pour sa survie, pas pour le dressage, pas pour sa carrière. Fini l'espoir des JO, fini les grandes reprises, les tours d'honneur. A la retraite Ali A, nourrice sèche il est devenu, dans un haras de Normandie. Un vieux sage aussi gris que châtré faisant la discipline au milieu d'une ribambelle de poulains désordonnés.

Telle fut la fin d'Ali.

Après cet accident et le procès en responsabilité qui s'en est suivi il était devenu impossible à JH de rester dans le club d'Hem.

C'est ainsi que JH et Christine se mirent en chasse d'une maison.

Le hasard fit le reste et nous achetâmes en 1983 les Cèdres, située à quelques kilomètres de Poëlay et donc de Verneuil sur Avre. A cette époque la maison était à l'abandon depuis 8 ans. On y venait piller les portes, les cheminées, les fenêtres, les arbres et même pisser dedans.

Le Maire du village fut pris les mains dans le sac en train de piquer un arbre, histoire de se faire du feu et des planches gratis!

Personne alentour ne savait qui était propriétaire de ce truc laissé à l'abandon depuis que le Kiné du coin, un dénommé Coiteux avait ravalé son bulletin de naissance. A volo la maison, plus personne pour s'en occuper, pour lui couper ce qui dépasse, pour la rafraichir de sa nature trop abondante ou pour lui arroser le fondement. Un lieu de perdition et de trafic pour les voleurs de moutons et autres animaux qui se mangent. Des montagnes d'os laissées sous la mousse de la cour, des bacchanales de viandes volées et revendues après avoir été découpées sur place.

Nous avons acheté la maison à une banque qui ignorait son existence. La négociation ne fut pas longue et plutôt même amusante tellement le propriétaire était content de s'en débarrasser.

La SCI en son temps constituée pour acheter la maison de Georges Vincent à Merrey, fut l'instrument juridique de l'opération. De SCI du Lavoir elle devint la SCI Ali A, en hommage au vieux gris/blanc du même nom.

Hommage pas seulement intellectuel puisque les 150.000 FF obtenus de l'assurance après procédure permirent à JH d'avoir sa mise de fonds. Christine vendit sa maison et ajouta 500.000 FF aux 300.000 FF que je mis moi-même ou plutôt que j'empruntais sur 12 ans auprès d'une banque plus garantie que bienveillante.

Mon père vendit par la suite un studio qu'il avait acquis à Paris pour financer les travaux d'aménagement des installations séquestres. Paul et Françoise nous aidèrent de leur côté à financer les derniers aménagements.

Bref nous unîmes nos pauvretés pour faire des Cèdres une réalité.

Après beaucoup d'épines et d'échardes dans les mains nous finîmes par nettoyer ce qui devait l'être, brûler ce qui le méritait et repeindre ce qui n'avait pas été brûlé.

L'on construisit le manège, les boxes, la carrière, l'on retapa les vieux bâtiments, l'on rendit étanches les toits et l'on mit un panneau sur le mur.

« Jacques-Henri Ménard, Ecole d'Equitation » au-dessus duquel flottèrent bientôt quelque drapeaux sur de beaux mats droits comme des I.

Au bout d'un an nous fîmes l'inauguration de l'aventure, avec quelques proches, des amis, des clients de mon Frère et le gratin local. Même mon ancien proviseur du Lycée de Verneuil, celui qui avait annoncé quinze ans au paravent qu'il valait mieux me retirer de l'enseignement public était là.

Lucien Grüss fut de la fête et il fit l'Artiste, sans aucun effort, puisque s'en est un. Son numéro eut plus de succès que les démonstrations de dressage académique.

Il y eut des rires, de l'amitié et de l'espoir. Celui de recréer le clan, de ressouder la famille en un lieu, dans une Maison. Le rêve de poursuivre ce que certains avaient connus, et pour les autres, de pouvoir s'en faire une idée.

Un lieu, une famille, pour y construire une réussite commune, sans argent mais à coups de sacrifices, de travail, d'effort, de solidarité sans faille. Avec l'espoir de durer et de connaître le succès.

Ce fut la raison d'être de cette aventure. Ce fut le moteur de mon engagement financier, tout comme celui de mes Parents, de mes cousins Paul et de Françoise, qui à défaut d'avoir un réel intérêt dans l'entreprise ont accepté de nous aider financièrement essentiellement par affection

pour Oncle Jacques et Tante Fanfa et peut-être aussi pour créer une forme de continuité. Un petit goût du hameau pour Françoise et un petit zest de Poëlay pour Paul.

Mes deux Parents s'installèrent dans la Petite Maison. Ils y vécurent plusieurs années. Mon Père tenait les comptes ou plutôt essayait de les tenir, vu que mon Frère est en matière de gestion et de « papiers » un artiste pour ne pas dire un grand créateur.

Il entretenait aussi les pelouses, dirigeait les travaux de Samar, un brave maçon Marocain que seul mon Père arrivait à comprendre.

Il tentait de lutter contre la disparition systématique de ses outils, ce qui le rendait très malheureux.

Il nettoyait les abords, il rangeait les outils retrouvés dans l'herbe et il ramassait les bouts de ficelle.

Il était sans doute heureux de pouvoir se rendre utile et puis de temps en temps il avait sa récompense. Un voyage en Allemagne en camion, pour aller chercher ou livrer un cheval. Il attendait avec impatience le passage en douane car il savait qu'il allait s'engueuler avec les Gablous et il s'en réjouissait par avance.

Ma Mère elle tenait la maison, vu que Christine a très vite décidé de quitter le navire pour aller vivre de son côté d'autres aventures. Ce fut le second divorce de mon Frère. Une période pas très facile et surtout une nouvelle donne pour faire vivre ce gros bateau.

Mon Frère recevait alors souvent des stagiaires et la maison était souvent pleine d'élèves plus ou moins bien élevés, plus ou moins aidants et plus ou moins agréables. Les repas du déjeuner se prenaient dans la cuisine, en toute simplicité, au droit des fourneaux.

Le soir le dîner était servi dans la salle à manger.

Nous fîmes des fiestas d'anthologie dans cette maison, y compris avec des spectacles live auxquels chaque talent pouvait participer.

Constance fit un tabac en chantant Patricia Kass et moi je fis le clown une fois ou deux.

Il y eut une multitude de déjeuners, de dîners, d'anniversaires. Ma Mère dirigeait tout ça et régentait les stagiaires.

Sans mes Parents les Cèdres n'auraient sans doute pas tenus si longtemps et maintenant qu'ils ne sont plus là, force est de constater que les choses ont changées. La vie n'y est plus la même. L'atmosphère n'est plus la même. Il n'y a plus de stages, il y a moins de chevaux mais plus de poussière. Le second étage est vide et laissé à l'abandon. Il est vrai que les années ont passé et que cette activité est aussi lourde que peu rentable à défaut d'une vieille dame faisant sans rechigner, les courses et la cuisine, pour douze ou quinze personnes.

J'ai le souvenir de la fête organisée le 16 mai 1984 pour les 70 ans du Colonel. Une belle surprise pour lui. Giselle Paul, dite Ji, était venue du Canada et tous les amis des Cèdres ou presque étaient là.

Nous avons bu et chanté jusqu'à très tard dans la nuit et nous avons remis ça le lendemain au déjeuner.

Elle fut suivie de peu par mon mariage le 6 septembre 1984, organisé sobrement, vu que Dominique était divorcée et que j'étais très fauché. 87

XI 1984. Mon mariage

J'ai connu Dominique par mon Ami et vieux compagnon de célibat Jean-Michel. Il était tombé fou amoureux de sa patiente rien qu'en voyant ses yeux bleus. J'ai compris pourquoi en faisant sa connaissance alors que j'allais conduire les deux tourtereaux à Gué Péan, où Jean-Michel espérait pouvoir faire tomber la Belle.

Je les conduisis donc dans ma voiture qui avait pour particularité d'avoir trois sièges côte à côte.

Leur histoire dura ce qu'elle devait durer et je pris de plus en plus de place dans la vie de Dominique, comme parasite d'abord, vu que JM et moi étions alors inséparables, puis comme invité vu que je savais faire les courses et la cuisine, puis comme amant de substitution, vu que j'étais disponible et elle un peu seule.

Un jour que nous étions aux sports d'hiver elle voulut me rassurer en me disant qu'elle était heureuse de cette relation tendre mais qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, que je ne me sente pas prisonnier de notre histoire, vu qu'elle n'avait pas de réelle importance...je sortis de mon bain recouvert de mousse obao et furieux...comment ça pas d'importance, mais elle en avait pour moi de l'importance, j'étais amoureux d'elle moi, et que d'ailleurs elle serait ma femme, non, qu'elle était déjà ma femme et

que j'allais l'épouser. Je ne lui ai pas demandé de m'épouser, j'ai décidé de l'épouser.

Elle a par la suite tout fait pour m'en dissuader en se rendant même volontairement insupportable, me plantant dans sa villa familiale de Beauvallon pour aller faire un tennis avec des potes, ou partant faire du ski nautique avec les mêmes sans m'y inviter.

J'ai tenu bon et j'ai gagné le match avec l'accord et la bénédiction de son petit garçon Jean-François qui m'avait donné son accord pour que je puisse épouser sa Maman, non sans m'avoir demandé au préalable si je l'aimais pour de vrai...

Le mariage eut lieu aux Cèdres le 6 septembre 1984, Jean-François était entre nous deux, comme pour confirmer sa décision.

Un mariage sans église, sans coup de goupillon, sans demoiselles d'honneur, sans carrosse, sans queues de pie, sans hauts de forme, une fête sans fête, la signature d'un contrat de mariage le matin, suivie d'un petit discours du Maire, la remise d'un livret de famille recouvert d'un plastique rouge.

Mes beaux-parents et ma Mère faisaient la tronche. Il faisait de plus assez froid sous la tente mocharde, tendue de bâches vertes, installée sur la pelouse où le déjeuner fut servi.

La cérémonie de mon mariage fut donc plus une formalité Républicaine qu'un moment d'émotion et de liesse familiale partagée.

Mariés nous étions et nous avons les mêmes rêves d'enfants, de réussite, de bonheur que tout à chacun.

Nous partîmes par le Simplon Orient Express à Venise où nous passâmes quelques jours au Gritti.

Après avoir claqué ce qu'il me restait de sous en dînant au Harris Bar nous mangeâmes des sandwiches le reste du séjour...avant de revenir à notre nouvelle vie partagée.

Ne pouvant pas nous installer dans nos appartements respectifs, Dominique obtint l'aide financière de son Père pour pouvoir acquérir un appartement suffisamment grand pour nous permettre d'y vivre tous les trois et moi, d'y travailler.

Nous nous installâmes ainsi dans un vaste appartement avenue Théophile Gauthier, au premier étage d'un immeuble cossu près de l'église d'Auteuil.

Je mis mon bureau dans une pièce d'angle et ma secrétaire allongea son trajet de métro pour venir y travailler.

C'est à cette époque que mon Ami Pierre me proposa de le rejoindre pour créer un cabinet avec quelques autres fils de famille. Je commis l'erreur de décliner l'offre estimant qu'il eut été particulièrement grossier de me barrer de l'avenue Théophile alors que mon beau Père venait d'en financer l'acquisition uniquement pour me permettre d'y exercer mon métier.

Je continuais donc de courir après le client et les honoraires. Un vrai VRP de la basoche essayant de faire vivre sa famille, sans clients sérieux et véritablement solvables, sans réseau et sans beaucoup d'espoir de pouvoir faire changer les choses. J'étais talentueux peut-être mais je m'étais trompé de registre, j'avais tout faux. Commencer sa carrière comme pénaliste puis vouloir cinq ans plus tard faire de la propriété industrielle sans l'avoir jamais étudiée à la fac, sans avoir un diplôme validant des connaissances, sans avoir été formé par un Maître connu dans le sérail, s'était vouloir monter l'Everest en hiver et à poil.

Ma douce Epouse qui s'était déjà chargée de renouveler ma garde-robe en jetant mes mi-bas Dim de couleur jaune, faisait tout ce qu'elle pouvait faire pour venir à mon secours.

Rameutant discrètement tous ses copains, admirateurs, et membres de sa famille, elle était ma Directrice Marketing et ma Responsable de la Communication.

Les dossiers arrivaient et le téléphone sonnait, ce qui était en soi important. J'étais occupé et je pouvais me consacrer à mes gentils nouveaux clients, mais je courais toujours après mon rêve.

XII 1987. DLV

Au bout de deux ans je décidais, très encouragé en cela par ma Douce, d'appeler mon ami Pierre pour lui dire que j'étais finalement partant pour rejoindre son aventure, ajoutant que seuls les crétins ne changent pas d'avis.

Ce ne fut pas une arrivée triomphale, loin de là. J'avais commis la faute originelle en ne fondant pas avec lui et Rémy le cabinet deux ans avant. Je dû en payer le prix. 250.000 FF d'apport personnel et 240.000 FF de revenu pour la première année. Autrement dit je me suis payé moi-même en empruntant sur 10 ans ! Un vrai cadeau le nouveau !

J'étais conscient du fait que tout restait à faire et que surtout tout restait à démontrer. J'étais avocat depuis 13 ans mais je n'avais pas de clients au sens où je l'entendais, pas d'entreprises importantes et fidélisées, donnant de façon régulière des instructions, assurant ainsi un flux constant d'honoraires et donc la sérénité, qui seule permet de travailler dans de bonnes conditions.

Le cabinet curieusement dénommé du nom de tous ses fondateurs à la queue leu leu, m'avait accepté comme associé pour rire et surtout au prix fort.

Jean-Claude ayant rejoint la fine équipe, son nom fut mis en première place de la dénomination du cabinet...

Ce n'était plus un nom, c'était une fable, une mauvaise blague, révélatrice de notre réalité...

Il m'appartenait de rebondir et de me faire reconnaître dans la spécialité que j'avais choisie, de faire mes preuves en gagnant la confiance de vrais clients.

Cela me pris quelques années, beaucoup de coulevres à avaler et beaucoup de trahisons, mais j'ai tenu bon.

Dominique m'avait chaleureusement recommandé auprès de Christian L., le mari d'une copine qui était Directeur Financier chez Danone.

Il en avait pris bonne note et il avait sans doute fait passer l'info au service juridique du Groupe, mais ce petit caillou blanc mis quelques temps pour se transformer en une relation de confiance qui allait durer quelques années.

Dans le même temps je commençais à aller chaque année aux USA au moins trois fois par an. Je devins l'avocat de Ralph Lauren, de la NBA, puis d'IBM.

A force de patience et d'humilité et surtout de beaucoup de travail, j'ai fini par me faire un nom, pas n'importe lequel, le mien.

Quelques dix ans plus tard nous étions deux associés assistés de cinq collaborateurs spécialisés. Isabelle avait rejoint le cabinet comme associée junior. Nous formions un tandem très complémentaire. Femme distinguée ressemblant un peu à Lauren Bacal elle avait le charme et l'ambition en même temps que la reconnaissance du petit monde de la propriété intellectuelle dont elle faisait partie intégrante de par son

parcours. Initialement Conseil en Propriété Industrielle elle était devenue associée du Cabinet Bouju Derambure Bugnon. En charge de l'activité internationale dans le domaine des marques elle connaissait la terre entière ou presque.

En la faisant venir chez nous, je lui ouvrais la porte à sa nouvelle carrière, à son nouveau statut d'avocat. Elle apprit vite et nous nous amusâmes beaucoup à travailler ensemble.

La machine était lancée, les clients prestigieux nous recommandaient auprès de leurs collègues industriels et le chiffre d'affaire en progression.

Elu Président de l'Association Française des Praticiens du Droit des Marques et des Modèles, associé de l'un des bons cabinets de la place j'avais réussi à sortir du marasme.

J'étais patron d'une Equipe, je roulais dans une voiture de sous-secrétaire d'état avec téléphone, j'avais une épouse délicieuse, un bel appartement, et des amis fidèles.

Entre deux voyages aux Seychelles où mes beaux Parents possédaient une Ile privée dénommée Denis Island nous faisons des croisières en Grèce avec notre ami Jean Paul Simonnet, affectueusement surnommé le Capitaine. Nous ignorions alors que nous le perdrons un peu plus tard, d'un cancer fulgurant qui l'emporta en six mois.

Nous gardons en nous le chagrin de sa mort et le souvenir d'un ami délicieux. Le texte lu lors de ses funérailles par mon Epouse dont elle est l'auteur illustre bien ce que nous avons ressenti. (voir en appendice) Nous pensons très souvent à lui et toujours lorsque nous entendons la voix de Maria Callas.

Combien de fois avons-nous écouté en Grèce Casta Diva, presque religieusement en nous baignant parfois la nuit sous le ciel étoilé, posé là pour nous inviter à penser.

Il a rejoint Maria et comme elle, il nous manque.

XIII 1996. La mort de mon Père

On commençait à couper les arbres de ma forêt comme on dit en Tchéco. Mon Père se mourait. Après plusieurs séjours à l'hôpital son système circulatoire ne fonctionnait plus et sa fin s'annonçait. Il fut hospitalisé à Verneuil sur Avre. Il souffrait terriblement et personne ne semblait s'en

soucier véritablement au sein de cet hôpital qui ressemblait plus un mouvoir qu'autre chose. Mon Frère m'appela un jour paniqué m'annonçant que le médecin chef de Verneuil voulait l'amputer des deux jambes. Je pris ma voiture et fonçais à 200 à l'heure jusqu'à Verneuil, non sans avoir au paravent menacé au téléphone ledit découpeur des pires affres de l'existence s'il ne m'attendait pas avant de faire usage de ses couteaux.

La décision fut prise de ramener mon Père aux Cèdres. Une chambre fut aménagée et nous prîmes une infirmière de nuit pour s'occuper de lui.

Il avait toutes les doses de morphine et autres analgésiques possibles pour l'empêcher de souffrir. Le médecin traitant de mes parents a été exemplaire et il a tout fait pour nous aider à rendre « supportables » les derniers jours du Colonel. Dominique l'a veillé jusqu'à son dernier souffle, comme elle l'avait fait lors de la mort de Jean-Paul, avec patience, douceur et affection. Mon Père aimait beaucoup Dominique ce fut sans doute pour lui une émotion que de la savoir près de lui, si attentive, si proche, si apaisante. Il ne voulait pas mourir mais le souffle de la vie s'éloignait en même temps que son angoisse devenait perceptible. Je faisais des allées et venues entre mon bureau et sa chambre. Il est mort alors que j'étais à Paris mais mon âme et mon cœur étaient avec lui.

J'avais beau savoir, j'avais beau m'être habitué à l'idée de sa fin, ce fut un choc terrible pour moi. Le vieux chêne venait de tomber et je me sentis anéanti de chagrin.

Dominique fut là pour me tenir debout, pour me faire regarder devant et repartir vers la lumière. Elle prit en main ce que je n'avais pas le temps de faire, s'occupant de l'enterrement, de la messe, de l'organisation de l'office, des textes, de l'intendance, des fleurs etc.

Ma Mère était trop secouée et trop âgée pour pouvoir assumer toutes ces contraintes.

L'enterrement eut lieu à Merrey et encore selon les vœux de mon Père il n'y eut que des fleurs violettes.

Prévoyant le fait que les fleuristes de Verneuil et de Bar sur Seine seraient quelque peu démunis devant des demandes massives de fleurs violettes, Dominique avait été sur mes conseils prévenir le fleuriste de Verneuil qui eut cette réponse inattendue.

« Que des fleurs violettes !

Ah ben... faudrait qui meurt un mercredi, vu que j'étais à Rungis le mardi !
»

Ma Femme lui répondit :

« Et bien Cher Monsieur, mon Beau Père fera tout son possible pour vous satisfaire ! »

Il eut aussi l'une de mes clientes qui cherchant à me joindre au téléphone et apprenant que j'étais à l'enterrement de mon Père répondit que « ça ne l'arrangeait pas », ce à quoi mon assistante lui répliqua « rassurez-vous lui non plus ! »

Comme si la vie faisait des clins d'œil aux vivants pour qu'ils puissent continuer de rire un peu.

Notre Amie Eve Brenner chanta l'Ave Maria de Gounod en duo avec une voix de haute contre. L'organiste qui l'accompagna ne fut pas très heureux de devoir jouer dans une glacière mais il ne s'en plaint pas trop.

Il devait faire 10 degrés quand je suis arrivé à Merrey pour les derniers préparatifs et quelques 8 degrés dans l'Eglise. Il me fallait louer un orgue à Troyes. J'y ajoutais deux turbines à chaleur de chantier fonctionnant au fuel. Nonobstant mes efforts il faisait toujours aussi froid le lendemain matin dans l'église, mais les araignées de la nef ont, elles, dû apprécier la chaleur montante !

Dominique aidée à Paris par le Pasteur de Bonnechose avait préparé les textes sacrés et les chants liturgiques. Il fallait en effet prendre garde à ne pas reproduire les prières protestantes qui ont quelques variantes par rapport aux mêmes prières catholiques. Le Pasteur connaissant par cœur ces différences nous évita tout impaire.

Dominique mis en place l'ordonnancement de l'office, elle rédigea, tapa et imprima les textes distribués aux fidèles venant rendre un dernier hommage à mon Père.

J'avais moi organisé le vin d'honneur, dans la salle de classe du village, là où ma Mère avait appris à lire.

C'est l'usage dans les campagnes de France de payer un coup à boire après l'office ce que Dominique ignorait. J'avais réservé le restaurant pour que les proches puissent se remettre de la froidure....

J'avais aussi pris contact avec les anciens combattants du coin pour que mon Père puisse avoir les honneurs militaires qu'il avait souhaité recevoir.

Chose incroyable celui que j'ai appelé avait servi au Maroc sous les ordres de mon Père !

Encore le hasard des probabilités impossibles. La mathématique avait une fois de plus perdue la boule et nous en fumes très étonnés mais quelques part touchés par cet autre clin d'œil du destin.

Huit jours plus tard on apprenait la mort de mon Frère aîné. Les deux hommes se sont ainsi rejoints dans la mort, presque en même temps autre signe du destin.

Ma Mère fut très absente durant ces jours, presque ailleurs. On peut le comprendre après toutes ces années qui devaient défiler à l'envers dans sa tête, tous ces chagrins, toutes ces peurs, tous ces bonheurs, après tant de nuits passées à ses côtés. Son vieux bonhomme venait de la laisser elle qui ne savait alors pas comment mettre un chèque à la banque.

Elle se ressaisit assez bien, mais elle avait moins envie de lutter, moins envie de paraître, moins envie d'efforts, de contraintes. Elle pensait à sa retraite des Cèdres, de tout ce tourbillon, de tout ce bruit. Elle voulait être au calme, dans sa maison, près des siens, là sous la pierre tombale, là où elle savait les rejoindre bientôt.

Elle fit un infarctus aux Cèdres, lequel ne fut hélas pas correctement diagnostiqué par un médecin remplaçant le médecin de la famille et donc pas soigné.

Elle en mourra deux ans plus tard à l'issue d'un séjour dans le même hôpital. Elle fit ainsi le même dernier voyage que son défunt mari de Verneuil à Merrey, par la même route pour rejoindre la même tombe.

Elle est depuis lors avec lui et tous les siens.

La mort de ma Mère fut, à l'inverse de celle de mon Père, moins douloureuse pour moi qu'elle ne le fut pour mon Frère.

J'en ignore la raison mais il est vrai que j'ai moins porté le poids de sa disparition que JH.

Les années ont passées et j'ai du mal à réaliser que mon Père est mort depuis tant d'années.

XIV 1997. La Billebaude

Depuis leur départ aux Seychelles, mes beaux-parents avaient laissé la jouissance de leur maison de campagne à leurs deux filles. Nous pouvions ainsi profiter du Clos Saint Pierre, une très jolie et vaste maison située à Dammartin en Serves dans les Yvelines.

Nous y allions presque tous les WE pour profiter de la cheminée, de la piscine, du tennis, bref la belle vie que nous trouvions somme toute normale. J'avais bien et toujours des soucis de fin de mois, mais nous vivions du mieux que je pouvais avec l'aide de ma banque et même celle de mon beau père venu plusieurs fois à mon secours pour me remettre à flot.

Pierre fatigué de devoir entretenir cette grande maison décida un beau jour de la vendre à sa sœur Monique.

Nous dûmes ainsi plier bagages et mettre quelques-uns de nos meubles aux Cèdres et d'autres à Merrey, non sans que j'ai au préalable aménagé à mes frais une chambre dans un grenier non utilisé de la petite maison.

Une fois la vente faite Pierre donna à mon Epouse de quoi acheter une petite maison de campagne.

C'est ainsi que nous nous mîmes en chasse d'un havre de paix. Le hasard fit le reste comme toujours et nous nous retrouvâmes finalement quelques temps plus tard à cinq kilomètres du clos.

Dans un hameau elle était là posée là endormie, comme la belle de Perrault, presque à l'abandon, passablement cassée et défraîchie, mais le charme des lieux fit le reste. Nous sûmes en quelques minutes que cette maison serait la nôtre.

Elle était trop grande, trop cher, trop en mauvais état, mais elle nous attendait. Elle avait besoin de nous et nous lui avons cédé. C'est à ce moment demandé si ça n'est finalement pas la maison qui nous a choisie, plus que nous l'avons fait nous-même. Il est aussi à noter que la maison est située dans le hameau de Launay, ce qui correspond au nom de famille de la grand-mère de ma Femme. Comme un signe de l'invisible, comme si cela avait été écrit sans nous, malgré nous. Les canards qui étaient les principaux occupants furent quelques peu contrariés, mais ils finirent par se résoudre à nous laisser la place principale.

C'est ainsi que la Billebaude est rentrée dans notre vie.

Mon Père venait de mourir et j'avais ses outils, son établi et son courage de bricoleur. Nous ne savions pas alors combien la tâche serait longue et difficile. Des années de travaux de la cave au plafond, des tuyaux aux câbles électriques, nous dûmes tout revoir, tout reprendre, tout réparer.

Dominique fit des miracles avec son réseau de Colombanos, les uns menuisiers, les autres peintres, électriciens ou arpètes, mais tous bossant dix heures par jour sans jamais soupirer.

Ils venaient le WE à deux ou trois. L'ambiance était joyeuse et nous prenions le soir le temps de rire et de boire de bons coups. Je faisais de mon mieux pour la cantine et les approvisionnements.

Des centaines d'aller-retour entre la Billebaude et Leroy Merlin, des milliers de fournitures, des centaines de poulets rôtis, des kilomètres de merguez et de chipolatas, des montagnes de billets refileés à la fin du WE à ces hommes courageux et gais.

Sans eux nous n'y serions pas arrivés, sans eux nous aurions due sans doute renoncer, tant la tâche était énorme.

Jean-François avait sa chambre, immense avec une mezzanine et une jolie vue sur la campagne. Dominique avait son atelier de jardin (Courson) son atelier de dessin et de peinture (chez Georges). Moi j'avais mon atelier avec mes outils bien rangés, mes machines à bricoler, mes stocks de truc pour réparer tout.

Dominique qui a étudié l'horticulture grâce à l'association des Amis du Jardin du Luxembourg, dont elle a suivi les cours pendant trois ans de façon très sérieuse et très assidue a entrepris la création du jardin.

Aidée par un paysagiste diplômé et hors de prix elle a conçu avec lui un jardin d'inspiration médiévale dans le patio, dont elle a ponctué le rythme architectural avec des cyprès, clin d'œil discret à sa religion protestante, durant si longtemps proscrite dans le royaume de France. (Faute de pouvoir être inhumés dans les cimetières, les protestants marquaient les tombes de leurs défunts en plantant un cyprès).

D'un désert elle a fait un enchantement. Le potager fut redessiné et ponctué de rosiers, le parking aménagé. La roseraie de l'autre côté de la maison fut reliée par le jardin dit de Papy Jacques du fait des essences qui y ont été plantées et dont les fleurs sont violettes.

Des années et des années de travail, ponctuées de quelques fêtes et égaillé par la naissance des chiots de Lili.

De son WE très amoureux avec Jules du Domaine des Ormes naquirent huit petits bouledogues Français dont cinq ont survécu. Trois étaient bringés, les deux autres étaient caille

Nous ignorions là encore tout le travail que cela demanderait !

Chiens très fragiles, craignant aussi bien la chaleur que le froid, on doit constamment s'occuper d'eux et ce pendant des semaines. Conscients que nous ne pourrions pas y arriver seuls nous demandâmes à John, un colombien fraîchement arrivé en France de rester pour nous aider. Il devint ainsi le « doggysitter » attiré de la portée et le second papa de Rumba, le petit chien que nous avons gardé pour ma Femme, vu mes relations amoureuses, qualifiées par elle d'incestueuses, avec Lili.

Lili devait initialement être son chien, mais nous nous sommes mutuellement adoptés, d'où l'idée d'en avoir chacun un.

Deux mois plus tard nous dûmes laisser partir les chiots et ce fut pour Lili et pour nous une épreuve. Les chiots avaient chacun leur caractère, leur marque de fabrique. L'une était une grimpeuse et s'échappait de tout enclos, même trois fois plus haut qu'elle. Nous l'avons surnommée Galfione , du nom d'un grand champion de saut à la perche.

Une autre était idiote, déjà, mais tendre, c'était Rumba.

Le mâle dénommé Rocky était splendide et dominateur. Il était le préféré de Lili et son chagrin de le voir partir fut perceptible !

Une troisième était belle, tout simplement, mais elle donnait le sentiment d'en être consciente.

Ce furent de joyeux moments de passé avec ces cinq petits clowns. John était gâteux et souvent à quatre pattes pour se faire abondamment débarbouiller le museau par les boules.

Et puis comme toujours nous finirent par ne plus avoir la même envie, par ne plus vouloir y aller si souvent. Aucun enfant n'étant venu égayer le jardin de ses cris nous nous mirent à trouver la maison, trop grande, trop lourde, trop vide.

C'est ainsi que nous décidâmes finalement d'y renoncer après dix ans de vie au côté de notre maison. Il y a un temps pour tout, comme dit l'Ecclésiaste, celui de tourner la page était venu.

XV 2001. Lovells

Il y avait des tiraillements pénibles au sein du Cabinet, des luttes intestines de pouvoir et d'égo. Rémy avait renoncé à la profession pour prendre la présidence d'une « start up » de bégonias bambusifformes.

Pierre-François, fils de sa Mère, voulait avoir son chauffeur. Mon ami Pierre s'y opposait. Pierre-François voulait plus d'argent que les trois autres fondateurs. Pierre s'y opposait...l'ambiance était tendue et des clans se formaient

Finalement ce fut le départ de Pierre, après que Pierre-François ait pu le mettre en minorité grâce au soutien de Jean-Claude et de Yann, puis celui de Jean-Louis mon ami belge qui dirigeait notre bureau de Bruxelles.

Je perdais deux amis et je commençais à me laisser très sérieusement de l'hégémonie vulgaire de Pierre-François. Il avait son chauffeur, fumait des havanes les pieds sur son bureau, il était frustré, grossier, indélicat, caractériel et méprisant. En un mot il était insupportable.

Je voulais partir, quitter cette ambiance désastreuse.

Le cabinet était franco-Français et je me heurtais souvent à cette réalité.

La mondialisation avait pour conséquence immédiate que les problèmes à résoudre pour mes clients étaient de plus en plus souvent internationaux. Le fait de ne pas disposer de moyens d'action à l'étranger limitait notre rôle aux dossiers locaux. Je me sentais donc marginalisé car je devinais que les belles affaires allaient vers des firmes implantées internationalement. J'en eu la preuve quand je faillis être débarqué par IBM d'un dossier en cours du fait de son aspect transborder et stratégique.

J'avais imaginé et mis en place toute la stratégie quand le Directeur IP m'annonça que je devrais laisser intervenir un cabinet mastodonte. J'étais sonné mais finalement pas étonné. La vérité était bien celle que j'avais venu venir. Je fus donc à partir de cet instant décidé à construire mon avenir différemment.

J'étais associé depuis 14 ans et je n'avais pas à rougir du travail accompli. Il me fallait de l'air, un nouveau projet, il me fallait monter une marche pour pouvoir toucher ce qui m'était interdit. Les gros clients, les gros dossiers, les grosses affaires et les gros honoraires.

Il me fallait changer de taille, il me fallait de l'international.

Allant depuis des années chaque année à l'INTA j'avais rencontré Milan Chromecek. Un grand gaillard, doublé d'un grand gueule et sachant boire et rigoler. Bref un type sympa et malin comme un grand singe.

Nous reprenions souvent la conversation, là où nous l'avions laissée un an auparavant et nous partagions bien des idées sur l'évolution du marché du droit et donc de notre business.

Il devint un jour associé IP d'un cabinet anglais alors encore dénommé « Lovell White Durrant » lequel avait ouvert un petit bureau à Paris.

Ne voulant pas plaider en France du seul fait disait-il de son « accent de métèque », il me demanda un jour si je pouvais me charger d'un dossier judiciaire un peu chaud, ce que je fis bien volontiers. Ce dossier étant gagné il m'en confia un second, beaucoup plus compliqué celui-là.

Avec l'aide précieuse de Jean-François, encouragé par la mise à consommation d'une grosse bouteille de soda, je m'envoyais avec lui la lecture de 50 Kg de documents tous écrits en Anglais durant un dimanche passé à la Billebaude. Non seulement il comprit tout le processus contractuel en cause mais il m'en fit une synthèse aussi exacte que précise.

Intrigué par la clarté de son analyse je lui demandais si dans tout ce qu'il avait lu il n'y avait pas un document qui pouvait nous permettre de mettre en accusation le partenaire de mes clients.

Il réfléchit un instant à ma question et me décrivit le contenu et la date du seul document que j'avais identifié comme pouvant nous permettre de sauver les droits de mon client.

Or il s'agissait ni plus ni moins des droits d'exclusivité télé de l'une des coupes du monde de football. Les enjeux étaient donc littéralement colossaux.

Ce travail fait en commun je pus suggérer à Milan dès le lundi matin une stratégie. L'ayant trouvée intelligente nous la présentâmes le lendemain à Londres au patron de la pratique IP de la firme. Celui-ci ayant validé mon approche nous fîmes la même présentation au client à Genève.

La stratégie proposée fut adoptée et le client sauva ses droits sur un simple coup de fil.

Peu après Milan me demanda si je ne voudrais pas rejoindre son Equipe pour y développer l'activité brevet.

Un an plus tard je quittais seul ma « Boutique » pour rejoindre la firme de Milan comme associé Equity recevant une partie des bénéfices mondiaux de la firme et soumis à la fiscalité anglaise. Un rêve au plan financier, passé la première année nécessairement difficile du fait du chevauchement de l'impôt sur le revenu. (en Angleterre l'impôt est payé à la source, ce qui n'est pas le cas en France. Tout associé arrivant en Equity paye donc durant la première année l'impôt en France de l'année précédente et dans le même temps reçoit une rémunération diminuée de l'impôt prélevé à la source en Angleterre. Autrement dit il supporte durant la première année deux impositions sur le revenu).

Isabelle devint la patronne de mon Equipe laissée intacte, mais un an plus tard elle quitta à son tour le cabinet pour rejoindre une firme concurrente de la mienne

Le choc culturel fut pour moi très brutal. Je quittais un environnement Mac pour un système PC, un cabinet franco-français de 12 associés, pour une firme de 350 Partners et de 1600 avocats exerçant dans 18 pays.

Pour donner une image je quittais le club de foot de sixième division de Périgueux, pour jouer à l'AC Milan en ligue 1.

Je laisse de côté le fait que la langue de la firme est l'Anglais...

Fort de la leçon donnée aux hommes par les bonobos je m'adaptais à ma nouvelle réalité au fil des mois, tout en démarrant une pratique brevet quasiment inexistante, hormis une activité de « regulatory » pharmaceutique conduite par une femme gentille mais peu rassurante.

2001 fut une année d'apprentissage.

2002 fut une année de démarrage.

Oussama Ben Ladden ayant hélas et comme chacun sait foutu le bordel 2003 fut une année catastrophe.

Plus personne ne bougeait, les sociétés les plus puissantes licenciaient à tour de bras, les projets étaient gelés, la IP passait à la trappe, les procès étaient reportés. Nous dûmes licencier une partie de nos collaborateurs, sans autre raison que d'anticiper le ralentissement annoncé du business.

Un an et demi après mon arrivée au sein de la firme les comptables ont mis le doigt sur les chiffres de chacun. Les miens étant jugés insuffisants, je fus alors tout simplement viré de l'Equity.

L'on me proposa cependant de rester à condition de devenir « local partner » c'est-à-dire travailleur indépendant soumis à la fiscalité Française, avec à la clé une diminution de mes revenus de 50% !

Ce fut un coup aussi violent pour moi que de prendre par surprise un uppercut de Cassius Clay dans la tronche.

Je fus plus que sonné, en perdition. Cette décision au demeurant juridiquement inattaquable était comme un rejet de ma personne, une négation de mes efforts, le mépris de mes analyses.

Je pris le temps d'un WE passé seul à la Billebaude. J'avais besoin de réfléchir. Je fis deux colonnes sur une feuille de papier. A gauche les moins, à droite les plus.

Après deux heures, j'avais inscrit dans la colonne de gauche, deux mots.
FRIC et EGO.

Dans la colonne de droite je retrouvais tous les éléments positifs qui m'avaient conduit deux ans et demi au paravent à rejoindre Milan.

Je décidais donc de rester à condition de pouvoir revenir à l'Equity.

La décision fut donc prise, mise en œuvre et diffusée auprès de tous les associés de la firme.

J'étais mis au ban, attaché au pilori de l'échec. Je n'avais alors plus qu'un seul objectif. Revenir à l'Equity et démontrer ainsi l'iniquité de la décision dont j'avais fait l'objet.

Début 2006 j'ai été proposé à l'Equity par ma pratique et j'ai été réélu par tous les associés de ma firme à ce statut en Novembre 2006.

J'ai donc à la fois démontré aux comptables qu'ils s'étaient trompé et à mes pairs qu'ils avaient eus raison de me faire confiance.

J'ai aussi et surtout sauvé mon honneur de professionnel mal mené et blessé, pas seulement au plan morale puisque j'ai la même année failli ravalé mon bulletin de naissance à cause de cailloux qui ont rendu fou mon pancréas. Des jours et des nuits de souffrance qui ont fait de moi un reste d'humain gémissant entre des perfusions attendues de morphines.

Curieux spectacle d'un avocat internationalement reconnu devenu, en quelques heures durant l'été 2003, une ombre repliée et découpée de l'intérieur par des lames de rasoir silencieuses, s'éloignant de la réalité pour s'enfoncer dans les délires de sa conscience perdue, au milieu de

l'odeur de l'éther qu'il tente de repousser avec celle de sa sueur et de sa mort qui rode.

Ne pas renoncer, tenter de vivre, quitter ces draps si rêches pour se laisser tomber sur le carrelage et profiter de sa fraîcheur lisse, de sa douceur.

Quitter ce linceul, sortir de cette odeur d'eau de javel, de ces bruits le jour, la nuit, qui n'en finissent pas de hacher le sommeil si précieux.

S'évader vite, tout de suite, arracher tous ces trucs qui font mal, sur les mains, dans le cou, effacer le cauchemar, respirer, crier de joie, hurler devant un arbre pour lui dire qu'on l'aime, qu'il est beau et doux.

Je m'en suis sorti mais avec 25 kilos de moins et une réelle conscience de la fragilité des choses.

Cette réélection à l'Equity n'a en définitive pas été une joie pour moi, sachant que je l'ai en définitive refusée.

Je ne pouvais en effet pas accepter de refaire à nouveau de l'élastique fiscal durant les 16 mois à venir.

J'ai donc dit à la firme, « merci beaucoup, j'apprécie la confiance de mes pairs, mais je vous emmerde ».

Le prix payé entre 2001 et 2006 a été trop lourd pour moi.

J'ai trop donné.

Trop d'efforts, trop d'angoisse, trop de chiffres, trop d'objectifs, trop de pression, trop de « reporting », trop de « Business Développement ».

Je suis fatigué, épuisé, rincé.

Tout ce qui m'amusement me gonfle.

Je n'ai plus d'appétit pour me castagner. Je me sens vidé de mon énergie, de ma foi.

Peut-être que les choses eussent été différentes si Milan ne s'était pas tué au volant de sa Porsche le 2 avril 2006 en revenant de Prague.

Nous avons célébré le souvenir de Milan un peu plus tard. Le texte que j'ai écrit et lu lors de cet hommage musical organisé à Paris avec la complicité talentueuse de mon Amie Eve Brenner figure en appendice. Il illustre je crois assez bien ce que nous avons pu ressentir au sein de notre Equipe.

J'ai perdu le 2 avril 2006 un complice un peu fou souvent fantasque, parfois imprévisible, mais génial et libre. Cette amitié, cette folie me manquent.

J'aime beaucoup les gens avec qui je travaille. Marie-Aimée de Dampierre est une femme exquise et d'exception. Une merveilleuse associée. Je l'apprécie énormément et je reconnais son courage, son élégance et sa délicatesse. Elle est exemplaire et rare. Elle est une chance et elle a du talent.

David est créatif et extrêmement intelligent. Il anime avec talent son équipe et il fera une formidable réussite.

Mais Milan était l'arbre le plus haut de la forêt, il avait la tête dans les étoiles et une formidable vision du business.

Peut-être qu'il m'aurait lui convaincu de faire la fête et de tenir bon. Mais il est mort et personne ne m'a d'ailleurs proposé de fêter mon retour à l'Equity et quant à moi je n'ai pas eu l'envie de le fêter tout seul.

Milan et moi étions différents mais complémentaires. Nous marchions ensemble en regardant loin devant.

Je n'ai plus cette complicité, je n'ai plus nos fou rires, je n'ai plus son regard malicieux sur les combats à mener et sur ceux à laisser pour les autres.

Alors ma faim n'est plus là. Je vais désormais au bureau, comme tout le monde.

Avant, j'allais affronter le monde, les doigts sur les gâchettes de mes mitrailleuses, prêt à tirer, à lâcher la meute.

Maintenant je me dis, pourquoi faire ?

Pour gagner du fric, mais je m'en fou désormais de tout ce fric puisqu'il qui n'a pas suffi pas à faire le bonheur des miens.

Alors pourquoi continuer à m'user pour rien ?

XVI 2007. Vers une autre vie ?

La mort des miens, celle de mes amis, celle que j'ai frôlée, ne m'ont pas laissé indemne.

La mort m'interpelle et je m'interroge. Je me rapproche de ma propre fin et que je dois m'habituer à vivre avec cette idée, avec cette issue incontournable.

Cette conscience nouvelle émousse mes certitudes passées, mon insouciance au regard du temps.

J'ignore cependant si ce sentiment relève plus de la sagesse que de la résignation ... Peut-être est-ce un peu des deux.

J'ai vécu durant toutes ces trente dernières années comme dans un tourbillon, courant après le succès, la reconnaissance, l'argent, manquant de temps pour les miens et pour moi, abusant de mes forces, compensant mon stress et ma fatigue par des excès en tout.

Les combats que j'ai menés me semblent aujourd'hui dérisoires.

Les biens dont j'ai rêvé me semblent futiles.

Je me sens différent, je n'ai plus soif de vaincre, de gagner, de posséder.

J'ai à l'évidence perdu de ma fougue, mais dans le même temps, je me sens mieux, moins désordonné, moins distrait par l'inutile.

Je voudrais désormais vivre au calme et que l'on me fiche la paix.

Je rêve de plénitude, de silence, du bruit de la mer, d'aller à la pêche.

Je suis en transition, en recherche autre chose, une autre vie.

Me connaissant je sais que cela peut déboucher sur une révolution totale de mon existence, sur une envie irrépressible de faire un demi-tour règlementaire vers un autre univers, vers d'autres lieux, vers d'autres gens, vers une toute autre réalité.

Je ne cherche pas à fuir ma vie, je cherche à m'en construire une autre, plus sereine, plus riche de vérité.

Je souffre à l'idée de ne laisser finalement derrière moi que des dossiers archivés, des procès évanouis, des plaidoiries sans trace, des batailles oubliées, des guerres sans vainqueur, du vent certes rémunéré, mais du vent, autrement dit du vide.

« Qu'as-tu fait pour moi » m'a demandé un jour ma Femme alors que nous venions de nous séparer.

C'est une bonne et vraie question.

Qu'ai-je fait pour elle et pour les miens durant 26 ans ?

J'ai simplement consacré ma vie à bosser comme un malade pour apparemment pas grand-chose en dehors de les avoir nourris et chauffés ce qui ne semble pas susciter chez eux un réel sentiment de considération.

Il semble donc que j'ai conduit ma vie autour d'une illusion, en ne faisant rien fait d'autre que de payer des impôts et en faisant chier mon entourage par une fatigue chronique compensée par des excès d'alcool, d'humeurs et de mots.

30 ans d'effort pour finalement n'avoir pas réussi à rendre les miens heureux.

30 ans de travail et de lutte qui n'ont servi qu'à fabriquer un échec conjugal.

Je l'ai certes prise dans la tronche cette question mais elle m'a réveillé.

Il est trop tard pour revenir en arrière. Il n'y a qu'au cinéma où l'on peut refaire le film et changer le début, le milieu et la fin.

Il est trop tard pour reconstruire à deux ce que je n'ai pas su faire.

Il est trop tard pour avoir les enfants que je n'ai pas eus.

Il est trop tard pour effacer les mots de trop, les mots manqués et tous les maux qui en sont nés.

Mais il n'est pas trop tard pour décider de vivre et d'aimer autrement. Je suis désormais en quête, en recherche, peut-être à la veille de choisir une autre vie...

Je me demande si mon salut ne passe pas par la réalisation de quelque chose de concret, de tangible et par sa transmission à des gens que je ne connais peut-être pas mais qui seraient contents de l'oeuvre entreprise.

Je pourrais par exemple consacrer le temps qu'il me reste à vivre à sauver un lieu, une vieille bâtisse, un vieux manoir à ma taille, une histoire de pierre oubliée.

Je pourrais écrire, des nouvelles ou commencer un roman ou un monologue drôle pour Aurore...

Je ne sais pas encore, mais ce que je sais c'est que je vais trouver. 110

XVII 2008. Toujours là

Je suis de retour dans mes chaussures et proche de ma Femme.

La Billebaude a été vendue.

Je suis toujours chez Lovells.

Tout est dit.

APPENDICE

1) Lettre de Louis-Marie Ménard, expédiée par ballon, durant le siège de Paris et la Guerre de 1870

Paris le 3 octobre 1870.

« Mes Chers Parents,

Depuis quinze jours déjà nous sommes bloqués, mes lettres vous parviennent-elles ? Je l'ignore car je ne reçois plus rien de ma pauvre Bretagne.

Toul et Strasbourg, épuisées de vivres et de munitions, ont capitulé ; en l'apprenant nous avons éprouvé le serrement de coeur qui nous saisit quand on assiste à la chute d'un héros qui succombe sous le nombre, mais nous avons juré de les venger. L'esprit de la capitale et de tous ses défenseurs est sublime, nous sommes prêts à tous les sacrifices et la mort est le moindre de nos soucis, si nous sauvons notre pays de la ruine qui le menace.

Que fait-on en province ? Nous ne le savons pas, peut-être nous laissera-t-on succomber comme l'héroïque Strasbourg ; soit, mais avant de nous ensevelir sous les décombres de la plus belle ville du monde, nous nous réservons à nous et à nos ennemis de gigantesques batailles. Les forts se battront jusqu'au dernier homme, ils sont minés et mourront plutôt que de se rendre ; les remparts seront défendus à outrance, puis les barricades,

les maisons qui seront autant de meurtrières et entraîneront dans leur chute des milliers de cadavres.

Bismark et Guillaume, accompagnés de leur allié, le héros de Sedan, assisteront, si nous succombons, à une fête bien digne de leurs vertus ; ils auront vu Paris dans sa splendeur en 1867 ; de toutes ces richesses qui faisaient notre gloire et l'admiration du monde, il ne restera que le souvenir. Et il aura suffi, pour causer tant de ruines, d'une bande d'aventuriers et de bandits qui, souillés de tous les crimes, ont un jour mis la main sur la France, en jurant de l'exterminer à leur profit. Ils ont réussi et jouissent, gorgés de notre or et de notre sang, de leur triomphe. Je le disais depuis longtemps, l'ignorance et l'erreur ne voulaient pas le croire.

J'étais hier au fort de Bicêtre, le canon de Montrouge et de Vanves chassait du village de Bagneux les Prussiens qui voulaient s'y établir, c'était un beau spectacle.

Je vous embrasse tous du fond de mon cœur. »

Louis-Marie MÉNARD

Volontaire au 20ème Bataillon

6ème Compagnie Garde Nationale de Paris

45, rue Saint-André des Arts 113

2) Hommage à mon Ami Jean-Paul Simonnet, écrit et lu par mon Epouse lors de la messe qui a précédé sa mise en tombe.

Vendredi 3 mai 1997

A Jean-Paul

S'il vous plait, en parlant de la mort de Jean-Paul, ne dites pas : "c'est mieux comme ça". Car Jean-Paul fut comme un soleil :

Il éclairait, il réchauffait, il rayonnait, il rassurait,

Nous croyions qu'il serait toujours là.

Il donnait confiance en l'homme, en l'amitié, en la famille.

Jean-Paul fut, travailleur, artiste, généreux, fort, beau, spirituel. Il se dépensa sans compter pour son travail dans lequel il excellait.

De tant aimer naviguer avec lui, lors de rares vacances, nous le choisîmes comme Capitaine. Tous les ciels étoilés des îles grecques se souviennent de nos bains nocturnes sur des airs d'opéra ;

Et quand la pluie tombe à Bougival, les feuilles des arbres nous rappellent les airs de Mozart qu'il jouait sur son piano.

Quand la maladie se déclara, personne n'y crut.

Il avait négligé sa santé, alors que soigné à temps, on l'aurait sans doute sauvé. Il n'écouta pas son corps, ce corps que pourtant Dieu aussi nous confie. Alors il se battit comme un fou, et Martine, son épouse, si longtemps dans son ombre, se battit pareillement.

Elle nous montra de quel courage elle était capable.

Et d'une certaine façon, Jean-Paul revit en elle.

C'est comme s'il lui avait donné sa force avant de s'en aller.

Et nous ses amis, nous tentâmes aussi, tout ce que nous pûmes.

Nous qui l'aimions tant, nous nous disions "non pas lui" !

Nous priâmes, nous le visitâmes, nous fîmes des vœux,

Nous ne voulûmes pas accepter la volonté du Seigneur.

Parfois, nous crûmes déceler des raisons d'espérer un miracle.

Tandis qu'il tentait de se nourrir encore, qu'il redécouvrait la beauté du monde qu'il allait quitter,

Notre Capitaine dans la tempête, s'accrochait très fort au mât

Mais il ne vieillira pas avec la femme de sa vie dans les maisons qu'ils avaient bâties. Il ne verra pas leurs enfants grandir.

Ses cendres reposeront au pied d'un chêne, dans sa ferme du Perche. Martine s'entourera de gens positifs et paisibles comme son mari l'était lui-même. De gens qui croient en elle. Martine, tiens bon la barre, nous t'aiderons!!. "Le vent se lève ; il faut tenter de vivre".

L'amitié est le Champagne de la vie" citait-elle hier.

Philippe, Jacques, Dominique, et aussi les Jean-Claude, Jérôme,

Patrick et Josy, et tous les autres qui aussi aimèrent Jean-Paul reporteront sur Anne-Lise, Aude et Reynold leur affection.

Ils leur raconteront leurs aventures communes avec leur père ;

Et sur le lit de la douleur, ses derniers traits d'humour et d'amour.

Tous les voiliers du monde toutes les mers et toutes les fleurs jaunes et bleues nous parleront toujours de lui.

Jean-Paul fut un soleil dans nos vies. Il a seulement changé de galaxie.

Là-haut, une bonne étoile de plus, veille désormais sur nous.

*Les chemins de Dieu, nous sont incompréhensibles,
Mais nous savons que retrouverons tous ceux que nous aimions
et qui nous ont quittés et surtout Jean-Paul au Ciel où il nous attend.*

DBM 1

3) Texte écrit et lu par moi, le 20 avril 2006, lors de l'hommage musical rendu à Paris par ses anciens associés de chez Lovells

Hommage à Milan

Milan était pour notre cabinet et pour notre équipe bien plus qu'un associé ou un patron.

Il était un compagnon de route marchant toujours devant, regardant toujours au loin, anticipant les évolutions et les attentes de nos clients.

Loin de se laisser porter par sa notoriété, acquise dans bien des régions du monde, il poursuivait inlassablement son entreprise : Construire une équipe pérenne et la conduire le plus loin et le plus haut possible.

Milan était un être d'exception de par son histoire, son charisme et son humanité. Il était aussi et surtout un Homme Libre et un Résistant:

Résistant au Communisme qu'il a fui avec son épouse Marie et Anna sa fille, sous la menace d'une condamnation déjà prononcée sans procès dans son pays d'origine, alors encore dénommé Tchécoslovaquie.

Résistant à la violence journallement côtoyée pendant près de deux ans dans les camps de réfugiés, là-bas en Autriche où, magasinier la nuit, il étudiait le jour pour finalement y obtenir deux doctorats de droit.

Résistant à la nécessité de devoir reprendre à zéro ses études à l'Université McGill à Montréal, ses diplômes tchèques et autrichiens n'étant pas reconnus, pendant que Marie subvenait seule à leurs nécessités.

Résistant à la facilité de suivre ce nouveau cursus dans une langue connue de lui, puisqu'il décida qu'en parallèle de son apprentissage du droit nord-américain, il apprendrait aussi et dans le même temps le français, histoire de pimenter son parcours et d'apprendre quelque chose de nouveau.

Résistant au stress de devoir assumer seul, alors qu'il était avocat stagiaire au sein du cabinet d'affaire Stikeman Elliot à Montréal, ses premiers contentieux de propriété intellectuelle, sans le soutien d'un associé spécialisé, cette pratique étant alors sans doute jugée trop exotique pour que la firme puisse s'y intéresser. Le comble c'est qu'il les gagna, en même temps que la considération de ses contradicteurs étonnés par le culot triomphant de ce jeune confrère au regard malicieux...

Résistant aux préjugés,

Résistant aux certitudes,

Résistant aux dogmes, aux idées toutes faites,

Résistant aux convenances, Résistant aux imbéciles,

Résistant aux racistes et aux nationalistes de tout poil.

Ce sont à l'évidence ces expériences et ces affrontements qui ont forgé le caractère de cet homme.

La peur était un état qui, pour Milan, n'existait pas.

Rien, ni personne, ne pouvait empêcher l'avocat Milan Chromecek d'instruire un dossier, de recueillir des preuves, de bâtir une stratégie et de la mettre en œuvre au profit du client.

L'intelligence, la vivacité, la curiosité, la créativité, l'anticipation, le courage, le travail et la liberté étaient ses moteurs, la confiance du client, sa récompense.

Mais si l'homme était fort, il n'était pas insensible. Il aimait la musique et les musiciens, il aimait l'art contemporain et les artistes.

Mais, par-dessus tout, il aimait les gens et il était aimé d'eux. Ce bonhomme savait écouter et parler aux plus modestes comme aux plus grands avec aisance et simplicité.

Au-delà de son rire incomparable, nul doute que son talent, son humour, ses passions, ses folies et son amitié, vont nous manquer.

J'exprime au nom de tous, notre affection à Marie, à Anna et à son mari Michael.

Votre présence parmi nous aujourd'hui nous touche infiniment puisqu'elle témoigne de votre émotion partagée. 118

Celle des jeunes avocats et juristes que Milan a formés durant ses neuf dernières années passées à Paris nous porte.

Qu'ils soient au sein de notre équipe, ou qu'ils aient pris d'autres chemins, ils ont appris de Milan et retenu son message essentiel : Rien n'est impossible aux esprits curieux qui savent apprécier la diversité du monde pour mieux s'enrichir l'esprit et se construire en en devenant les citoyens.

Les disciples de Milan sont et seront son prolongement. Ils sont notre réconfort. Ils sont aussi notre avenir. Marie-Aimée de Dampierre, David Taylor et moi-même, allons désormais nous attacher à préserver l'unité et l'avenir de notre équipe.

Tous, nous vous remercions de votre amicale présence.

Dominique Ménard

Paris, le 20 avril 2006